

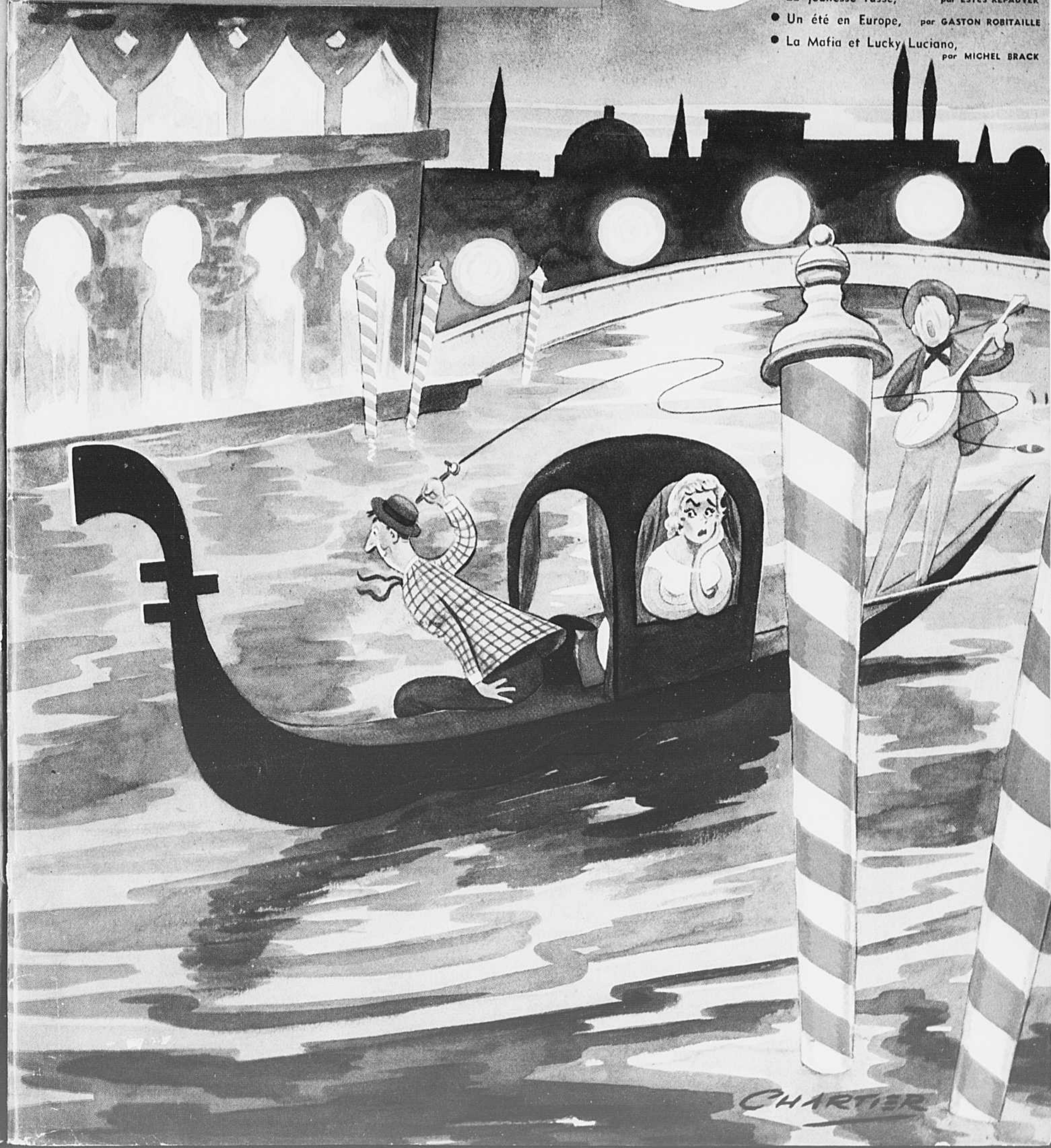
LE SAMEDI

NOUVEAU

71e année, No 4 Montréal, 20 juin 1959
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

20¢

- La jeunesse russe, par ESTES KEFAUVER
- Un été en Europe, par GASTON ROBITAILLE
- La Mafia et Lucky Luciano, par MICHEL BRACK





LA **MATINÉE** DONNE
UN SENS NOUVEAU
AU PLAISIR DE FUMER
grâce à son nouveau filtre perfectionné
et ses tabacs sélectionnés

La MATINÉE est spécialement conçue pour offrir aux Canadiens la parfaite DOUCEUR et la pleine SAVEUR qu'ils recherchent dans une cigarette à bout filtre. Son nouveau filtre perfectionné vous laisse goûter *tout* son arôme... doux, mais savoureux.





Nouvelles aventures dans "l'île au Trésor"

L'île au Trésor? Non, ce n'est pas une plaisanterie. Il s'agit toujours d'Oak Island, l'île au trésor de Nouvelle-Ecosse. Toujours, parce que depuis deux ans environ, on a repris avec plus d'enthousiasme les recherches et les fouilles, abandonnées sporadiquement. Cette année encore, dans le courant de ce mois, de nouvelles recherches auront donc lieu dans cette île de la Baie de Chester, à une quarantaine de milles au sud de Halifax. L'an dernier, déjà, deux frères de Tarzwell, Ontario, spécialistes en opérations de forage, avaient relevé le défi permanent que lance depuis plus de 150 ans, à tous les chercheurs de trésor, l'îlot mystérieux de la côte atlantique. Ils vinrent dans l'île, firent des sondages précis dans l'espoir de localiser une sorte de voûte repérée par d'autres chercheurs, et dans laquelle reposeraient, paraît-il, d'incalculables richesses ou des documents précieux... Ils partirent bredouilles avec la certitude qu'ils n'avaient pas perdu leur temps et qu'une autre fois la chance serait plus favorable.

Depuis sa découverte en 1795, par trois jeunes gens de la région, l'île au trésor de Nouvelle-Ecosse a déjoué les efforts d'une trentaine d'expéditions mises sur pied dans le but de résoudre son énigme. Certaines d'entre elles avaient à leur disposition des moyens techniques et financiers assez considérables, et l'ancien président des Etats-Unis, Franklin D. Roosevelt, participa même, dans sa jeunesse, à une campagne de fouilles.

Les spécialistes sont formels: il y a quelque chose d'enfoui dans le sol d'Oak Island. Ce quelque chose n'est pas nécessairement de l'or ou des objets précieux, mais des documents importants cachés là il y a quelque 200 ans par un homme ou un groupe d'hommes importants. On a écrit sur l'île des dizaines d'articles et un ou deux livres. Des chercheurs d'Angleterre et même des Etats-Unis s'y sont intéressés. Les sondages précédents ont relevé des fragments de métal, de parchemin, de coffres et de planchers de chêne... Jusqu'ici, personne n'en sait guère plus long, mais si d'aventure l'expérience vous tentait, Oak Island n'est pas au bout du monde!

125 années de dévouement

Dans quelques jours, les défilés allégoriques du 24 juin célébreront une fois de plus, dans nos villes et villages, avec tout l'éclat qu'il se doit, la grande fête nationale du Canada français. A cette occasion, n'est-il pas à propos de souligner ici l'immense tâche accomplie par la Société Nationale St-Jean-Baptiste depuis sa fondation, il y a un peu plus de 125 ans, jusqu'à nos jours? Nulle autre entreprise humanitaire, nulle autre société de bienfaisance, de rang national ne s'est acquis, chez nous, par ses luttes, ses oeuvres et les services multiples qu'elle rend à la société québécoise, de plus beaux titres de reconnaissance et d'estime.

Depuis sa fondation en 1834 par Ludger Duvernay, à une époque où l'existence du milieu français était précaire et hasardeuse, la Société St-Jean-Baptiste n'a cessé d'être vigilante et de veiller de toutes ses forces à la

sauvegarde des droits, des vertus et des intérêts particuliers de tous les groupements français du Canada, qu'il s'agisse du Québec ou des centres isolés du Manitoba ou des Provinces Maritimes. Il n'est guère besoin de préciser qu'une mission de ce genre n'était exempte ni de difficultés ni même de contradicteurs. A l'époque où cette société fut créée, la survivance pure et simple de l'élément français, son émancipation, se posaient avec plus d'acuité que de nos jours. Par ses cours gratuits, son oeuvre de bibliothèques, ses filiales économiques, sa contribution au soutien des minorités canadiennes françaises ou son institution du prêt d'honneur qui demeure sans doute l'une de ses oeuvres les plus louables, la société de Ludger Duvernay s'est hautement mérité le respect de tout un peuple et ce mois de juin est l'époque propice pour lui rendre l'hommage qui lui est dû.

nos prêtres en pantalon?

La soutane des prêtres est-elle appelée à être prochainement supprimée? Telle fut un peu la question autour de laquelle, à Rome, les experts ont engagé dernièrement une discussion, pour ne pas dire une dispute. Ils diffèrent en effet par l'interprétation qu'ils donnent à une instruction de la Congrégation du Concile, l'un des services directeurs de la Curie, publiée dans un volume sortant des presses sur l'Activité du Saint-Siège en 1958. Voici le texte de l'instruction:

Accueillant les diverses requêtes parvenues à la Congrégation du Concile, une vaste enquête a été commencée sur la question de l'habit ecclésiastique, et il a été concédé aux ordinaires diocésains quelques facultés de dispense, dans certains cas particuliers, la règle d'utiliser la soutane restant ferme dans l'exercice des pouvoirs d'ordre et de juridiction. Cela signifie, en termes clairs, que, dans certains cas, les évêques sont autorisés

à permettre aux membres du clergé séculier d'abandonner la soutane pour revêtir un complet veston noir.

Rappelons que la soutane a été imposée aux prêtres il y a presque un siècle, par Pie IX. Jusqu'à cette époque, les prêtres portaient, à la ville et à la campagne, une culotte courte et un manteau flottant. Ils endossaient un vêtement spécial à l'intérieur de l'église.

La réforme vestimentaire des ecclésiastiques est amorcée dans certaines régions du monde. Il n'est pas permis de douter qu'elle sera insensiblement appliquée. Il faudra du temps car ce n'est pas du jour au lendemain que nos prêtres vont abandonner la tenue traditionnelle. Les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul n'ont pas encore modernisé leur encombrant uniforme, bien que le pape Pie XII y eût consenti. Ce sont peut-être nos fils qui verront monsieur le curé en pantalon...

le respect des autres

Il y a plusieurs semaines déjà, les artistes de la radio, de la télévision, du cabaret et du théâtre, avaient amorcé une campagne de protestation contre l'exploitation outrageuse que font à longueur d'année, dans des publications que tout le monde connaît, des gens sans vergogne qui n'hésitent pas à se parer du titre de journalistes. Il y a hélas, chez beaucoup trop de nos compatriotes, un penchant malsain à la médisance, un goût morbide de voir étaler les défauts et les tares — vrais ou faux — des autres, surtout lorsque ces derniers sont des personnalités connues, des hommes et des femmes que la publicité a imposés.

C'est précisément ce goût douteux pour les travers de la vie d'autrui que les chroniqueurs des journaux à scandale exploitent au maximum. La naïveté étant l'un de nos grands

traits de caractère, ces journaux peu respectables n'ont pas eu grand-peine à s'imposer et, ce qui est pire encore, à forger dans l'esprit du lecteur — nous dirions plutôt de la victime, car en fait le lecteur aussi est bafoué — une idée trouble, faussée, de la grande majorité de nos artistes dont la vie privée est, dans la plupart des cas, systématiquement déformée.

Depuis la vigoureuse campagne menée par le clergé et les autorités civiles contre les journaux jaunes, la double exploitation des artistes et des lecteurs s'est ralentie, mais elle ne s'est pas pour autant arrêtée. C'est peut-être surtout au public d'exercer une saine vigilance en écartant de ses lectures des publications exploitant le scandale, la calomnie et foulant au pied le respect d'autrui pour des fins commerciales.



ON NE DIRAIT PAS QU'IL A EU UNE CRISE CARDIAQUE...

Quelques faits, et quelques erreurs courantes, au sujet des **CRISES CARDIAQUES**

- ✓ Les chances de survivre à une crise cardiaque s'améliorent constamment.

VRAI — Il n'y a pas très longtemps, la plupart des gens pensaient qu'une crise cardiaque causait ordinairement une mort subite ou un décès prématuré — ou bien, que le patient souffrirait d'invalidité durant le reste de ses jours. Maintenant, nous savons que la plupart des cardiaques — à peu près 80 p. 100 — survivent à leur première attaque et que, dans la plupart des cas, leur guérison est assez complète pour qu'ils reprennent une activité utile pour de nombreuses années.

- ✓ Après s'être rétablis, la plupart des cardiaques peuvent retourner au travail.

VRAI — Des études démontrent que le patient qui s'est bien rétabli n'a rien à craindre quand il travaille dans des conditions convenables. Quand il fait un travail qui ne surmène pas trop son cœur, et quand il reçoit une surveillance médicale convenable, il peut reprendre le travail quotidien sans que cela lui fasse de tort. En effet, la plupart des médecins encouragent leurs patients à retourner au travail.

Les crises cardiaques sont causées par un surcroît d'activité.

- ✗ **FAUX** — La plupart des spécialistes du cœur croient maintenant que l'effort physique est rarement la cause d'attaques de thrombose coronaire, si jamais il y est pour quelque chose. En effet, de telles attaques surviennent souvent durant le repos.

On croit que plusieurs facteurs exercent une influence sur les attaques cardiaques — l'âge, le sexe, l'occupation, le régime alimentaire, etc.

- ✓ Ceux qui relèvent d'une crise cardiaque, devraient maîtriser leur poids de façon permanente.

VRAI — Après des soins médicaux convenables, il n'y a rien de plus important pour ceux qui ont eu une crise cardiaque que de maintenir leur poids à un niveau désirable.

On surcharge autant le cœur quand on pèse dix livres de trop qu'on le ferait en portant constamment un fardeau de dix livres.

Celui qui a eu une crise cardiaque en aura certainement une autre.

- ✗ **FAUX** — Le patient qui relève d'une crise cardiaque, ne devrait pas craindre une autre attaque. Il peut en avoir une autre ou il peut ne pas en avoir.

En s'en tenant aux recommandations de son médecin, en ce qui concerne le régime alimentaire et la maîtrise du poids, le travail, le sommeil et le repos, un nombre toujours croissant de cardiaques vivent confortablement sans avoir d'autres troubles.

Aux patients qui ont recouvré la santé après une crise cardiaque et à leurs familles:

Les doutes et la crainte retardent considérablement la guérison de la plupart des gens qui ont eu une crise cardiaque. Dans la brochure gratuite de la Metropolitan inti-

tulée "Après une Crise Cardiaque", on répond à de nombreuses questions qui troublent et inquiètent le patient et sa famille.

COPYRIGHT CANADA, 1959 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co.
Direction Générale au Canada,
(Dépt. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'expédier, par la poste, un exemplaire de votre brochure intitulée "Après une Crise Cardiaque." 69-S.

Nom.....
Rue.....
Ville..... Prov.....



— Sommaire —

Le Samedi

20 juin 1959

Editorial

- 3 125 années de dévouement
Nos prêtres en pantalon ?
Le respect des autres

Grands récits

- 8 L'U.R.S.S. aussi a ses deux jeunes, par Michel Brack
22 Un été en Europe, par Gaston Robitaille
36 La fabuleuse dynastie des Rockefeller (suite et fin)

Chroniques

- 5 Samedi-Express
12 Robert Millet: Coupable ou non-coupable ?
15 Horoscope
18 ... et le Ciel t'aidera
31 Francine Montpetit-Poirier: Sur toutes les scènes
32 Jean Hamelin: Le cinéma
43 Dis-moi ton nom

Articles

- 5 Révolution dans la danse du ventre
5 L'Inde lance le mariage à prix réduit
5 Pasternak ne répond plus
6 Debbie consolée
6 Gina ne boude plus
6 Le père d'Anne Frank
6 La censure se relâche
6 Travaux de vacances
7 La guerre de l'Ut
7 Nejla Halim ressuscite la véritable danse du ventre
22 Préparez vos loisirs en plein air
24 Christian Herter
26 Parisienne et Canadienne, voici Monique Leyrac
30 Ville D'Anjou: L'enseignement par la télévision ?
30 Les fermiers des « Prairies » font les choses en grand
33 Pour que le cross-country devienne un sport international
34 Estes Kefauver: le crime aux Etats-Unis

Fiction

- 11 Un roman d'amour complet:
Toi que j'aimais, par Philippe Mouret
38 L'ange consolateur, feuilleton par H.-L. Magog
46 Le roi est mort, par V. Atherton

Divers

- 45 Enigme criminelle, par Alain Robert
53 Arsène Lupin
54 Mots croisés

Rédacteur-en-chef: CHARLES LAFRENIERE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

+ SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS +

Egypte

● Révolution dans la danse du ventre

La police égyptienne vient d'obliger toutes les danseuses du ventre à couvrir leur abdomen.

Cet édit a soulevé des tempêtes, à la fois parmi les danseuses égyptiennes, et parmi leurs admirateurs. Cette vague de pudeur devait même comporter des jupes plus longues, mais là, les ballerines ont jugé que la mesure était comble, et ont refusé d'en tenir compte.

La tradition de la danse du ventre est l'une des plus anciennes du pays. Une bonne danseuse du ventre peut garder son rythme pendant une demi-heure, et même jusqu'à 90 minutes si elle se sent vraiment encouragée par son public.

Mais comme ces demoiselles sont de fines guêpes, elles se sont efforcées de tourner au maximum la rigueur de la loi. C'est ainsi que Nawga Fouad, qui danse à bord de l'ancien yacht de Farouk transformé en night-club, porte désormais un mince filet autour de la taille.

— Je me sens emprisonnée, se plaint-elle. Une danseuse du ventre a besoin de sentir le milieu de son corps en liberté.

D'autres ont eu recours au tulle blanc ou couleur chair. Toutes espèrent que le gouvernement reviendra sur cette décision qui porte tort à une vénérable tradition nationale. D'autant que les clients ne peuvent plus glisser leur pourboire entre jupe et chair...

Inde

● L'Inde lance le mariage à prix réduit

Pour faire des économies sur les mariages de leurs filles, les pères hindous adoptent la « noce collective ».

La cérémonie traditionnelle et la coutume des dots, rigoureusement respectées en Inde jusqu'à maintenant, a acculé à la banqueroute plus d'un chef de famille — si bien que dans les classes moins fortunées, la naissance d'une fille était souvent accueillie comme une véritable malédiction.

Le père de la jeune fiancée était, en effet, tenu de remettre à tous les membres de la famille du futur époux des cadeaux d'argent, de vêtements, d'objets précieux. Le mariage proprement dit était célébré pendant plusieurs jours, et en grande pompe, donc à grands frais : la maison des parents de la jeune fille était éclairée nuit et jour, les murs décorés d'ornements multicolores, la porte embellie par un dais richement brodé. On retenait des semaines à l'avance des musiciens ; et un bataillon de cuisiniers devait nourrir les invités, souvent au nombre d'une centaine, pendant toute la durée de la noce.

Ces usages séculaires — et fort onéreux — ont été balayés, il y a quelques semaines, à New-Delhi, par les pionniers de cette nouvelle mode de mariages : quatre jeunes couples, appartenant à la secte Jain (le 5e groupe religieux de l'Inde).

Les jeunes filles avaient renoncé à toute dot, se contentant d'un modeste trousseau. Et il était convenu que le mariage serait célébré sans éclat. Seul luxe : les fiancées arrivèrent au temple Jain vêtues de merveilleux saris de soie brodés (car en Inde, comme ailleurs, la mariée n'est jamais trop belle) et les fiancés coiffés de turbans rehaussés de pierres précieuses, le tout emprunté, naturellement.

« Quatre ménages en dix minutes »

La cérémonie ne dura qu'une heure et demie : quatre pandits chantèrent des versets des livres saints en sanscrit, tandis que la fumée de l'encens se perdait dans des guirlandes de fleurs fixées aux parois du temple. Le prêtre unit les quatre couples successivement, en dix minutes. Seuls les grands-parents, les parents, les frères et sœurs des mariés étaient présents.

A la fin de la célébration, les pères des quatre jeunes mariées se congratulaient, tout joyeux : « Voilà une journée qui aurait coûté trois mille dollars à chacun de nous. Et nous n'avons payé que quarante dollars par personne pour marier nos filles ! »

Résultat : la mode des « mariages collectifs » gagne toutes les sectes religieuses de l'Inde. Sept couples appartenant à une petite secte très traditionaliste des Silks, les Namdhari, qui punissait jadis de sanctions sévères toute infraction au rituel, se sont mariés en groupe devant le chef de la secte, Sathuru Partap, connu pour son intransigeance. Prix de la cotisation : huit dollars par couple. Et les fiancés appartenant aux religions brahmanes et bouddhistes suivent maintenant cet exemple.

Russie

● Pasternak ne répond plus

Boris Pasternak ne répond plus à personne, et surtout pas aux journalistes. Il a quitté sa datcha pour un lieu inconnu du sud de l'U.R.S.S. après avoir promis à sa femme de cesser de faire des déclarations compromettantes, et opposé une fin de non recevoir à l'invitation du jeune écrivain espagnol José de Villalonga, qui, non sans quelque inconscience, lui proposait de faire une série de conférences dans les pays anglo-saxons.

D'ailleurs, M. Khrouchtchev avait de son côté plus nettement encore prévenu ce refus, en refusant le visa d'entrée à José de Villalonga. Celui-ci prenait aussitôt sa plus belle plume pour écrire à K.

« Monsieur le Président,

« Il y a six mois, j'ai conçu le projet de demander à un grand écrivain russe d'entreprendre une tournée de conférences en Angleterre et aux Etats-Unis pour présenter au public anglo-saxon le Russe moyen, que trop de légendes

et de mythes ont déformé dans les esprits.

« J'avais choisi Boris Pasternak bien avant que le prix Nobel lui soit décerné, pour la simple et importante raison que ce grand poète parle parfaitement l'anglais. La propagande développée autour de la politique de rapprochement des peuples que vous animez me laissait heureusement augurer de ce projet. Je vous écris, Monsieur le Président, en espérant que vous pourrez user de votre crédit pour faire rétablir mon visa et en sollicitant d'autre part l'honneur d'être reçu par vous... »

Cinéma

● Sophia n'est pas méchante

— Déjà lorsque j'étais une toute petite fille, j'avais l'horreur des armes à feu. Même les pistolets à eau ou à piston des petits garçons m'épouvantaient.

C'est ce qu'a déclaré, à la stupéfaction de l'équipe du film « Hellery with a gun », qu'elle tourne actuellement à



Hollywood, la fouguese Sophia Loren. Et, forte de cette profession de foi, elle a refusé de brandir un pistolet, fût-ce pour les besoins de l'action du film.

Comme on insistait, elle s'est expliquée davantage, avec une légère impatience :

— En outre, j'ai toujours détesté les femmes du style « amazones », en pantalon, revolver au poing, chaussées de bottes à éperons.

Le metteur en scène a cédé, ému par tant de délicate féminité, que l'on n'aurait pas soupçonné chez l'ardente Napolitaine. D'ailleurs, dans son premier « western », Sophia Loren ne porte pas un instant le pantalon, mais les amples crinolines d'une danseuse de saloon.

Pour jouer ce rôle, elle prend actuellement des leçons de cancan, sur un rythme toujours plus rapide. Dans ses heures libres, elle fait de longues randonnées à cheval, montant toujours en amazone (ce qui n'a rien à voir avec : « jouer les amazones »), pour s'entraîner pour le film. A ce régime, sa démarche décevrait ses admirateurs. Lorsqu'elle ne se surveille pas, elle plie les genoux et traîne lamentablement les pieds...

● Le nouveau « grand » de l'écran

Périodiquement, des critiques moroses se plaignent de la mort du « vrai » cinéma. Ils ont tort. Il suffit d'attendre. Le public des ciné-clubs a trouvé une nouvelle pâture en la personne d'Ingmar Bergman. Comme la plupart des grands cinéastes étrangers, il vient du théâtre.

— Le théâtre est ma profession, le cinéma est ma passion, dit-il.

L'autre jour, au Cercle Suédois, il y avait une rare concentration de journalistes, d'écrivains, de comédiens, tous venus pour questionner Ingmar Bergman sur sa philosophie du cinéma. Depuis quand n'avait-on pas vu cela ?

Ingmar est venu présenter à Paris, pour trois jours, au Théâtre des Nations, *Une Saga*, interprétée par les vedettes de ses films. Il a accepté d'affronter l'épreuve de l'interview, répondant avec flegme aux plus insidieuses questions : « Pourquoi êtes-vous si agressif à l'égard de Dieu ? Transposez-vous à l'écran vos propres rêves ? Le diable vous tracasse-t-il ? »

Et pour la première fois depuis bien des années, on songea à peine à regarder les trois ravissantes interprètes qu'il a amenées à Paris, et qui promettent de devenir les Ingrid Bergman de demain : Ingrid Thulin, Bibi Andersson et Gunnel Linblom. Bergman, éclectique et sans doute flatté, a décidé que sa prochaine interprète serait Jeanne Moreau, qui s'était précipitée dans ses bras en lui disant :

— Tourner avec vous un film, même s'il ne rapporte pas un centime, c'est le plus cher de mes rêves !

● Fin d'un bandit

Voici quelques jours, un vieillard de soixante-dix-sept ans expirait dans un hôpital de Denver.

Cet homme qui venait de mourir dans un lit, des suites d'une grave affection des reins, s'appelait William H. (Bill) La Trasse. En bonne logique il aurait dû mourir sous les balles d'un policier ou d'un shérif, car il n'était autre que le célèbre *Kansas Kid*, le dernier des détraqueurs de trains du Far West, un personnage qu'on aurait pu croire sorti tout droit d'un « western » fabriqué à Hollywood.

Les origines de Willie La Trasse sont assez obscures. Tout ce qu'on sait c'est qu'il était né à Kansas City, où sa mère vivait encore avant la guerre. Mais sa carrière criminelle est aussi connue dans l'Ouest américain que celle de *Billy the Kid*, qui le précéda d'une cinquantaine d'années dans la carrière du « hold-up ». Billy the Kid détroussait les diligences et leurs voyageurs. *Kansas Kid*, lui, arrêta les trains et délestait les passagers de leur argent et de leurs bijoux.

Son premier méfait, et sa notoriété, remontent au lendemain de Noël 1910. Ce jour-là il grimpa, à Leavenworth (Kansas) dans le dernier wagon de l'express *Missouri Pacific*. Le visage masqué d'un mouchoir bleu, un revolver dans chaque main, La Trasse coupa d'abord la corde du frein de secours, abattit d'une balle la première personne qu'il trouva sur son chemin,

+ SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS +

un innocent voyageur, le capitaine H. L. Newbold, et maîtrisa le premier employé qu'il rencontra. Forçant ce dernier à marcher devant lui, *Kansas Kid* se mit ensuite avec méthode à délester de leurs biens les voyageurs du train en route pour Kansas City. Un de ces voyageurs ayant refusé de vider ses poches, La Trasse l'abattit sur-le-champ.

Ce hold-up d'une centaine de voyageurs terrifiés ne devait rapporter à son auteur que 2.000 dollars en argent et quelques milliers de dollars en bijoux.

Arrêté un an après son méfait dans une chambre meublée de Chicago, William La Trasse fut conduit à la prison du comté de Wyandotte, d'où il réussit à s'échapper. Rattrapé, il fut condamné à vingt-et-un ans de prison seulement, en dépit des deux meurtres qu'il avait déjà commis.

Mais La Trasse était un homme de ressource et un véritable bandit, à la manière du Far-West. En 1915, il réussissait à s'évader de sa prison et à gagner l'Europe. Là, il s'engageait dans la Légion étrangère, finissait la guerre brillamment, et décoré, dit-on.

Rentré aux États-Unis, *Kansas Kid* fut de nouveau arrêté, puis libéré pour six mois sur parole. A l'expiration du délai William La Trasse «oublia» de se présenter aux autorités. Il faisait, paraît-il, des efforts méritoires pour vivre honnêtement. Il avait en effet rencontré dans un restaurant de Kansas City une jolie rousse, Hazel Henderson, avec qui il vivait dans une petite maison abandonnée dans la cité pétrolière d'El Dorado, alors en plein «boom».

Mais le shérif local veillait. Informé de la présence d'«étrangers», le shérif se rendit à la petite maison qui lui avait été signalée, prudemment accompagné de quelques-uns de ses hommes. Bill La Trasse les avait vu venir. Au lieu d'ouvrir sa porte il déchargea son revolver sur les représentants de l'autorité, qui aussitôt ripostèrent. Mais sur la prière de son amie, La Trasse capitula et se rendit. Il fut condamné à quatorze ans de prison.

A sa sortie de prison, La Trasse à nouveau fit des efforts pour vivre honnêtement. Il avait ouvert une petite cordonnerie à Kansas City, mais ses mauvaises fréquentations le perdirent. En compagnie de quelques «amis», le *Kansas Kid* fit irruption un soir de 1942 dans une taverne de Parsons (Kansas) où se déroulait une partie de poker. Une bataille s'ensuivit, deux des joueurs furent tués. Arrêté, La Trasse était cette fois condamné à la détention à vie.

En 1945, nouvelle tentative d'évasion. La Trasse avait confectionné une échelle de corde au moyen des cordeaux de tirage de jalousies. Mais elle était trop courte. La Trasse tomba et se blessa. Il dut demander à des passants de l'aider à rentrer, par la porte, dans le pénitencier dont il était sorti par la fenêtre.

Pendant toute sa détention une personne, sa mère, lui conserva toute son affection. Celle-ci, Mme Delphine La Trasse, pendant trente ans fit des ménages, se privant de tout pour faire des économies à l'intention de son fils. Elle avait déjà accumulé 1.800 dollars lorsque la crise économique amena la fermeture de la banque dans laquelle son argent était en dépôt. Mme La Trasse mourut en 1938. Son

fils ne devait sortir de prison que le 30 décembre dernier.

A sa sortie du pénitencier, La Trasse se rendit à Denver chez sa soeur. Il y tomba malade et dut entrer à l'hôpital. Sa vie d'aventurier et de gangster, comme celle de ses devanciers du siècle dernier, sera peut-être glorifiée à l'écran par les cinéastes de Hollywood?

● Debbie consolée?

Si l'on pouvait donner un conseil à Debbie Reynolds, l'ex-épouse d'Eddie Fisher, ce serait celui de la plus extrême prudence, au sortir de la bourrasque conjugale qui vient de jeter son mari dans les bras de Liz Taylor. Debbie semble chercher consolation auprès de son partenaire dans le film qu'elle vient de tourner en Espagne: *Gustavo Rojo*.

Ce nom vous rappelle peut-être certain jeune acteur qui, pendant le tournage des *Bijoutiers du Clair de Lune* à Madrid, se vanta auprès de toute la presse d'avoir séduit Brigitte Bardot...

Toujours est-il que Debbie a retrouvé son sourire. Tout Hollywood admire d'ailleurs l'élégance avec laquelle elle a absous la trahison d'Eddie et de celle qui fut sa meilleure amie. Mais à présent avec un réalisme tout américain, Debbie paraît bien résolue à ne pas jouer les victimes, et à ne pas répondre au surnom que se sont empressés de lui donner ses agents de publicité: «la petite divorcée triste».

Déjà, alors qu'elle connaissait à peine Eddie Fisher, les «commères» d'Hollywood les fiançaient prématurément. Au point que certains qualifièrent leur mariage d'«arrangé», et qu'Elizabeth Taylor s'est justifié en déclarant: «On ne brise pas un amour qui n'existait pas. Espérons pour la charmante Debbie qu'elle ne soit pas une nouvelle fois victime de la publicité. Gustavo Rojo ne dédaigne pas celle-ci...»

● Gina ne boude plus

Très femme fatale dans son fourreau noir et son triple rang de perles, Gina Lollobrigida a assisté à la présentation de la collection de Dior. Elle ne boude plus la couture parisienne. On se souvient du petit scandale déclenché par son spectaculaire refus de la «mode-sac».

— Cette année, dit-elle, la mode de Paris me va... La robe-sac, reconnaissiez-le, ce n'était pas humain...

On a nettement l'impression qu'à ses yeux, la nouvelle mode parisienne est la meilleure excuse qui pouvait lui être présentée après l'échange de mots aigres-doux au lendemain du lancement de la robe-sac. D'autant que cette année, ce sont les couturiers italiens qui lancent des modèles un peu trop excentriques... Ce qui explique un peu le retour de Gina à de meilleurs sentiments envers les créateurs français.

— La mode n'est pas le onzième commandement, ajoute-t-elle avec humour. J'estime que chaque femme a le droit de se révolter ouvertement con-

tre ses prescriptions, au nom de sa personnalité, sans commettre un péché mortel contre le bon goût. La ligne de la femme est plus importante que



celle de sa robe. J'ai l'impression que la mode actuelle a été faite spécialement pour moi.

Gina craint seulement que les couturiers parisiens ne recommencent bientôt à se lancer dans des «fantaisies géométriques».

Théâtre

● Le père d'Anne Frank

Le père d'Anne Frank n'a pas voulu revoir les scènes du passé de terreur, même revues et corrigées par le cinéma américain.

La «première» de l'adaptation cinématographique occidentale du «Journal d'Anne Frank» (il existait déjà une version tournée en Allemagne de l'Est) vient d'être donnée à Broadway. C'aura été le plus grand événement artistique et mondain de la saison new-yorkaise. La moitié d'Hollywood s'était transportée pour l'occasion à New-York.

Mais Otto Frank, le père de la jeune morte d'Auschwitz, n'était pas présent. Il a courtoisement décliné l'invitation de la 20th Century Fox en prétextant de son légitime désir de ne pas réveiller certains souvenirs trop pénibles. De même, il avait félicité à Paris la jeune Pascale Audrey, l'interprète du «Journal» à la scène, mais n'avait pas voulu assister à la représentation.

Mais ce n'est pas la seule raison. Certains ont accusé M. Frank d'exploiter le succès de l'oeuvre de la jeune morte. D'autre part, avec sagesse, M. Frank ne veut pas risquer d'être entraîné dans une polémique au sujet de l'exactitude des adaptations.

Dores et déjà, le film américain subit certaines critiques assez vives: on lui reproche d'avoir tiré un parti trop spectaculaire, notamment avec l'écran panoramique, de la situation de

ces huit israélites enfermés des années durant entre quatre murs. Mais ceux qui ont vu la version allemande reconnaissent au moins à Hollywood le mérite de n'avoir pas voulu faire un film de propagande.

Angleterre

● La censure se relâche

Les Anglais sont ravis: leur censure se relâche. On dirait presque que la famille royale a donné le signal en demandant à se faire représenter par la compagnie Jean-Louis Barrault-Madeleine Renaud les oeuvres du plus osé des classiques français: Georges Feydeau.

Ce n'est pas tout. «La Chatte sur un toit brûlant», de Tennessee Williams peut enfin être représenté devant le grand public londonien, et non plus seulement dans un club privé. Les plus de seize ans peuvent en outre s'offrir la version cinématographique. Il y a quelques mois encore, tout cela eût été impossible.

Il y a quelques semaines seulement, «La Rose tatouée», du même Tennessee Williams, qui prend ses sujets sur le divan du psychanalyste, obtenait enfin l'autorisation d'être monté, après une lutte de cinq années avec la censure. Il semble que la fougue de Lea Padovani, qui alla directement argumenter avec les censeurs, n'est pas étrangère à cette victoire. Et sans doute aussi son charme latin... Tennessee Williams dut toutefois procéder à de légères modifications de son texte.

Enfance

● Travaux de vacances

La longue période des vacances scolaires pose aux parents bien des problèmes d'ordres divers, à commencer par la question: «Que faire des enfants?»

Pour ceux qui les confient à des colonies scolaires, à des organismes divers où ils sont entièrement pris en charge, il n'y a plus à s'occuper de rien. Mais les parents qui assurent eux-mêmes le séjour de vacances de leurs enfants, qui prennent eux-mêmes de longues semaines de repos, ne sont pas pour autant délivrés de tout souci: entre autres se pose la question des «devoirs de vacances». Faut-il faire faire aux écoliers un peu de travail scolaire, de peur qu'ils n'oublient totalement ce qu'ils ont appris, ou qu'ils perdent même l'habitude d'apprendre?

Les parents intellectuels sont fort tentés. Ils ne voient que trop les lacunes dans l'érudition de leur progéniture. De là à se procurer un petit manuel, et à déclarer «Tu es vraiment nul en grammaire, en histoire, en calcul, nous allons profiter un peu des vacances pour revoir tout cela», il n'y a qu'un pas...

Mais d'autre part ils voient bien aussi que les vacances, c'est fait pour se

+ SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS +

reposer et se changer les idées, non pas pour pâlir derechef sur les livres, alors que l'écume de la mer brode le bord de la plage, que les papillons tourbillonnent dans les prés ou que les gentianes s'ouvrent au flanc des montagnes!

De plus, les plus éclairés d'entre eux se rendent parfaitement compte que leurs méthodes ne seront pas celles des maîtres habituels de l'enfant, et que leurs louables mais maladroits efforts risquent de contrarier ceux de ces maîtres. Alors que faire?

Il y a, ce me semble, un moyen de concilier ces points de vue contradictoires, en utilisant habilement les vacances, non point à bûcher une discipline précise, avec devoirs et exercices, mais à développer chez l'enfant d'intelligence normale une formule de culture générale qui ne peut nuire aux matières inscrites au programme. Je dis bien à «développer»: et j'entends par là qu'il faut que l'enfant en porte en lui les germes. Il sera bien de sonder ses goûts, ses penchants, et de se faire une opinion sur les matières dont l'examen en vacances a le plus de chances d'être fructueux. Au lieu de lui infliger des pensums sur ses points faibles, pourquoi ne pas mettre l'accent sur ses points forts? La réponse sera plus fructueuse, et en exerçant son esprit, en aiguillant sa curiosité, le résultat général sera, lui aussi, meilleur. Il pourra même influencer, à la rentrée, sur les disciplines dont il n'aura pas été directement question.

Quelles sont les matières à l'illustration desquelles les voyages se prêtent particulièrement? La géographie, bien sûr. L'histoire, naturellement. Les sciences naturelles aussi: et la littérature, et bien d'autres sujets... L'astuce consiste à ne pas chercher à imposer l'étude, ce qui changerait tout voyage, toute excursion en traquenard, mais à suivre les penchants de l'enfant, à rattacher l'enseignement d'un voyage à un sujet qui l'a récemment occupé. Il ne s'agit pas par exemple sous prétexte d'un voyage à Carillon d'exiger de sa mémoire des dates ou des faits historiques, mais au contraire d'envelopper ceux-ci (quitte à rafraîchir votre propre mémoire, très discrètement, à l'aide d'un guide de tourisme) dans quelque chose qui offre une attraction: Jean a-t-il chanté avec plaisir O Carillon, je te revois encore! Eh bien, nous irons voir le fort où a eu lieu la célèbre bataille...

Mais c'est plutôt le progrès de la science actuelle qui les attire: alors c'est de la visite d'un grand barrage, d'une région où l'on procède à la recherche du pétrole, que nous ferons un pôle d'attraction. Il, ou elle, a eu généralement de bonnes notes en zoologie, botanique, géologie? C'est le moment d'acheter un de ces jolis livres, si agréablement illustrés, qui sur ces thèmes foisonnent dans les collections modernes destinées aux enfants, et de l'offrir non à titre de «livre de classe» mais à titre de lecture divertissante.

Bref, nous essaierons de faire travailler les petits cerveaux, non sous la contrainte, mais au contraire librement, presque spontanément, et en tout cas joyeusement. Ce sera le meilleur moyen de ne pas les laisser s'engourdir sans, pour cela, leur infliger de corvées, et sans non plus marcher un peu au hasard sur les brisées des professeurs.

MARTHE DESBUISSONS.

Opéra

● La guerre de l'ut déchire l'Opéra de Vienne...

L'Opéra de Vienne se trouve dans un cruel dilemme: faire baisser d'un quart ou d'un demi-ton les instruments de l'Orchestre philharmonique (qui se confond pratiquement avec l'orchestre de l'Opéra) ou perdre ses meilleurs chanteurs.

Depuis des années, tous les instruments de l'Orchestre Philharmonique sont accordés à l'«Ut de Vienne», dont la fréquence est sensiblement plus élevée que celle de la gamme internationale. Pour le grand opéra autrichien, les luthiers façonnent des violons spéciaux. Clarinettes et flûtes sont fabriquées avec des trous plus grands que la moyenne, de sorte qu'il n'est plus possible d'en tirer des sons bas. «C'est ce qui donne au jeu de l'Orchestre Philharmonique de Vienne son brillant et son éclat incomparable», estiment les spécialistes.

Mais l'«Ut de Vienne» est le cauchemar des chanteurs, même lorsqu'ils sont de renommée internationale. «Pourquoi nous faire chanter un demi-ton plus haut que ne l'avaient prévu les compositeurs?» se plaignent-ils. «Cela nous oblige à des performances épuisantes et use prématurément notre voix».

Depuis longtemps, les protestations affluent. Maria Callas elle-même avait essayé, sans succès, de faire ramener l'«Ut de Vienne» à la gamme stan-



dard. Mais maintenant, l'association des solistes de l'Opéra est bien décidée à gagner la bataille. L'Opéra de Vienne est devenu «un cimetière de jeunes talents», déclarent-ils.

Léonie Rysanek, qui a pris la succession de la Callas au Metropolitan Opera de New-York, s'est fait le porte-parole de ses anciens camarades. D'ailleurs, si elle a quitté la capitale autrichienne, c'est bien parce qu'elle ne voulait plus forcer sans cesse sa voix, affirment ses amis. Les vedettes de la Scala de Milan, qui travaillent fréquemment avec Karajan, le directeur de l'Orchestre Philharmonique de Vienne, se sont déclarées solidaires de leurs collègues viennois.

Une ravissante Egyptienne, Nejla Halim, ressuscite la véritable danse du ventre

par Martin ABIZANDA

AUX sons d'un tambour, d'une musette et d'une guitare primitive, des académiciens, des peintres, des critiques d'art et quelques journalistes viennent d'assister à un spectacle extraordinaire: la véritable danse orientale.

Le professeur Vladimir, d'Egypte, a présenté dans un récital la meilleure élève de son école officielle de Beyrouth, Nejla Halim, également égyptienne. C'est une très belle jeune fille au type oriental, dont le corps aux formes arrondies est souple comme un roseau.

«Nous nous proposons, dit-il, de faire une démonstration de la vraie danse orientale en Europe, en commençant par la Belgique et les Pays-Bas, puis, dans deux ans, nous irons en Amérique.

A ses origines, la danse du ventre était pratiquée, à la cour des Califes, exclusivement par les jeunes filles destinées, de gré ou de force, au divertissement de leurs maîtres.

Ce n'est ni une danse érotique, ni une danse sensuelle, bien qu'elle soit exécutée avec le minimum de vêtements, affirme le professeur. Le gouvernement égyptien veille d'ailleurs à ce que le costume des danseuses ne soit pas trop «deshabillé».

Il y a deux genres de danses: la danse lente, celle des esclaves, qui tire ses origines des danses interprétées dans l'Antiquité devant les Pharaons de Thèbes; et celle aux mouvements plus rapides, qui vient de Syrie et du Liban où il existe, tout comme en Iran, des écoles spéciales enseignant cet art chorégraphique à la manière égyptienne.

La danse du ventre doit être interprétée dans une petite salle et pour un cercle réduit de spectateurs, ceux-ci devant se trouver très près de la danseuse qui n'occupe qu'une place minime, juchée sur une table ou un tabouret. Les salles de l'ancien palais royal d'Abdim, au Caire, actuellement «le casino d'Abdim», réservées à cet usage, sont les plus petites de leur genre.

Le petit tambour et la musette, avec un instrument à cordes appelé «safat», accompagnent ces danses, au cours desquelles les mouvements sont exécutés uniquement par les hanches, le ventre et les mains. Certaines danses exigent l'emploi d'une sorte de castagnettes en argent et cuivre. D'abondants cheveux flottant sur les épaules complètent l'image de la danseuse orientale type.

La reine de la danse orientale vit en Egypte, sa patrie. Son nom est Badia Masambia. Elle est âgée de soixante-dix ans, mais beaucoup de jeunes danseuses n'arrivent pas à imiter certains mouvements qu'elle exécute encore, malgré son âge.

Quinze ans est l'âge idéal pour commencer à apprendre l'art des danses orientales, le corps étant alors suffisamment formé. La maternité rend absolument incapable la danseuse d'exercer ce métier pendant plusieurs mois, en raison des mouvements épuisants et de l'effort que doit fournir la danseuse.

Au Liban et en Egypte des Académies ont été créées dont l'unique objectif est de veiller à la conservation du style des danses arabes.

— Nous nous sommes rendu compte, ajoute le directeur Vladimir, que dans un grand nombre de villes européennes on confond l'art oriental et l'art marocain. Tout récemment encore, la plus grande vedette de style oriental était Samia Gamal, qui avait commencé ses études à mon école du Caire en 1937.

— Et maintenant?

— Nejla Halim, sans aucun doute.

Le professeur ne tarit pas d'éloges au sujet de son élève, qui, dit-il, s'est fait applaudir par des chefs d'Etat, des ministres et des membres du corps diplomatique en Orient.

— Comment a été accueilli votre spectacle en Espagne?

— Les habitants de ce pays aiment la danse arabe comme une réminiscence des temps où ils se trouvaient sous l'influence des émirs et des Califes d'Orient. Bien que nous devions mettre au point certains rythmes et certains détails de costume, pour être conformes à la censure espagnole, je puis dire que nous avons déjà remporté du succès lors de nos représentations à Barcelone et à Madrid. L'Espagne est un pays qui comprend l'Orient.

Le Caire: Quatre cent cinquante-six danseuses du ventre en quête d'un syndicat

Dans la capitale égyptienne, quatre cent cinquante-six danseuses du ventre ondulent en quête d'un syndicat... Car le Conseil d'Etat de la R. A. U. a rendu un arrêt interdisant leur inscription à celui des artistes. Ne sont «artistes» aux yeux de ce sévère organisme, que les comédiens, musiciens ou chanteurs. Et la vibrante Fatmah ne saurait être admise à leur syndicat que quand le jeu de ses muscles abdominaux lui aura valu assez de célébrité pour paraître dans un film ou une pièce de théâtre. Ses soeurs plus modestes, réduites aux attractions de cabaret, s'insurgent contre cette injustice: car, sans protection, elles sont à la merci des entrepreneurs de spectacles et des tenanciers d'établissements de plaisir. Pourtant elles se font une haute idée de leur art, si typiquement oriental: la preuve en est que non contentes d'aspirer à la carte syndicale elles réclament aussi une école de danseuses du ventre contrôlée par le gouvernement, qui, estiment-elles, se doit de protéger les traditions. Le Ministère des Affaires Sociales examine la question...

Une grande enquête de Michel Brack

La nouvelle classe des fils à papa



« Il n'y a pas de famille sans son monstre ».

C'est un dicton russe, l'équivalent de notre : « Il n'y a pas de famille sans brebis galeuse. » C'est ainsi que les Russes tentent d'expliquer le problème des hooligans et des stilyagi, autrement dit les jeunes délinquants. Bien entendu, le problème est autrement vaste. Il est né avec la guerre, avec son cortège de migrations, de souffrances de toutes sortes, de bouleversements, avec la mort de centaines de milliers de pères de famille. Il s'est développé avec la fin de l'ère stalinienne, quand une jeunesse longtemps étouffée dans le plus rigide carcan, a cru soudain à la liberté. Et il semble bien que le régime a cherché à éviter quelque tentatives de révolte massive parmi la jeunesse en lui accordant quelque apparence de liberté.

On les voit avenue Alexandre Nevsky à Leningrad, ou rue Gorki, à Moscou. Tous les touristes les ont rencontrés, déambulant par groupes, les jeunes filles étant beaucoup moins nombreuses que les garçons. Malgré soi, ils font sourire : cheveux longs dans le cou et soigneusement ondulés en hauteur au-dessus du front, pantalons aiguille et vestons interminables, chemises aux tons voyants, chaussures très pointues ou au contraire à semelles épaisses, cravates « figuratives ».

Ils s'étudient, se donnent de faux airs dégagés, ne parlent que de sujets aussi apolitiques qu'occidentaux.

Mais sont-ils une forme d'opposition au régime ? Disons d'opposition purement passive. Une bonne part d'entre eux sont d'ailleurs des fils de fonctionnaires du régime, tous imbus d'un nouvel esprit de classe privilégiée, mais n'en ayant que vaguement conscience.

Les phénomènes de Leningrad et de Moscou ne sont guère studieux qu'en matière de jazz. En ce domaine, ils se montrent si forts que leur érudition laisse parfois les quelques visiteurs en URSS parlant la langue russe.

— Où avez-vous appris tout cela ? leur demande-t-on.

— A la radio. Aux émissions en russe de la Voix de l'Amérique et de la B.B.C. ... répondent-ils avec une fausse désinvolture mais au fond très fiers.

Leur expression préférée, lorsqu'ils parlent de jazz comme lorsqu'ils commentent leurs dernières acquisitions vestimentaires, c'est : « Quel style... » Ce qui leur a fait donner le surnom de *stilyagi*, d'après le mot russe signifiant style.

Ils débordent de curiosité pour l'Europe, étrangement avides de tout ce qui excite la réprobation de leurs concitoyens « dans la ligne » : le jazz, les films américains, les vedettes, les dancings, etc.

Face à cette foule hétéroclite, le gouvernement a fini par céder un peu de terrain, puis un peu plus. On se souvient encore de ce Congrès de la Jeunesse à Moscou au cours duquel, en une folle nuit, les jeunes Moscovites exigèrent des jeunes Occidentaux qu'ils leur apprirent le be-bop. De l'aveu de tous, et même de la presse, Moscou n'avait jamais été si joyeuse. Depuis, les jazz officiels se sont multipliés. Les places sont chères, de 15 à 30 roubles, mais les salles ne désespèrent pas. Les répertoires de ces orchestres ne sont pas très modernes, et font alterner le jazz avec des chansons du folklore, mais peu importe.

L'URSS a pris le parti de rire de ses jeunes dandies, qui font les beaux jours du « Krokodil », l'unique organe satirique soviétique. Où trouvent-ils les moyens de se vêtir d'une manière qui tranche si nettement sur l'habillement du peuple entier, de fréquenter les restaurants, les bars, les concerts de jazz ?

Ils sont pour la plupart, nous l'avons déjà dit, les nouveaux fils à papa de l'URSS, ceux qui, en contradiction avec les conceptions communistes, forment une très forte proportion des inscrits dans les Universités. Une partie de ceux-là, et d'autres moins aisés, se fournissent largement en argent de poche grâce au trafic vestimentaire avec les touristes étrangers.

Les premiers touristes de l'ère post-stalinienne furent déjà assaillis par des jeunes gens qui les suppliaient de vendre une partie de leurs vêtements. Depuis, le système s'est perfectionné. Un certain nombre de touristes apportent des vêtements quasi neufs dans le but de les revendre. Et quelques jeunes sont devenus de véritables trafiquants, s'intitulant eux-mêmes « businessmen ». Mais la grande majorité des étudiants, tout en cherchant à acheter aux étrangers le plus de pièces de vêtements possible, s'en cachent soigneusement. Celui qui est repéré par les Komsomols, les jeunesses communistes, est affiché au tableau d'infamie, dénoncé dans l'organe des étudiants, et les plus sérieux ennuis peuvent en résulter.

Comment alors expliquer cet acharnement de beaucoup d'étudiants à vouloir acheter des effets occidentaux même très usagés, sans même s'enquérir de la taille ? Quand on les interroge, ils haussent les épaules :

— Le moyen de faire autrement ? Notre bourse d'études est d'environ 300 roubles. Ce qui couvre tout juste la nourriture et le logement. Une chemise convenable coûte 250 roubles, une bonne paire de souliers de 500 à 600 roubles, un complet vraiment bon marché 1,000 roubles. Alors ce que nous achetons aux touristes ne nous revient pas seulement beaucoup moins cher, mais est de bien meilleure qualité, de bien meilleure coupe !

Il ne faut en aucun cas confondre ces étudiants impécunieux, ni même les plus exaspérés *stilyagi* avec les *hooligans*, qui sont l'équivalent des membres des gangs juvéniles américains, et constituent une minorité. Toutefois, il y a deux ans encore, cette minorité semait la terreur dans certains quartiers de Moscou et de Leningrad, et parvenait à tenir en respect jusqu'à la police. Il leur arrivait de faire des descentes en force dans les fêtes de la jeunesse, cassant tout, molestant ceux qui se trouvaient sur leur passage. Comme les voyous de Manhattan, ils réglaient leurs comptes en pleine rue, insultaient et brutalisaient les passants,

[Lire la suite page 10]

L'URSS aussi a ses deux jeunesses

Pour la masse, le carcan à peine desserré

DEUX éléments semblent dominer cette jeunesse soviétique, innombrable et si diverse de races : l'ennui et le sérieux.

L'ennui est l'un des grands ennemis du système soviétique. Dès que la mort de Staline se fut traduite par un relâchement de la contrainte qui imposait un silence absolu, les étudiants s'exclamèrent de toutes parts : « Quel ennui ».

Ils voulaient qu'on leur dise la vérité, et être libres de discuter de tous les problèmes contemporains. Ils révélèrent qu'ils se mouraient d'ennui dans l'effrayante monotonie de la société soviétique. Cet ennui est tel que les personnes ayant séjourné quelque temps en URSS éprouvent un choc en pénétrant au fameux Cocktail-Hall de la rue Gorki, à Moscou, fréquenté par la jeunesse dorée soviétique. Car ces jeunes gens au teint rose (ce qui est déjà choquant, l'ensemble de la population ayant un teint grisâtre dû à la nourriture à base de féculents) se montrent gais.

Cette insouciance qui caractérise ces noyaux sociaux isolés que sont les stilyagis, est absente de tous les autres lieux de réunion de la jeunesse soviétique. Même lorsqu'il s'agit uniquement de s'amuser elle le fait avec sérieux. Non pas, certes, que le rire lui soit inconnu, mais elle met dans ses distractions quelque chose de la gravité des enfants appliqués. Quant au travail, base même de l'idéologie du régime, il est considéré par les jeunes communistes avec la ferveur d'une foi, et les autres ne sauraient ni le tourner en dérision, ni même en parler avec légèreté.

Les komsomols (jeunesse communiste) montrent toujours la plus grande confiance dans l'avenir du régime, comme il en est aujourd'hui pour la jeunesse chinoise, le présent n'existe qu'en fonction de demain. Ils sont tout entiers projetés dans l'avenir.

— Il faudra que je m'en aille de Leningrad, dit-elle. Presque certainement dans le Grand Nord, tout près du Cercle Arctique, pour travailler à l'un des grands travaux qui viennent d'être entrepris. Vous ne savez sans doute pas que tous les étudiants soviétiques doivent travailler où l'on a besoin d'eux pendant les trois premières années après l'obtention de leur diplôme. Et actuellement, cela signifie trois ans dans l'une des régions lointaines où les conditions d'existence sont très difficiles.

— Et comment prenez-vous la chose ? lui demanda le jeune étranger. Cela ne vous fait-il pas mal au cœur de devoir quitter Leningrad pour une région désertique ?

— Bien sûr, j'adore Leningrad, répondit-elle. Pour moi, les cinq années que j'y aurai passées resteront, je crois, les plus belles de ma vie. Et s'il n'y avait pas de si grandes choses à faire pour la construction du communisme, j'aimerais y rester pour toujours. Mais il y a encore tant à faire, et les privilèges entraînent des obligations.

— Les privilèges ?

— Mais oui. Je viens d'une petite ville, et je n'aurais jamais pu faire d'études si je n'avais reçu une bourse d'Etat, une place dans une pension d'étudiants, les livres nécessaires, etc. Je savais ce qui m'attendait. Le Komsomol nous y prépare en nous faisant comprendre que le gouvernement a raison de valoriser ces régions éloignées. Aussi, quoi qu'on me fasse faire, je tâcherai de le faire de mon mieux.

C'est ce sérieux qui évite à la jeunesse russe, dans son immense majorité, de sentir trop lourdement le poids de l'ennui.

Mais ce n'est là qu'un aspect des massives migrations de jeunes vers les terres vierges. Beaucoup d'autres y partent pour une installation définitive. Les autorités insistent sur l'aspect volontaire de ce gigantesque déplacement de population : environ 350.000 depuis 1954 ; 500.000 rien que pour les grands travaux sibériens (dont la plus grande installation hydro-électrique du monde, à Bratsk, près d'Irkoutsk) en 1956-57... Environ un million en 1958 !

Cela signifie l'hiver sibérien sous des tentes, chauffées mais néanmoins des tentes, sans routes, sans électricité ni installation sanitaire, loin de tout confort, et de toutes commodités. Ces nouveaux pionniers font tout par eux-mêmes — y compris les routes.

Et pourtant très peu renoncent et reviennent chez eux. Tous les autres sont-ils à ce point habités par l'enthousiasme de la construction socialiste ? Certes, chez beaucoup jouent le patriotisme et l'émulation politique, particulièrement sous la forme du désir d'égaliser l'héroïsme de leurs grands-pères pendant la révolution et de leurs pères pendant la guerre, héroïsme qu'on ne cesse de faire retentir à leurs oreilles.

Mais il y a aussi autre chose. Les jeunes volontaires des terres vierges reçoivent de nombreux avantages de tous ordres : prêts à la construction, nourriture payée et surtout avancement très favorisé, surtout pour les ingénieurs et les techniciens, qui après deux ou trois ans peuvent se découvrir ingénieurs en chef ou chefs de travaux, ce qui est désormais impossible dans les régions de l'Ouest. Quant aux jeunes filles, elles savent qu'elles ont plus de chances de trouver un mari dans les terres vierges que dans les autres régions où le manque d'hommes se fait sentir. Et qui plus est, le mari idéal pour la jeune fille soviétique, à savoir l'ingénieur...

Pour ceux qui résistent malgré tant d'« attraits » il y a de fortes pressions. Qu'il suffise de rappeler que 99% des étudiants sont inscrits aux Komsomols : les réfractaires se voient blâmer nominalement dans les journaux d'étudiants, et le cas échéant expulsés des Komsomols, et même de l'université. C'est la fin de tous les espoirs d'études et d'une bonne carrière... Les mêmes pressions

[Lire la suite page 10]

Là aussi, la jeune fille rêve 'au beau parti'

DANS le glacial matin d'hiver, des milliers de silhouettes convergent vers la gigantesque masse de pierre qui domine Moscou : l'Université. On croirait un morceau de Manhattan City transporté au plus reculé de la vieille Europe. Ce bloc de gratte-ciel happe d'emblée le regard admiratif du visiteur. Depuis les exploits interplanétaires de ces dernières années, il s'impose comme un symbole. C'est dans cette nouvelle Université que sont formés les meilleurs de ceux dont les Russes attendent la récompense de tous leurs sacrifices, dont le régime attend la suprématie mondiale dans les domaines les plus avancés de la technique.

Pas de plaisanteries bruyantes, de rires, de pétarades de scooters, comme aux entrées des facultés occidentales. La jeunesse soviétique ne songe pas à mêler le plaisant au sérieux.

Suivons l'une de ces silhouettes. Wladimir est un garçon de vingt-deux ans, brun, mince et nerveux. Il y a en lui quelque chose d'un peu tendu et de passionné. Il est étudiant de quatrième année en physique.

On a beaucoup parlé de la supériorité que l'extrême spécialisation donne aux études techniques soviétiques. C'est oublier que l'étudiant qui veut réussir doit se soumettre à un programme des plus chargés, et encombré de bien d'autres matières étrangères à la branche d'études choisies. C'est ainsi que Wladimir a consacré une grande part de ses efforts universitaires à l'étude des langues étrangères, et de ce que l'on appelle là-bas les « sciences sociales ». Par « sciences sociales », il faut entendre que pendant la première année Wladimir a assisté pendant trois heures par semaine à des cours d'histoire du Parti Communiste. Pendant la seconde année, le même cycle de cours se monte à quatre heures par semaine. Au cours de la troisième année, cours d'économie politique, appelé aussi « étude du capitalisme et du socialisme ». En outre, la santé — et les sélections olympiques — sont assurées par deux années d'entraînement sportif obligatoire.

Wladimir ne paie pas ses études. Celles-ci sont assurées par une bourse qui lui est payée chaque mois, et qui suffit à lui assurer la nourriture, le logement, les inscriptions, les livres. Mais c'est tout juste si les plus économes parviennent à économiser de quoi s'offrir quelque bière. Les problèmes de l'habillement et des loisirs sont torturants pour ceux qui ne sortent pas de familles aisées. En effet, si dans les pays occidentaux les étudiants sauteraient de joie si du jour au lendemain on leur payait le vivre et les études, ils sortent souvent de famille pouvant les aider pendant leurs études, ou doivent se débrouiller à l'aide de travaux irréguliers.

L'étudiant russe qui ne reçoit pas d'argent de poche de sa famille a certes l'avantage de pouvoir faire des études qui lui auraient été refusées à milieu égal dans nos pays, mais il ne peut améliorer sa situation matérielle en prenant du travail d'appoint.

On sait peu de choses du système des bourses soviétiques. On pourrait presque dire qu'elles varient pour chaque étudiant. Plus précisément en fonction de la faculté, des cours suivis, des progrès de l'étudiant... et du bon vouloir de l'organisme assurant la bourse. Il est certain, par exemple, que le hasard n'est pour rien dans le fait que les étudiants en sciences touchent beaucoup plus d'argent par mois que les autres, y compris les étudiants en médecine et en droit. Pour donner une estimation précise, indiquons que Wladimir touche 855 roubles par mois, que l'ouvrier russe moyen gagne environ 800 roubles par mois, sur lesquels il doit assurer sa propre existence et celle de sa famille... et qu'une paire de chaussures coûte 600 roubles. Wladimir paie en inscriptions annuelles de cours l'équivalent d'un mois entier de sa bourse.

Les jeunes filles souffrent aussi de cet état de choses, et certaines d'entre elles peut-être davantage. Depuis qu'elles ont vu un certain nombre de touristes occidentales, bien des étudiantes de Moscou affirment :

— Nous ne voulons plus être aussi mal habillées que nos mères.

Et beaucoup ajoutent :

— Les femmes doivent participer à la construction du socialisme, mais aujourd'hui il n'est plus indispensable qu'elles fassent des travaux qui leur courbent l'échine et leur couvrent les mains de cals.

Elles ont des visages lisses, aux pommettes un peu saillantes, à l'expression tendue comme celle des garçons, sérieuse et empreinte d'une légère dureté. Peu ou pas de rouge à lèvres. Les coiffures sont traditionnelles : nattes nouées au-dessus de la nuque, ou chignon ; ou encore dans le style des coiffures de 1938, comme d'ailleurs l'ensemble de la mode portée dans les rues. Mais, sous l'impulsion des jeunes filles et des jeunes femmes, une silencieuse révolution de la mode a commencé, tournée vers le modèle offert par la femme occidentale. Depuis deux ans, les présentations de mode se rapprochent de plus en plus de celles de la confection occidentale.

Un reporter photographe étranger photographiait des étudiantes à la sortie de l'Université de Moscou. L'une d'elles s'arrêta brusquement et l'apostropha sans aménité. Comme il parlait le russe, il lui demanda ce qui l'avait fâchée.

— Vous nous jugez privées d'élégance, répondit-elle. Vous nous regardez avec mépris parce que nous portons des robes mal ajustées et des chaussures à talons épais. Croyez-vous que nous ne le sachions pas ?

Amusé, le photographe pria l'étudiante de déjeuner avec lui. Pendant le repas, elle lui expliqua qu'elle se considérait comme une privilégiée. Fille de pauvres gens, elle étudiait à l'Institut des langues étrangères.

[Lire la suite page 10]

LA NOUVELLE CLASSE DES...

[Suite de la page 8]

importunaient les jeunes filles. Certaines villes de province étaient contaminées à leur tour quand les Komsomols se décidèrent à agir vigoureusement. Des arrestations en masse furent opérées. Certains, qui avaient été jusqu'à tuer un gardien au cours d'un cambriolage à main armée, furent condamnés à mort et exécutés.

Aujourd'hui, ils sont l'exception, tandis que le nombre des fils à papa croît sans cesse et inquiète bien davantage la communauté. Voici comment un auteur humoristique décrit l'éducation des enfants vue par certaines familles de hauts fonctionnaires. La mère dit au père :

— Je crois que ton honneur est en jeu. A l'école on traite ton fils comme l'enfant de n'importe qui. Le professeur de mathématiques a osé donner un 2 à Gricha, fils d'un haut fonctionnaire.

Exagération ? Ce n'est plus un humoriste, mais le « Troud », organe des syndicats de Moscou, qui rapporte cette scène dont un de ses rédacteurs a été témoin au commissariat No 50, où l'on amenait des jeunes gens ayant causé du scandale sur la voie publique.

« Trois jeunes gens sont maintenant devant le commissaire. A eux trois, ils n'ont pas plus de cinquante ans.

« — Mon père est académicien, déclare l'un d'eux avec orgueil.

« — Le mien est colonel. Tous mes parents sont de hauts fonctionnaires et ont des relations dans tous les milieux.

« — Nous avons bu un peu de bière chez moi, affirme le troisième. Mon père m'y avait autorisé. Inutile de lui téléphoner, il n'est pas à la maison. Il a aussi une soirée et il m'a prêté sa voiture.

« Malgré leur morgue, aucun d'eux ne peut cacher son état d'ivresse. En dépit de leurs protestations, le commissaire téléphone aux parents. Le colonel arrive bientôt à la police :

— Mon Youri est un très bon garçon, excellent élève. Il ne m'a jamais causé de soucis. Et il mérite bien les libertés que je lui permets malgré son jeune âge.

Le plus étonnant est que quelques-uns des fils des plus hauts fonctionnaires du régime, des têtes politiques, témoignent d'un véritable esprit d'opposition, bien

éloigné de cette mentalité jouisseuse que nous avons décrite. Le fils de Palmiro Togliatti, le leader communiste italien, élevé dès son âge le plus tendre à Moscou où son père résida longtemps, s'y trouve toujours, enfermé dans une maison de santé, à la suite de plusieurs tentatives de fugue pour les Etats-Unis, et d'imprudentes confidences ayant révélé son violent anticommunisme.

En 1956, le fils de Mikoyan devait accompagner Boulganine et Krouchtchev en Angleterre. Au dernier moment, le Foreign Office s'était vu informer d'une « brusque maladie » de Stefan Mikoyan, empêchant ce voyage.

Or, les observateurs étrangers à Moscou connaissent Stefan Mikoyan comme le « leader » d'un groupe de jeunes appartenant à l'« aristocratie communiste » qui se plaisait depuis un certain temps à critiquer systématiquement le régime, en portant par contre le plus vif intérêt à tout ce qui venait de l'Occident. Parmi les plus ardents compagnons de Stefan, on notait aussi le fils de Kaganovitch, alors vice-président du Conseil des ministres comme Mikoyan, et depuis en disgrâce.

Confiants en l'impunité de leurs noms, ces jeunes gens discutaient ouvertement des problèmes politiques et diplomatiques, même au célèbre « Cocktail-Hall », le bar devenu le centre de ralliement de la jeunesse dorée moscovite, et qui, en dépit des virulentes attaques de la presse, demeurait ouvert pour la bonne raison qu'il était une « boîte de police ». Le groupe affectait également de ne lire que des publications occidentales, que les situations de leurs pères mettaient à leur disposition. Se vêtant à l'américaine, parlant à la perfection le français et l'anglais, échangeant des idées et des informations sur les nouveautés artistiques et littéraires de France, d'Angleterre et des Etats-Unis. Leur ouvrage préféré fut longtemps le fameux livre de Georges Orwell : « 1984 », le plus terrible réquisitoire jamais écrit contre le communisme.

Toutefois, quelques jours plus tard, Stefan arrivait tout de même à Londres. Il est aviateur comme son frère aîné, qui fut tué au cours d'un combat aérien au début de l'offensive nazie contre l'U.R.S.S. et c'est aux commandes d'un appareil

[Lire la suite page 51]

POUR LA MASSE, LE CARCAN...

[Suite de la page 9]

sont exercées sur un certain nombre de ceux qui ont déjà terminé leurs études. On n'est pas au stade des premiers départs pleins d'illusions avec orchestres à la gare, bouquets et discours. Beaucoup tombent malades, et les soins médicaux manquent. Souvent l'eau aussi. Le travail est épuisant et sans limites horaires. Ceux qui veulent revenir doivent rendre tout l'argent qui leur a été avancé, payer le voyage d'une semaine et vivre pendant ce temps. En outre, il faut obtenir la restitution de papiers que conservent les autorités, et sans lesquels rien n'est possible. Ceux qui franchissent tous ces obstacles reviennent pour se voir considérés comme des déserteurs.

Dans l'ensemble, la jeunesse russe croit encore à l'avenir radieux du communisme. Mais, depuis qu'il est possible de parler un peu sans se faire immédiatement arrêter, depuis que de nombreux touristes occidentaux ont fait sentir certaines différences, un nombre croissant de jeunes se plaignent des prix excessifs par rapport aux bas salaires, quittes à affirmer l'instant d'après que ces sacrifices valent la peine d'être consentis à la supériorité dans la course interplanétaire. Ils réclament aussi une véritable liberté d'expression, y compris celle de critiquer le gouvernement et sa politique. Ils réprouvent le système du parti unique, et celui des élections où se présente un seul candidat par secteur.

Un grand nombre de jeunes en somme, aspirent à un régime plus démocratique. Et cela sur tous les plans. Les jeunes les plus conscients n'admettent pas que la carrière de quelqu'un pût être influencée en mal parce que les parents ont eu des ennuis avec le régime, ou en bien parce que les parents sont de hauts fonctionnaires. Ils appellent cela l'« inégalité dans l'avancement ». Ils n'admettent pas non plus que les membres du gouvernement vivent dans les villas luxueuses, isolés du peuple. Ils voudraient aussi pouvoir voyager librement à l'étranger, ce qui n'est guère possible qu'à des groupes d'adultes officiellement patronnés... et surveillés.

On voit combien de choses manquent à cette jeunesse. Aux yeux de l'étranger, même l'amour semble leur manquer. Mais ce n'est là qu'une impression. Interrogé à ce sujet, un jeune Russe répond :

LA AUSSI, LA JEUNE FILLE...

[Suite de la page 9]

— Ma mère ne sait ni lire ni écrire. Mon père signe avec une croix. Mais moi j'ai un diplôme, et je pourrai gagner un bon salaire sans m'abîmer les mains.

On découvre étrangement chez beaucoup de ces jeunes d'une nation régie par le culte du travailleur manuel, le désir des « mains blanches », considéré même chez nous comme une aspiration bourgeoise. Mais de cette contradiction, ils ne semblent pas avoir conscience. Chez tous il y a le désir ingénu d'une vie meilleure, moins pénible.

— Quand j'aurai terminé mes études, poursuivait la jeune fille qui s'appelait Vera, je pourrai gagner 800 roubles par mois comme interprète à l'Intourist (le même salaire qu'un ouvrier), avec l'espoir d'arriver à 1,000 roubles après deux ans et quelques examens de l'Intourist. Mais entre-temps, je pense améliorer encore ma situation en continuant à étudier à l'Université, ce que le métier d'interprète permet de pouvoir faire en dehors des cours du soir. J'espère ainsi entrer un jour au ministère des Affaires étrangères ou du Commerce intérieur. Alors, je pourrai mieux m'habiller, et aller chez le coiffeur chaque fois que ce sera nécessaire.

Et elle ajouta, en montrant par la fenêtre du restaurant un groupe de femmes qui travaillaient au terrassement d'une maison en construction de l'autre côté de la rue :

— Quand j'étais petite fille, je me suis jurée de ne jamais devenir comme elles...

C'est cette aversion de l'ensemble de la jeunesse féminine russe pour les travaux grossiers qui a conduit le gouvernement à prôner « une orientation progressive des femmes vers des travaux moins pénibles que le terrassement, la construction des routes, la conduite des locomotives. »

Par contre, la demande en techniciennes se fait de plus en plus intense. C'est sur l'énorme concentration de scientifiques, créée par tous les moyens : bourses plus importantes, promesses de salaires élevés, propagande continuelle,

— On ne peut pas dire cela. L'amour n'est pas mort, il est peut-être différent. On fait moins d'histoires, moins la cour, moins des sentiments, mais il y a beaucoup d'idylles, surtout parmi les jeunes, évidemment. Plus tard, on a moins le temps ; il faut travailler, fonder une famille.

L'impression des étrangers est fondée sur ce que l'on ne voit pas dans la rue les hommes se retourner sur une femme qui passe. Les jeunes filles manquent de féminité, et les jeunes couples de tendresse. On ne peut découvrir cette chaleur de l'amour qu'en pénétrant dans un foyer soviétique. On dirait qu'à l'extérieur toute expansion est considérée comme une faiblesse un peu honteuse.

Il est assez paradoxal de constater que l'union libre aussi, prônée au début de la Révolution, est aujourd'hui dénoncée comme une « survivance bourgeoise ». La Komsomolskaïa Pravda, organe central des jeunesses communistes, l'a récemment encore attaquée avec violence.

On sait qu'aujourd'hui la famille est devenue l'une des bases de l'édifice soviétique, et que le divorce, surtout s'il y a des enfants, est extrêmement difficile. Il s'agit en effet au premier chef d'assurer aux enfants des foyers stables, l'éducation collectiviste s'étant avérée un complet échec.

[Lire la suite page 51]

Dans le prochain SAMEDI

**ISRAEL — MEXIQUE —
ITALIE — ALLEMAGNE**

pré-orientation dans les écoles élémentaires et secondaires, que s'opère la sélection de l'élite qui stupéfie aujourd'hui le monde. Ajoutons que ces succès sont également servis par le caractère très poussé des études, par l'excellence des professeurs, par le sérieux de la majorité des élèves, pour qui ces études sont vraiment la seule chance de mener une existence relativement aisée, et qui en outre ont été imprégnés depuis l'enfance de la notion de reconnaissance envers le régime qui leur permet ces études.

Cette notion est entretenue à l'université, puisque, quel que soit le diplôme, de dentiste, de vétérinaire ou d'ingénieur du bâtiment, l'enseignement du marxisme léninisme et de la dialectique historique sont obligatoires.

Cet enseignement politique mis à part, les méthodes russes sont jugées remarquables par les enseignants du monde entier. Il y a quelque temps, le Dr Henry Chauncey, président du service d'études de Princeton, la pépinière des grands savants américains, avertissait ses collègues dans son rapport annuel des progrès incalculables accomplis par l'U.R.S.S. en matière d'enseignement. Le Dr Chauncey, qui a visité l'U.R.S.S. l'année dernière, a souligné toutefois que selon lui les Russes gaspillaient leurs efforts en enseignant à tous leurs étudiants les mathématiques abstraites, la trigonométrie et la géométrie des solides.

Mais il remarquait aussi que la force de l'enseignement soviétique vient de ce que les professeurs y bénéficient de hauts salaires et d'un grand prestige, ce qui n'est pas le cas dans la majorité des pays occidentaux. La qualité de l'enseignement et l'assiduité des élèves sont en rapport direct avec cette situation privilégiée.

Cette vie estudiantine studieuse, qui peut paraître bien ennuyeuse aux étudiants occidentaux, connaît néanmoins ses oasis de détente. Un ou deux soirs par semaine sont réservés aux amis et au loisir. C'est encore Stephan Strogoff

[Lire la suite page 52]

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

TOI QUE J'AIMAIS

par PHILIPPE MOURET

PREMIERE PARTIE

I

FRANÇOISE était assise à une table du Café de Flore, buvant à petites gorgées le thé-citron qu'elle avait commandé après avoir dit au garçon : « J'attends quelqu'un ».

Comme toujours, Jean-Paul était en retard. Françoise ne se choquait pas du tout de penser lorsqu'il se trouvait avec elle, qu'il serait également en retard chez lui ou à la Faculté. Il en allait tout autrement quand c'était elle qui l'attendait. D'abord elle détestait de séjourner seule dans un endroit public. Elle se sentait le point de mire d'un certain nombre de regards et cette impression lui était insupportable, alors que tant de jeunes filles et de femmes ne craignent rien tant que de passer inaperçues.

Pourquoi tardait-il ? Il lui répondrait tout à l'heure : « Le cours s'est prolongé bien au-delà de l'heure limite... Je voulais parler au professeur... » Elle ferait semblant de le croire pour ne pas, une fois de plus, s'irriter, s'adjuger le rôle grotesque de la fiancée qui fait une scène. Au fond, elle savait très bien que Jean-Paul cherchait à espacer leurs entrevues, qu'il ressentait auprès d'elle le malaise que procure une mauvaise conscience.

Et Jean-Paul était un faible.

Faible il l'avait été en établissant entre la jeune fille et lui, depuis le début de l'année, une situation dépourvue de netteté. Sincèrement épris dès leur première rencontre, au cours d'une réunion chez des amis communs où l'on écoutait des disques inédits, il n'avait pas eu le courage de lui déclarer tout de suite : « Je suis presque fiancé à une amie d'enfance, Jacqueline Faivre a tous les suffrages de mes parents parce qu'ils sont liés avec les siens depuis deux générations, que nos mères furent élevées dans le même couvent et aussi, et surtout, parce que son père possède une usine de métallurgie dans les Ardennes où l'on me réserve une situation magnifique pour le jour où je serai sorti de Centrale et débarrassé du service militaire. »

Au lieu de cela, il avait dit avec extase : « Je voudrais tant vous revoir !... Non, pas dans quelques jours. Demain... »

Il ne s'était décidé à évoquer l'amie d'enfance qu'en lisant la même extase ingénue dans les yeux noirs de Françoise après leur premier baiser, en revenant du tennis, dans la voiture de son père empruntée pour la circonstance. L'aventure banale devenait sérieuse, l'amourette était un amour. Le seul amour.

Redoutable instant pour une jeune fille telle que Françoise lorsque l'être

aimé prononce cette demi-douzaine de mots bien simples : « Je vais parler à mes parents. »

Qu'avait-elle à offrir, elle, à cette famille exigeante ? Pas de façade rassurante, pas d'usine métallurgique, pas d'argent. Jean-Paul avait paru surpris lorsque, lui demandant quelle était la profession de son père, mort quelques mois plus tôt, elle avait répondu : « Il était baryton ». Comment pouvait-on être baryton ? Était-ce vraiment une situation ? Mais Françoise s'était étonnée à son tour : « Voyons, c'était Andreani, de l'Opéra... »

Jean-Paul Berthier n'allait jamais à l'Opéra. Pour lui, un chanteur professionnel appartenait à une classe indéterminée de la société, fort honorable au besoin mais qui n'était pas la sienne.

Françoise tenait de son père un tempérament d'artiste et aussi un certain fatalisme qu'elle devait à son ascendance corse. Jamais ses parents n'avaient songé qu'elle pût se dédier à autre chose qu'un métier d'art. Incontestablement douée pour la musique, elle travaillait le piano avec une ténacité fervente coupée de périodes paresseuses. La question pécuniaire n'entrevenait pas en ligne de compte. Nul ne se demandait jamais ce qu'elle ferait de ce talent acquis tout au long de son enfance et de sa jeunesse, et au prix d'études coûteuses.

Le baryton Andreani tomba malade et mourut l'année même où Françoise se présentait pour la première fois au concours du Conservatoire. La jeune fille tenta l'épreuve en « jouant pendant », mal entraînée, peu inspirée, absorbée par son chagrin et sûre d'avance qu'elle échouerait. Il en fut ainsi qu'elle le prévoyait. Son professeur la consola, l'encouragea à recommencer l'année suivante. Elle se remit courageusement au travail, refusant de prendre des vacances.

De quoi vivaient les deux femmes ? De la retraite modique versée par l'Administration des Théâtres Nationaux. Mme Andreani ne pouvait envisager, à quarante-cinq ans, sans métier, de santé fragile, nerveuse et très enfant-gâtée, de travailler. Françoise, pour conquérir son diplôme, devrait sacrifier toute autre activité et doubler le nombre de leçons particulières dont elle ne pouvait se passer pour rattraper le temps perdu. Impossibilité majeure. Cependant son amour pour Jean-Paul s'exaspérait des réticences de celui-ci.

II

AUSSITÔT qu'elle l'aperçut, prenant congé d'un camarade au seuil de la porte tournante, elle s'efforça de mettre à l'écart ses griefs. Il lui sourit, vint s'asseoir près d'elle, s'ex-cusa et lui prit la main. Elle eut un

sourire contraint auquel il répondit aussitôt par un aveu de culpabilité.

— Oui, Françoise, vous êtes fâchée et je vous comprends. Je vous le répète, j'ai été retenu. C'est ma faute. J'aurais dû fixer un rendez-vous plus tard. Vous avez attendu longtemps, c'est extrêmement désagréable. Je suis contus, je vous demande pardon. Demain, je vous promets de...

Françoise se croyait très calme, décidée aux concessions, disposée à pardonner un retard, somme toute insignifiant. Ce fut cette humilité qui fit rejaillir en elle la révolte maîtrisée :

— Cessez donc de vous excuser, dit-elle d'une voix vibrante, pour un détail qui ne compte pas. Pensez-vous que je sois assez sotte, assez mesquine, pour vous tenir rigueur de quelques minutes d'attente ? Ce n'est pas cela, vous le savez bien, qui me met les nerfs dans un état dont vous refusez de vous rendre compte. Ce que je veux savoir, Jean-Paul, ce que j'ai le droit de savoir, c'est si nous passerons notre vie devant une table de café, entre deux cours, avant votre dîner familial et dans le temps que vous laissez vos obligations. Autrement dit, suis-je votre fiancée ou une jeune fille que vous fréquentez en cachette, une distraction d'étudiant, un petit sentiment qu'on cultive aux heures perdues, un futur « joli souvenir » sur lequel on s'attendrit quand on est père de famille ?... — Françoise !... Pouvez-vous douter ?

Elle tapa de ses phalanges sur la table, oubliant le public qui les entourait épancha son amertume :

— Oui, je doute ! J'ai des motifs de douter. Si vous m'aimez comme vous le dites, vous ne vous contenteriez pas de gémir. « Si mes parents vous connaissent !... » Vous auriez tout fait pour qu'ils me connaissent. Était-ce impossible ? Ne suis-je même pas présente ?... Ah ! je sais. Fille d'un artiste avec une mère malade, pas de fortune, pas de revenus. Pour unique titre de gloire personnelle, un échec au Conservatoire. On ne peut même pas m'accorder un titre. Dommage que je n'aie pas décroché un premier prix, je devenais une belle-fille possible sinon souhaitable. Je regrette, Jean-Paul, mais j'ai tout raté. Je ne suis que moi, rien que moi-même. Ce n'est pas beaucoup, n'est-ce pas ?

Il essaya de protester :

— Ma chérie, en étant vous-même, vous êtes pour moi tout au monde. Il faut seulement que vous compreniez...

— Non, je ne comprends plus rien et je ne veux plus rien comprendre. Vous m'avez bercée d'illusions. Vous vous êtes abandonné au courant qui vous emportait. Vous flottiez au fil de l'eau, sans réaction. Je n'en peux plus. Je ne suis qu'une femme. Jean-Paul,

et j'ai perdu mon seul soutien qui était mon père. Je ne veux pas me faire plus forte que je ne suis. J'ai besoin, comme toutes les femmes, de m'appuyer sur une épaule. Si vous ne vous sentez pas capable de me donner votre force, votre soutien, votre épaule, alors je m'éloignerai de vous et je m'efforcerai de me soutenir toute seule. Je vous le déclare pour la dernière fois : je vous aimerai au grand jour ou plus du tout.

— Vous pourriez ne plus m'aimer ? Alors je serais le plus malheureux des hommes. Et vous seriez la plus cruelle.

— Cela m'est bien égal, même si vous pensiez avoir le beau rôle : celui du pauvre jeune homme incompris et abandonné. Vous vous consolerez bien vite avec Jacqueline.

Ayant prononcé le prénom de cette rivale, elle fut la proie d'une colère d'autant plus illogique que Jean-Paul — elle en avait la preuve — refusait régulièrement à chaque week-end d'accompagner ses parents dans la propriété des Faivre. Ses samedis et dimanches, il les passait auprès d'elle chez des amis ou au bord de la Marne.

— Oui, Jacqueline ! Jacqueline ! Je sais bien que c'est cette Jacqueline qui constitue entre nous deux le grand obstacle. Au fond, elle ne vous est pas aussi indifférente que vous voulez bien le dire. Je sais qu'elle est jolie, intelligente, amusante. Elle a toutes les qualités. Ce n'est pas du tout la bécasse qu'on n'épouse que pour son argent. Alors, qu'attendez-vous Jean-Paul ? Il faudra tout de même bien vous décider un jour !

Comme Jean-Paul baissait les paupières, acceptant l'orage déchainé, elle eut un instant de pitié. Durant cet instant fugitif, elle prononça intérieurement une sorte de vœu. S'il répondait sur le même ton, s'il se rebellait immédiatement, elle reconnaîtrait en lui un « interlocuteur valable », comme disent les politiciens. S'il persistait dans cette attitude accablée, elle saurait que tout était perdu. Elle leva les yeux vers l'horloge du café, et décida de laisser passer cinq minutes. Si au-delà de ce délai, Jean-Paul n'avait pas fait la preuve que le petit garçon docile était un homme, elle partirait sans se retourner et ne le verrait plus jamais. Elle se tut et attendit les lèvres serrées.

— Ma chérie, commença-t-il en interprétant ce silence comme une trêve bienfaisante, je veux que vous soyez convaincue que Jacqueline n'est rien pour moi. Si vous n'étiez pas entrée dans ma vie, profondément et pour toujours, je l'aurais sans doute épousée, par amitié, sans enthousiasme, comme on s'engage sur une route toute tracée. Mais vous êtes venue et vous

m'avez révélé l'amour total, définitif. Vous serez ma femme, un jour, même si ce jour est lointain. Je dois terminer mes études, accomplir mon service militaire et trouver une situation. Jusque-là, je dépens de ma famille, je n'y puis rien. Je veux vous offrir autre chose qu'une pauvre chambre d'étudiant et la misère. Attendons encore, Françoise. Faites-moi confiance.

Françoise se leva, raidie dans son orgueil.

— Je pars, Jean-Paul. Tout ce que vous venez de me dire, je le sais depuis longtemps. Comme vous, j'ai calculé que nous avions devant nous plus de deux années d'attente. Je patienterais pendant dix ans si une raison impérieuse l'exigeait. Si vous étiez au loin, malade ou en guerre. Mais la seule raison que vous puissiez invoquer, c'est une timidité qui m'est insupportable et me donne tout à craindre. Laissez-moi m'éloigner de vous, réfléchissez et agissez si vous le pouvez. Je refuse désormais de vous voir en cachette. Si notre prochaine entrevue ne doit pas avoir lieu chez vous, alors je vous dis adieu.

— Françoise, implora-t-il en pâlisant, ne mettez pas d'irréparable entre nous. Ne me traitez pas en coupable. Je suis si malheureux, chérie, je vous aime tant !

— Rien n'est irréparable, dit-elle, et c'est vous qui êtes le maître de notre avenir. Oh ! Jean-Paul, laissez-moi partir. Je suis à bout. Ne me retenez pas, ne me suivez pas. Il faut que je me retrouve seule, toute seule. Je serais capable de piquer une crise de nerfs en pleine rue.

Elle avait surtout furieusement envie de pleurer mais il eut peur d'un éclat et demeura cloué sur place. Il la vit sortir et marcher sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, se perdre dans la foule qui entourait le kiosque à journaux, mince silhouette en robe noire et blanche, ses cheveux noirs flottant au rythme de ses pas. Elle disparut et il se sentit dépourvu du plus riche de sa substance vitale. « Tout à l'heure, résolut-il, je casserai les vitres. Demain tout sera arrangé et j'irai la chercher chez elle pour la conduire à la maison. »

III

A PEINE Françoise eut-elle quitté le Café de Flore que l'absurdité de la gageure lui apparut. Ainsi elle avait joué sa vie sur cinq minutes. Maintenant tout était peut-être désespéré car Jean-Paul la jugeait comme une femme assommante, capable seulement d'exiger et de faire des scènes. Franchement, de quoi avait-elle l'air ? D'une jeune fille en mauvaise posture financière qui tient à conclure au plus vite une affaire avantageuse. Cette idée la fit frémir. Elle faillit rebrousser chemin et dire à l'homme qu'elle aimait : « Jean-Paul, je ne sais si vous avez bien interprété mes paroles. Ce que vous devez comprendre... »

Elle passa une nuit affreuse, ne s'endormit qu'à l'aurore et sursauta en entendant le coup de sonnette de la concierge. Sa mère, déjà levée, lui apporta une lettre dans son lit. Françoise vit, sur l'enveloppe l'écriture de Jean-Paul.

— Moi, j'en ai une de ma soeur, dit Mme Andreani.

Françoise frota ses paupières appesanties, déchira le papier et dévora le message :

« Chérie, je suis bien malheureux depuis hier. Rien ne pouvait me causer plus de peine que votre départ précipité. Vous avez raison, je manque de courage mais je vous promets de réagir pour l'amour de vous. Tout s'arrangera j'en suis certain. Il ne faut qu'un peu de patience... »

Toujours le même refrain et le même mot : « Patience... » La lettre n'apportait rien de nouveau. Il souffrait, il se plaignait, il promettait. C'était tout.

« Vous avez peut-être raison de mettre entre nous un peu de temps et de distance. Je ne peux pas supporter que vous soyez fâchée et que vous me regardiez avec des yeux sans tendresse. Je ne sais si je mérite votre amour, sinon pour celui que je vous porte et qui est immense. C'est parce que je vous aime de toutes mes forces que j'ai confiance. Je ne vous dis pas adieu, chérie, mais à bientôt. Je vais travailler pour notre bonheur. »

Elle lut plusieurs fois les dernières lignes. La déception éprouvée passait ses prévisions les plus pessimistes. Jean-Paul ne viendrait pas, ne téléphonerait pas. La lettre n'était pas une rupture mais un au revoir sine die. En quoi avait-il confiance ? A quoi allait-il travailler ? A passer victorieusement ses concours ou à convaincre ses parents ? Que tout cela était flou, inconsistant et décevant !

Mme Andreani revint dans la chambre de sa fille. Elle tenait elle aussi, une lettre à la main. Françoise releva la tête et fut frappée de l'animation soudaine de ce visage à la grâce fanée, couronné de cheveux qui avaient été d'un blond de lin et devenaient, avec les années, d'une nuance terne et délavée. Coquette du vivant de son mari, la veuve du chanteur se négligeait. Des mèches tombaient le long de ses joues et elle portait un vieux peignoir dont les poches étaient décousues. Comme si la souffrance ressentie l'avait douée d'une lucidité plus aigüe, Françoise mesura tout d'un coup l'étendue de cette déchéance.

— Ma petite fille nous sommes sauvées, dit Mme Andreani.

— Sauvés de quoi, maman ? Nous étions donc perdues ?

— Perdues, c'est peut-être un grand mot. Ecoute, il y a des choses que je n'avais pas voulu te dire. Nous avons de grosses dettes, Françoise. La mort de ton pauvre papa après une si longue maladie... Je me demandais comment nous pourrions en sortir... Eh bien, figure-toi que ta tante Lucie s'est débarrassée de ses locataires. Ils la payaient mal depuis des années et elle souhaitait récupérer les deux pièces de ton appartement qu'elle leur avait cédées. Quand je dis son appartement, c'est une façon de parler puisque, justement, il nous appartient à toutes deux. Nous sommes dans l'indivision, Lucie et moi. Alors voilà ce qu'elle propose : nous liquidons cet appartement où nous sommes et nous partons pour Besançon. Plus de loyer, ma petite Françoise, et beaucoup plus de temps libre pour toi puisque ma soeur se chargera de la marche de la maison.

Les idées de Françoise, sollicitées par trop de soucis différents, se cristallisaient sur un point : Besançon, loin de Jean-Paul...

— Quitter Paris. Vivre là-bas...

— Tu vas me faire une objection : ton concours. Mais il y a aussi un Conservatoire, à Besançon, peut-être moins difficile que celui de Paris. D'ailleurs tu n'étais pas absolument décidée à recommencer.

— J'avais l'intention de travailler, maman.

— On travaille dans toutes les villes de France et du monde. Tu trouveras quelque chose, ta tante Lucie t'aidera.

Tandis que la jeune fille, assise dans son lit, ses bras enserrant ses genoux, la tête lourde de son insomnie et les yeux brûlant encore de trop de larmes versées, réfléchissait à tous les aspects de la question, Mme Andreani poursuivait avec ardeur :

— J'y suis née, moi, à Besançon. C'était notre maison natale. Nous avons été obligées de vendre mais Lucie a eu bien raison de garder le deuxième étage. Ah ! elle s'y connaît, Lucie, en affaires. Une femme de tête. Et quelle santé ! Bientôt je ne serai plus capable de monter un escalier et je ne pourrai plus me nourrir que de légumes verts et de laitages. Eh bien, elle restera près de moi, elle me soignera. Elle me cuisinera de bons petits plats. Je serai gâtée. Sans compter qu'il y a des jardins dans la rue Fontaine-Argent. On voit les arbres, on entend chanter les oiseaux. Ce n'est pas comme ici, sur cette rue pleine de voitures qui font un vacarme d'enfer...

Puis, comme si elle se rendait compte qu'elle n'était pas seule en cause, elle ajouta :

— En septembre il y a le Festival de musique qui attire beaucoup de monde. On connaît et on aime la musique, à Besançon. Tu ne t'ennuieras pas du tout. Tu pourras aussi donner des leçons à des enfants. Tante Lucie t'en procurera.

L'insouciance de Mme Andreani en matière d'argent demeurait remarquable. Sa vie et sa paix étant assurées, elle eût trouvé tout naturel que Françoise vécût sans rien faire ou presque, dans l'attente d'un mari problématique que Lucie — cette providentielle tante Lucie — ferait jaillir des pavés de la capitale franc-comtoise. Quelques leçons pour l'argent de poche, c'était tout son programme d'avenir en un temps où la radio et le disque ont détrôné les pianos des familles bourgeoises.

— Je lui réponds tout de suite, n'est-ce pas ? dit Mme Andreani sur un ton qui implorait.

— Oui, maman, réponds-lui tout de suite, prononça-t-elle avec lenteur. Nous partirons quand tu voudras, le plus tôt possible.

IV

LIONEL CORTEZ avait largement dépassé Ornans quand il sentit un peu de flottement dans sa direction.

— Pas d'histoires, maugréa-t-il, on ne plaisante pas avec ça. Au premier garage que je rencontre, je m'arrête.

Le premier garage se trouvait à gauche et encombré de camions. Le second ne lui inspira pas confiance. Le troisième ne se chargeait des réparations que si l'on avait fixé d'avance un rendez-vous. Lionel Cortez prit le parti de rouler au ralenti et d'atteindre Besançon où il serait mieux servi. Les derniers kilomètres furent pénibles. Le flottement s'accroissait.

— C'est comme ça qu'on finit dans un tossé, dit Lionel en allumant une cigarette. Pour moi ce serait une mort stupide. Je mérite une plus glorieuse oraison funèbre, prononcée sous le porche de l'église par le ministre de l'Information : « Lionel Cortez, mort en service commandé, disparu en plein ciel, ou péri en mer, ou abattu par des rebelles... » Quelle sottise ! Finir ainsi ou autrement, pour ce que la vie m'amuse !

A l'entrée de la ville, il repéra un panneau publicitaire qui signalait le garagiste spécialisé dans la marque à laquelle appartenait sa voiture. Il se rendit jusqu'à l'adresse indiquée, tout près du centre. On mit la voiture sur le point et on vérifia les écrous.

— Eh bien, il était temps, dit le mécanicien. Tout est dévissé, là-dedans. Et puis dites donc vous avez une bougie qui ne donne pas. Vous ne vous en êtes pas aperçu ?

Lionel avoua qu'en effet, « ça ne tournait pas rond ».

— Pour combien de temps en avez-vous ? demanda-t-il.

— Vous comprenez, vous n'êtes pas seul. J'ai une vidange-graissage à finir.

Après ça je vous prendrai. Ça ira chercher dans les une heure, une heure et demie. Peux pas faire mieux. Vous êtes pressé ? Sais bien, tout le monde est pressé.

Justement Lionel ne l'était pas du tout. Il sortit du garage, acheta tous les journaux du jour, plus quelques hebdomadaires, et s'en fut à la recherche d'une terrasse où s'installer.

Comme il se dirigeait vers la Place Gravelle aux frais ombrages il se souvint que régnaient à la terrasse de ses cafés de redoutables orchestres symphoniques dont le répertoire allait de *Faust* aux *Noces de Jeannette*. Chacun son goût. Lionel préférait le silence. Dans une petite rue, il vit une porte entrouverte surmontée de l'inscription : Bar Américain — Salon de Thé. Au moins il pourrait y boire un ou deux whiskys sans être troublé par des flonflons. Des photographies étaient affichées près de la porte. Il entra sans leur prêter d'attention.

Le bar était minuscule et deux tables seulement y étaient occupées. Un barman mélancolique contemplait avec attention le manège amoureux d'un couple qui semblait retranché du monde extérieur. Lionel Cortez lui fit signe et demanda un « Black and White » qu'on lui servit avec lenteur.

La première gorgée avalée, sa cigarette allumée, il regarda autour de lui avant de se plonger dans la lecture de ses journaux. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Le barman, le couple absorbé dans une conversation à voix basse deux hommes, à une autre table, qui portaient de lourdes bagues et dont le ton s'élevait parfois pour énoncer d'énormes chiffres. C'était tout. Non, au fait Lionel n'avait pas remarqué en entrant que, tout au fond de la petite pièce cafeutée, il y avait aussi un piano et une pianiste.

Brusquement, si l'on peut dire car ce fut d'une douceur étrange, le piano se mit à gémir. Les mains de la pianiste préludaient, effleurant à peine les touches. Elle s'arrêta, hésitant entre deux formules. Elle ébaucha les premières mesures d'une chanson en vogue. Le motif se fondit, se perdit dans un arpège. Et puis, présumant que personne ne l'écoutait, elle se mit à jouer pour elle, rien que pour elle. Lionel Cortez reconnut la *Suite Bergamasque* de Debussy, le *Clair de Lune* de Fauré. Tant de souvenirs, tant de tendresse, tant de regrets...

Le grand piano se trouvait dans une sorte d'alcôve. Un piano trop grand, trop sonore pour l'exiguïté du lieu. L'exécutante, elle aussi, semblait trop menue pour son instrument. Sous les lumières voilées, Cortez la voyait mal. Il fallait habituer ses yeux à l'éclairage plutôt au défaut d'éclairage.

Enfin, il la vit si distinctement que son regard refusa de se détacher d'elle. Était-ce possible ? Ses yeux clignèrent, son imagination retoucha quelques lignes, retroussa les cheveux noirs en un lourd chignon sur la nuque, releva les sourcils, donna aux lèvres un pli plus douloureusement enfantin... Elle... Elle vivante, ressuscitée...

Quand elle eut fini de jouer, il souleva un regard, un contact. Pour attirer son attention, il appela le barman et demanda du feu, alors que son briquet fonctionnait parfaitement. Elle fit exactement ce qu'il attendait d'elle. Elle leva les yeux. Leurs regards se rencontrèrent. Il sourit parce qu'il espérait la voir sourire.

La jeune fille rougit légèrement. Il ne permit pas à son regard de s'esquiver. Il le retint prisonnier comme on garde des mains captives entre les siennes. Il se sentit très malheureux quand elle secoua la tête, comme pour dissiper un malaise, et recommença à jouer. Il lui sembla qu'elle s'en allait, bien

loin toute seule, dans une région où il lui était interdit de la poursuivre.

Comme elle, autrefois, s'en était allée, avec son petit sourire triste et son mystère...

La jeune fille joua, joua encore. Puis ce fut un morceau moderne, plus difficile ponctué d'accords dissonnants qui remplaçaient une fluide mélodie presque naïve. La *Sérénade* de Pascal Marancey, créée cinq ans plus tôt par un pianiste tchèque et que la radio avait, depuis, diffusée dans le grand public. Cortez écrasa dans le cendrier une cigarette qu'il venait d'allumer. Cette fois, il s'en allait. Il appela le barman.

Mais celui-ci avait certainement mieux à faire qu'à lui procurer l'addition. La porte venait de s'ouvrir sous la poussée d'une large épaule. Un gros garçon vêtu de tweed parut, précédant trois personnages qui lui ressemblaient. Ils parlaient fort pour que tout le monde les entendît :

— Tu penses, dit le premier, qu'on va arroser ça ! Ce n'est pas tous les jours qu'on fait une affaire de tonnerre. Dis donc, qu'est-ce que tu vas te payer ? Une Jaguar ?...

Ils s'assirent bruyamment à une table et commandèrent du champagne en insistant sur la marque, la meilleure naturellement. De nouveau ils firent allusion à des gains importants, une veine formidable. On entendit s'entrecroiser des noms de voitures, de restaurants, d'hôtels célèbres de la Côte. Ils épiloguèrent longuement sur la qualité du déjeuner qu'ils venaient de faire. L'un critiquait le foie gras, l'autre louait les truites, un troisième parlait d'un « patelin » où les truites étaient d'ordinaire plus saumonées. « Pour le vin d'Arbois, mon vieux, si tu venais faire une virée dans la cave de mon paternel... »

La jeune fille s'était interrompue, puis elle achevait en sourdine, plus enfermée que jamais dans son rêve intérieur. Et, tout d'un coup, l'un des garçons l'interpella :

— Alors, quoi, Françoise, on dort ? Qu'est-ce que c'est que cet air vaseux ? De la musique pour Concerts Colonne, vous savez que ce n'est pas mon genre. Allez-y d'une bonne rumba ça vaudra mieux.

Françoise imperturbablement, acheva sa *Sérénade*. Le butor, encouragé par ses camarades qui ricanaient stupidement, se leva et se dirigea vers le piano. Tapant du poing sur le clavier, il déclancha des rires sans fin. Ah ! oui, vraiment, la plaisanterie était bien bonne. Ce Maurice, il n'y en avait pas deux comme lui pour faire comprendre ce qu'il voulait. La petite en faisait une tête !

Françoise avait retiré ses mains. Elle reculait, effarouchée, recroquevillée sur son tabouret comme une petite fille qui sent venir la gifflée. Alors le pré-nommé Maurice la prit par les cheveux et l'attira vers lui.

— Assez ! cria une voix d'homme dans le bar. Allez-vous laisser en paix cette jeune fille ?

Le gros garçon se retourna et vit Cortez, debout en position de boxe. Françoise s'était levée et collée contre le mur, très pâle et les mains tremblantes.

— De quoi vous mêlez-vous ? interrogea Maurice qui n'en avait pas moins abandonné la place. Si on ne peut plus s'amuser ici, où ira-t-on, je vous le demande !

— Vous vous amusez ailleurs, répondit Cortez d'une voix impérieuse. Où vous voudrez, à la condition que vous y alliez immédiatement.

Les quatre jeunes gens se regardèrent stupéfaits.

— Autrement dit, traduisit Maurice avec effort, vous nous fichez à la porte ?

— Bravo ! Vous comprenez très vite.

— Mais vous n'êtes pas le patron, tout de même !

— Qu'on l'appelle, je m'expliquerai avec lui.

Le barman n'avait pas attendu cette injonction pour ouvrir la porte et jeter un coup d'oeil de détresse aux environs. Justement le propriétaire du bar apparaissait, sortant tout frais et rose de chez le coiffeur d'en face. Le barman, d'un ton peureux, lui exposa les événements. Bien vite, le patron eut fait son choix entre un client de passage et « Monsieur Maurice », l'un de ses habitués, l'héritier de la plus grande fabrique de montres de la ville Monsieur Maurice que son papa avait envoyé aux États-Unis et qui en revenait avec des commandes formidables.

— Monsieur, dit-il à Cortez en s'efforçant de rester courtois, je suis le seul maître chez moi. Ces jeunes gens sont non seulement mes clients mais des amis de la maison. Oh ! c'est espiègle mais pas méchant. Vous avez tort de vous choquer.

Maurice ne l'entendait pas de cette oreille. Il ne tenait pas du tout à se mesurer avec Cortez mais il trouvait trop diplomate sa défense par le patron du bar.

— Nous, on s'en va, dit-il. Vous venez, les copains ?

Les trois autres gaillards le suivirent en approuvant hautement. Ils étaient sur le pas de la porte quand le barman s'écria :

— L'addition ! La bouteille de champagne, qui est-ce qui la paie ?

— Moi, dit Cortez en jetant un billet sur sa table.

Ayant ramassé sa monnaie, il sortit à son tour, remercié par le regard de Françoise, un regard de reconnaissance dont le souvenir le poursuivait longtemps encore, entre les façades austères de la Préfecture, à travers l'animation de la Grande-Rue et parmi l'odeur d'essence du garage où l'on achevait de mettre au point son moteur.

V

Qui était cet inconnu ? Les jours qui suivirent, Françoise espéra vaguement qu'il reviendrait. Depuis qu'elle travaillait dans ce bar, c'était la première fois qu'elle se trouvait en présence d'un véritable gentilhomme. Habituellement on n'attachait pas plus d'importance à sa personne qu'au comptoir ou à la caisse. Sauf quand il s'agissait de personnages tels que Maurice ou ses amis qui auraient eu tendance à être trop aimables et dont l'amabilité s'exprimait d'une façon brutale qu'ils qualifiaient de « sportive ».

Cependant l'incident eut des suites qui lui firent regretter l'intervention de Cortez.

On s'était querellé pour elle, des hommes avaient failli se battre. Le

propriétaire, de ce fait s'aperçut qu'elle existait.

— Ma petite Françoise, lui dit-il, je comprends très bien que les manières de Maurice ne vous plaisent pas. Ce n'est pas un garçon comme lui qu'il vous faut. Vous êtes trop délicate, trop bête, élevée. Moi, par exemple, je n'aurais jamais l'idée de vous brusquer... Et puis, il y a la question des morceaux que vous choisissez. Les clients, il faut bien le dire aiment surtout la musique gaie. Ils désirent aussi que vous soyez souriante, gentille. Il faut leur plaire, Françoise, vous êtes là pour ça. Mais moi par exemple, j'aime bien les machines... enfin quoi, la musique douce. Vous pourriez en jouer pour moi. Je suis un sentimental.

La sentimentalité du patron effrayait Françoise plus encore que les incongruités de Maurice. Celui-ci revint d'ailleurs après une courte période de bouderie. Françoise eut préféré revoir l'inconnu au visage bronzé, aux yeux gris sous de longs cils noirs, aux cheveux argentés et à la voix profonde qui, pour quelques heures, l'avait délivrée d'un importun. Qui était-il ? Un étranger ? Il parlait le français sans accent mais son type était d'un Espagnol, d'un Italien, peut-être d'un Sud-Américain. Il devait traverser la région, venant de Suisse. En tout cas, si elle avait cru lui avoir inspiré le coup de foudre, elle aurait été bien déçue. Ce n'était pas pour ses beaux yeux mais pour l'amour de l'art et de la correction, qu'il était intervenu de façon si chevaleresque.

La seconde fois que l'imprévu se présenta dans la vie de la jeune fille, ce ne fut pas sous les traits d'un grand premier rôle romantique. Il lui aurait fallu beaucoup de psychologie, et même des dons de voyance pour deviner que cet imprévu allait aussi mériter le nom d'Aventure.

L'Aventure revêtant l'aspect d'une vieille dame d'une soixantaine d'années, un peu forte, vêtue sobrement d'un costume-tailleur de flanelle grise, distinguée, sans autre bijou qu'un beau diamant à la main gauche, cela ne répond point aux rêves d'une jeune fille de vingt ans qui souffre d'une blessure amoureuse.

Pourtant la dame, étant entrée, regarda immédiatement dans la direction du piano, choisit la table qui en était la plus voisine et sortit de son sac des lunettes pour mieux observer les traits de la pianiste.

Nous avons déjà mentionné l'un des traits du caractère de Françoise qui était d'avoir horreur que quelqu'un la dévisageât. Encore, quand il s'agissait d'un homme, savait-on ce que cela voulait dire. On pouvait ne pas se vexer d'un muet hommage. De la part de cette femme essentiellement « comme-il-faut », une attention aussi visible aussi nettement indiscrette, paraissait inexplicable.

Le barman vint interrompre cette contemplation pour prendre les ordres de la dame.

— Puis-je avoir un thé-citron ? interrogea la cliente qui ne semblait pas familiarisée avec les bars-américains.

— Certainement, madame. Dans un petit instant. Avec des toasts ?

Elle fit signe que cela lui importait peu. Oui, avec des toasts, s'il voulait. La jeune fille avait profité de cette pause pour observer à son tour. La personne était imposante et n'inspirait que le respect. De l'énergie dans le regard avec sûrement le sens de l'humour. Beaucoup de bonté dans la bouche à peine maquillée. De grandes mains aux ongles coupés court. Un béret très classique sur une chevelure grisonnante aux ondulations soignées. Une bourgeoise de la ville ? Plutôt une châtelaine des environs entre deux séries de courses. Peut-être avait-elle

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Commet-il un vol avec violence, l'individu qui force un consommateur, dans une taverne, à payer des traites répétées ?

Assoiffé, un individu entre dans une taverne pour se désaltérer. Il y a foule dans l'établissement. Toutes les tables paraissent occupées. En avisant une, où il n'y a que deux jeunes gens, l'arrivant s'assoit auprès d'eux.

Quand il donne son ordre au garçon, les deux autres insistent pour qu'il leur offre une tournée. Il y consent et paye avec un billet de \$10. Le serveur dépose la monnaie sur la table. Mais quand le nouvel arrivé fait mine d'empocher la monnaie de son billet, les deux autres lui ordonnent de laisser l'argent là, qu'ils veulent boire encore. L'autre hésite, mais les types insistent. Ils lui disent même qu'ils sont armés et lui feront un mauvais parti, s'il ne dépense pas l'argent à boire avec eux. Et c'est ainsi que le billet de \$10, prend peu à peu le chemin de la caisse du tavernier.

Après que le trio s'est séparé, le traiteur involontaire regrette la disparition de son argent. Il fait émettre un mandat d'arrestation contre ses deux compagnons de libations et les fait citer en Correctionnelle sous une accusation de vol avec violence.

Comme les deux accusés ont plaidé non-coupables, il y a procès. En Cour, le plaignant affirme d'abord qu'il a été forcé de dépenser ses \$10.00 par les menaces des accusés. Contre-interrogé cependant par le procureur des accusés, il avoue qu'ils n'ont pas exhibé d'arme. Bien plus, il finit par admettre qu'à un moment donné, alors que tous trois buvaient de la bière, il a cru qu'il s'agissait d'une plaisanterie, que les paroles de menaces étaient plutôt un jeu.

Les prévenus, de leur côté, affirment qu'ils n'étaient pas armés et n'avaient nullement de mauvaises intentions. Ils ont tout simplement tenté de se faire offrir de la bière par leur compagnon de table et, quand celui-ci y est allé de son argent, ils n'ont fait qu'en profiter. Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu mettre leurs menaces à exécution, dans un endroit public et où il y avait tant de monde ? Eussent-ils voulu faire un mauvais parti au plaignant, ils n'auraient jamais réussi à s'enfuir de la taverne.

Les accusés sont-ils COUPABLES ou NON-COUPABLES de vol avec violence ?

NON-COUPABLES ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 21 novembre 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

rendez-vous avec quelqu'un... François haussa les épaules. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ?

La jeune fille attaqua maintenant la *Sérénade* de Marancey. Alors l'expression de la dame se transforma. Elle s'agita sur son siège, donnant les signes d'une vive nervosité en même temps que d'une intense satisfaction. Ses mains pianotaient sur la table et, au moment de l'arpège final, elle faillit renverser la tasse et la théière.

— Aimez-vous cette *Sérénade* ? questionna-t-elle d'une voix contenue avec un sourire engageant.

« Pour une raison que j'ignore, pensa Françoise, cette drôle de bonne femme cherche depuis son arrivée dans le bar un sujet de conversation, une entrée en matière plausible. Puisqu'elle a trouvé il faut lui répondre. »

— Oui, madame, je l'aime énormément. Il est dommage que l'on néglige à son profit les autres compositions de Pascal Marancey : le *Concerto*, par exemple, ou la *Suite Argentine*. Evidemment ce sont des pièces plus difficiles à exécuter, même à comprendre. Mais quel talent, quelle flamme, quelle audace !

Elle s'arrêta, confuse d'avoir parlé ainsi, en technicienne. Cette dame la jugerait comme une pédante. Il est vrai que cela n'avait aucune importance.

Mais voici que, tout au contraire, le sourire de la dame s'épanouissait. Du coup, elle avança son siège pour être plus près du piano.

— Connaissez-vous toute l'œuvre de Pascal Marancey ?

— Sûrement pas tout entière, dit Françoise de plus en plus étonnée. Mais, au Conservatoire de Paris, d'où je viens, j'ai étudié le *Concerto*. C'est un chef-d'œuvre.

La dame changea une fois encore d'expression. Que le *Concerto* de Marancey fût un chef-d'œuvre, elle eut un geste qui signifiait que c'était l'évidence même. Cependant sa préoccupation majeure était tout autre et elle remit ses lunettes pour recommencer à examiner Françoise, mais de plus près.

— Vous avez fait vos études à Paris ? Maintenant, vous habitez cette ville ?

Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles venait d'entrer. Françoise attaqua des blues. Mais l'inconnue insistait.

— Vous êtes ici pour la saison, probablement ?

— Non. J'y suis fixée tout à fait. Mon père est mort. Ma mère ne se porte pas très bien. Ici nous vivons plus économiquement, chez ma tante. J'ai eu beaucoup de chance de trouver du travail car les leçons deviennent de plus en plus rares. J'en ai trois ou quatre par semaine, ce n'est pas avec cela qu'on peut vivre.

— Vous... vous êtes contente, dans ce bar ?

Françoise secoua la tête et répondit comme pour elle-même, si bas que la cliente dut se pencher pour l'entendre :

— Me plaire ici ? Oh ! Dieu non ! Ce n'est pas ce que j'avais rêvé. Les circonstances m'ont obligée à renoncer à mes concours, à changer de cadre et d'existence. Ici j'accomplis mes heures de présence comme je le ferais dans un bureau.

— En dehors de votre travail, comment passez-vous votre temps ?

— Je lis, je lis beaucoup. Souvent je m'ennuie. Tout cela est tellement différent du temps où...

Elle fut sur le point de dire : «...du temps où je me considérais comme fiancée, où je voyais Jean-Paul chaque jour où nous allions ensemble canoter sur la Marne, nous baigner à la piscine Molitor, écouter des disques chez des amis collectionneurs... du temps où j'espérais encore, où je croyais que

son amour saurait briser tous les obstacles... »

— De quel temps, mademoiselle ?... Vous vous êtes interrompue.

— Du temps où j'étais à Paris coupée sèchement Françoise.

L'inconnue se rendit compte, sans do ite, que son interrogatoire avait dépassé les bornes. Françoise ne lui offrait plus que la vue de son profil régulier, pénétré d'une tristesse ombrageuse et presque hostile. Elle soupira, consulta la fiche que le barman avait placée sous sa tasse, paya et se leva pour partir. Toutefois avant de s'éloigner elle se tourna encore vers Françoise et dit d'une voix qui implorait une réponse bienveillante :

— Au revoir, mademoiselle vous avez un grand talent.

La jeune fille inclina la tête sans rien dire, appliquant toute son attention à un passage malaisé.

VI

MADAME Marancey referma la fenêtre par où s'engouffraient de brusques rafales de pluie et de vent. L'orage noyait le parc et courbait plus encore les branches des saules pleureurs. Mme Marancey se tenait au centre du grand salon aux murs couverts de tapisseries précieuses et de portraits de familles : des généraux, des magistrats en robe rouge, de belles personnes en robe de bal, des enfants aux mines poupines et confortables.

— Alors, Blandine ? interrogea-t-elle avec impatience dès que la jeune fille fût entrée, débarrassée de son imperméable mais la tête et les pieds trempés

— Extraordinaire, dit Blandine. Vous aviez raison. Par moments on croirait... C'est vraiment hallucinant. D'ailleurs tout ce qu'elle vous a raconté est exact. J'ai pris mes renseignements. Par exemple...

D'un doigt posé sur ses lèvres, Mme Marancey lui imposa silence. En effet, elles n'étaient plus seules. Un jeune couple venait d'entrer dans la pièce.

— Maman dit Pascal Marancey, Pilar reste dîner avec nous. Nous avons reçu beaucoup de pluie et elle a besoin de se réchauffer. Je crains même qu'elle n'ait déjà pris un rhume. J'ai prévenu la cuisinière.

— Bonsoir, Pilar répondit Mme Marancey. Vous devriez boire un grog, avec un ou deux comprimés d'aspirine ou d'autre chose.

— Merci, madame. Je crois que Pascal s'inquiète à tort. Il me traite toujours comme un oiseau des îles qui ne connaît que la chaleur et le soleil. Dans mon pays, la saison des pluies est terrible.

Tout d'un coup Pilar s'avisait de la présence de Blandine, muette depuis l'entrée du couple.

— Hello, Blandine. Avez-vous fait un bon voyage ? Vous étiez partie, n'est-ce pas, tout de suite après déjeuner ? Qu'avez-vous découvert de nouveau dans Besançon ?

— Oh ! je ne m'attendais pas à y découvrir du nouveau. Et encore, sait-on jamais ?... J'ai tout simplement profité de la voiture des Venot qui avaient tous les deux rendez-vous chez le dentiste.

— Je vois. Expédition utilitaire, en somme. Les Venot chez le dentiste et vous chez le pâtissier. Vous en avez même rapporté des gâteaux pour le dessert, comme d'habitude.

— On ne peut rien vous cacher.

— Chère petite Blandine, s'attendrit Pilar sur le ton que l'on emploierait pour parler à un chien nouveau-né, comme vous êtes gentille et facile à contenter ! Un voyage à Besançon vous enchante. N'est-ce pas délicieux, Pascal ?

Pascal Marancey s'était assis devant

le grand piano à queue et, distraitement, caressait le clavier de ses mains fines et trop blanches.

— Eh bien, nous, reprit Pilar nous ne nous sommes pas lancés dans une telle expédition. Nous avons fait le plus simplement du monde. Pascal et moi, une adorable promenade à pied à travers bois. Il ne pleuvait pas encore mais le vent soufflait déjà, lourd de menaces. On sentait, à la cime des arbres, comme une sorte d'inquiétude. Il y avait des fleurs partout. La lourdeur de l'air exaspérait leur parfum. C'était divin, n'est-ce pas Pascal ?

Le jeune homme abaissa la tête pour acquiescer. Il quitta le piano et vint s'asseoir près de sa mère qui avait pris sur une console un ouvrage de tricot.

Elle leva sur lui un regard plein de tendresse.

— Tu es pâle, mon petit. Tu ne sors pas assez, tu te calefutes dans la maison au lieu de prendre de l'exercice, de faire du sport. Autrefois tu te baignais même quand l'eau était glacée.

— Autrefois, oui, maman, dit-il.

— Pourtant le grand air, aujourd'hui, aurait du te faire du bien. C'était trop orageux voilà.

Elle adressa à Pilar un regard de reproche comme si la jeune fille était responsable de la mauvaise mine de son fils.

— C'est aujourd'hui le 19 juillet dit-il seulement.

— Je sais, dit Mme Marancey. Croistu que je n'y aie pas songé ?

Elle désigna, sur une merveilleuse commode Louis XV qui occupait la place d'honneur sous la plus somptueuse tapisserie, la photographie d'une jeune femme devant laquelle s'épanouissait un énorme bouquet de roses rouges et dans un large vase de cristal.

— J'ai mis des fleurs devant toutes ses photographies. J'en ai aussi rempli sa chambre et son boudoir. Les enfants m'ont aidée avec une gentillesse ! Si tu savais les jolies choses qu'ils m'ont dites ! J'en avais les larmes aux yeux. Pauvres petits, ils n'oublient pas.

— Je ne veux pas qu'ils oublient ! s'écria Pascal avec une ardeur farouche. Je veux que personne n'oublie !

Mme Marancey allait répondre par une parole d'apaisement mais ses yeux rencontrèrent ceux de Pilar et elle se tut, soulevée par une soudaine colère intérieure succédant à son émotion.

Huit heures sonnèrent.

— Voilà papa, annonça Blandine avec un sourire qui rendit l'atmosphère plus légère.

En effet, comme si les huit coups de l'horloge avaient déclenché un mécanisme extérieur, la porte s'ouvrit et un vieil homme pénétra dans la pièce. Il était très grand et très maigre mais son dos voûté réduisait sa taille. Son crâne chauve avait la blancheur de la cendre. Il poussait devant lui deux enfants exubérants qui lui marchaient sur les pieds et tiraient sans respect les pans de sa redingote à l'ancienne mode.

— Madame est servie, annonça la femme de chambre

— Marie-Louise, emmenez les enfants, nettoyez-les et couchez-les. Il y a une bonne demi-heure qu'on ne devrait plus les voir en bas. Tant pis, c'est Mère qui nous servira.

Rosine et Hervé, déchainés, se livrèrent à mille cabrioles tout en saluant l'honorable société. Ils disparurent enfin, non sans protestations, et tout le monde passa dans la salle à manger, une pièce immense et sonore décorée de boîtiers massives.

Mme Marancey présidait en face de son fils. Le docteur Hauser était à sa droite, Pascal assis entre Pilar Ascensio de Las Rojas et Blandine Hauser. En silence ils absorbèrent le potage. L'entrée de la cuisinière, furieuse de dé-

roger à ses attributions, fut le signal de la reprise d'une conversation un peu compassée.

— Eh bien, ma petite fille, que se passe-t-il à Besançon ? demanda le docteur Hauser en grattant de ses ongles pointus et jaunies par le tabac la nappe d'assiette, blanche et raide comme un carton.

Blandine adressa à Mme Marancey un léger sourire de complicité, puis se mit à raconter de menus incidents de route. On avait crevé à l'entrée de la ville. Georges Venot avait si mal aux dents qu'il avait changé sa roue tout de travers et sans s'arrêter de gémir. La passagère de la Grande-Rue envoyait son meilleur souvenir à Mme Marancey. Le libraire ne recevait toujours pas les ouvrages réclamés par le docteur Hauser. « Ces livres tellement spéciaux et édités à l'étranger, c'est le diable pour les obtenir. »

A dix-huit ans, Blandine Hauser en paraissait à peine seize. Ses cheveux clairs et légers la faisaient ressembler à un poussin duveté. Aucun maquillage ne masquait la finesse de sa peau. Ses yeux bleus à l'expression très douce s'animaient à mesure qu'elle parlait mais, tout d'un coup, entre deux phrases, un accès de timidité la laissait muette ou balbutiante. Son père la considérait de ses yeux myopes avec une indulgence amusée. Pascal ne disait rien, perdu dans ses pensées. Quant à Pilar une expression de moquerie se peignait sur son visage et c'était peut-être cela, cela seulement, qui rendait Blandine si craintive, si peu sûre d'elle-même, si enfant.

Ah ! si elle avait été une femme dans le genre de Pilar !

Ressembler à Pilar, être belle comme Pilar, tel était depuis sa sortie de l'enfance l'idéal de la jeune fille. Un idéal inaccessible. Pilar était grande, admirablement faite, avec un port majestueux et un art éclatant de porter la toilette, fût-elle excentrique et voyante.

Pourtant, malgré tous ces attraits, Pilar n'était pas encore parvenue à se faire aimer de Pascal Marancey. Elle n'avait pas réussi jusqu'à présent à lui faire oublier sa soeur, Estrella Ascensio de Las Rojas, qu'il avait épousée par amour six ans plus tôt et dont il portait le deuil, depuis deux ans, sans que rien pût distraire ou adoucir sa douleur.

Mais Blandine se lassa de pourvoir seule aux irais de la conversation. D'ailleurs elle ne savait pas mentir et brûlait de révéler son emploi du temps à Besançon, rien que pour étonner Pilar. Elle se tut et dina comme les autres avec un appétit féroce qui contrastait avec la réserve de Pilar, préoccupée de sa ligne. Puis, brusquement, dans une crise de franchise, elle s'écria :

— Je suis allée chez le coiffeur, en face d'un bar ! J'ai demandé la manucure !

— Comme une grande fille ! dit Pilar tandis que le docteur Hauser faisait entendre un hennissement qui se prêtait à l'éclat de rire.

Pilar profita de l'occasion pour étaler sur la nappe ses mains à elle qui étaient merveilleusement belles, dorées par le soleil, avec des ongles longs ovales, recouverts d'une laque d'acajou. Blandine cacha les siennes sous la table : des mains de petite fille qui grimpe aux arbres, toutes zébrées d'écorchures.

Mais Blandine n'avait pas terminé sa confession :

— Ensuite, je suis entrée dans le bar. Et j'y ai bu un jus d'orange !

— Voyez-vous ça !

— Dans les pâtisseries il n'y a que des vieilles dames et des enfants. Là, au moins, on voyait de drôles de têtes et on entendait de la musique de danse.

Le docteur Hauser fronça les sourcils :

— Je n'aime pas que tu ailles seule dans des endroits pareils. Tu es trop jeune, ma chérie.

— Je suis toujours trop jeune pour tout, protesta Blandine en baissant le nez sur son assiette. Pour sortir, pour voyager, pour danser...

— Danser, dit Pilar, ma pauvre petite, si vous saviez comme ces plaisirs sont frelatés! Ainsi, moi...

Avec un sourire protecteur, elle se mit à décrire des bals donnés par le monde diplomatique à Buenos-Ayres, à Rio-de-Janeiro, à New-York et à Paris. Le cadre était toujours féérique et l'assistance composée des personnalités les plus brillantes. Naturellement Pilar était la reine de chacune de ces fêtes. Chaque fois, elle recevait dix demandes en mariage, qu'elle repoussait avec ironie. De toute cette période de frivolité, elle ne gardait qu'un goût de cendre. Rien ne valait le charme sévère d'une existence vouée à l'art, au sein d'une paisible campagne...

Mme Marancey affectait de ne pas l'entendre, connaissant d'avance le refrain. Pascal paraissait attentif à la voix, non aux paroles prononcées. Le docteur Hauser se rassasiait de gâteaux à la crème. Blandine, les yeux grands ouverts écoutait avec extase. Un bal diplomatique à Rio... Un cocktail sur la terrasse d'un gratte-ciel... Une fête de nuit à Buenos-Ayres. Elle oubliait, pour l'admirer béatement, qu'elle détestait Pilar.

L'après-dîner fini, on gagna un petit salon très intime où régnait un aimable désordre de livres de partitions, de papiers, de jeux de cartes et d'ouvrages commencés.

— Un bridge? proposa le docteur. A moins que...

— Je m'excuse, dit Pilar, je suis un peu fatiguée. Une ébauche de migraine, un point de sinusite, résultat de l'averse que nous avons reçue. Il est plus raisonnable que je rentre chez moi. Ne me suis-je pas conduite déjà en mauvaise maîtresse de maison en laissant Cortez seul avec mon père? Pauvre Lionel, comme il a dû s'ennuyer!

Elle prit congé de Mme Marancey, de Blandine et du docteur tandis que Pascal la précédait au dehors pour sortir la voiture du garage.

Blandine embrassa son père et attendit qu'il fût sorti pour se retourner précipitamment vers sa marraine.

— Alors, ma chérie, interrogea avec anxiété Mme Marancey, tu l'as vue?

VII

«Quoi, marraine, je l'ai vue et je lui ai parlé.»

— Qu'en penses-tu?

— Laissez-moi vous raconter mon véritable emploi du temps. Tout de suite en arrivant à Besançon, j'ai couru à l'adresse du bar, comme une sotte. Je ne suis pas très au courant des horaires de ces endroits-là. A ce moment il n'y avait pas un chat dans l'établissement: ni pianiste ni clients. Le barman lisait ses journaux et ne m'a même pas regardée. Je suis sortie et j'ai examiné longtemps la photo clouée près de la porte et qui avait attiré votre attention le jour où vous étiez passée dans cette rue-là par hasard.

— Comprends-tu que la vue de cette photo m'ait bouleversée? N'est-ce pas l'image d'Estrella?

— Oui, parce que, sur ce portrait, la pianiste a les cheveux relevés et une robe blanche. Estrella aimait tant le blanc!... Donc il était beaucoup trop tôt pour la voir en chair et en os. Je suis allée chez le coiffeur qui est en face pour lui donner le temps d'arriver, puis chez le pâtissier parce que j'avais faim. Alors je suis revenue au bar et, cette fois, elle était là.

— Ton impression?

— Je ne m'étais pas assise trop près

d'elle, vous comprenez, pour ne pas avoir l'air de m'y intéresser. A vrai dire, sa ressemblance avec Estrella ne m'a pas paru aussi évidente que sur la photo, du moins au premier coup d'oeil. Elle a les cheveux très noirs. Ceux d'Estrella étaient d'un châtain tirant sur le roux. Elle se coiffe en boucles floues et Estrella n'aimait que les coiffures très strictes, relevées et lisses. Son expression est différente, non qu'elle paraisse spécialement gaie, mais Estrella, même quand elle souriait, avait toujours les yeux tristes. Les yeux, pourtant, les yeux sont exactement les mêmes, et le profil, et la silhouette... Pauvre Estrellita, je me demande pourquoi rien ne pouvait la distraire de cet ennui mélancolique. Peut-être était-ce le pressentiment de sa mort subite...

— Si tu étais assise loin d'elle, comment as-tu pu lui parler?

— Oh! le bar est tellement petit que nulle part on n'y est loin... D'ailleurs le hasard m'a servie. Il est entré un gros garçon très mal élevé qu'on appelait

Maurice du coin de l'oeil. Elle m'a répondu qu'elle le savait mieux que personne, qu'elle n'attendait qu'une occasion pour leçonner mais très peu, d'autant plus s'en aller, mais que les occasions étaient rares. Elle donne quelquefois à cette époque les enfants sont en vacances.

— Tu n'en as pas su davantage?

— Rien que vous ne sachiez sans doute déjà: le Conservatoire, le père mort, la mère malade... Elle ne paraît pas très bavarde. Ce n'est pas une de ces personnes qui vous cassent les oreilles en racontant à tout venant leur histoire et leurs malheurs. Il faut se donner du mal pour en tirer trois phrases.

— C'est tout à son éloge... Eh bien, réfléchissons.

— Je n'ai pas encore fini, marraine. Comme je sortais de ce bar, je suis passé devant la vitrine d'un photographe et j'y ai vu, en bonne place, la photographie de la pianiste. J'ai un peu hésité, et puis, comme je me

celle d'Estrella car, dans chaque pièce du château, existait l'image de la morte ornée de fleurs.

— Mais, marraine, quel est votre but?... Qu'allez-vous faire de cette Françoise? Quelle service en attendez-vous?

Mme Marancey eut un geste qui révélait une incertitude accablée. La question que posait Blandine la tourmentait elle-même depuis sa première rencontre avec la pianiste du bal. Quel était son but exact? Elle dut confesser qu'elle n'en savait rien.

— Je ne sais pas, Blandine, je cherche. Voilà des jours et des nuits que je me torture le cerveau plus que je n'ai jamais fait pour trouver des sujets de romans. Quand je pense que, depuis vingt ans, je me livre à des débauches de fantaisie pour raconter des histoires où mes personnages vont et viennent, vivent et meurent, aiment et haïssent selon ma seule volonté, et que mon imagination reste frappée d'impuissance quand il s'agit d'une histoire vraie et du vrai bonheur de mon fils...

— Quelquefois je vous ai vue désolée parce que tel ou tel chapitre «ne sortait pas», ou que le dénouement paraissait boiteux. Cela finissait toujours par s'arranger, pour vos héros comme pour vous. Cette fois encore, vous trouverez, j'en suis certaine.

— Si seulement ton père était de bon conseil!

— Oh! marraine, ne dites pas de mal de papa. Il est si bon.

— Tu ne vas pas m'apprendre ce qu'est ton père, je le connais depuis quarante ans. Je sais qu'il est le meilleur homme du monde, et aussi qu'il avait tout son bon sens, et même une intelligence et une culture peu communes qui avaient séduit ta pauvre maman, malgré les années qui les séparaient, jusqu'au jour où son grand chagrin lui a mis la tête à l'envers. Tu n'as pas connu ta maman, Blandine. Elle était si jolie! Quand elle est morte, à ta naissance, Wilhelm est devenu du jour au lendemain un vieillard. Un vieillard complètement timbré, ce qui est pire. Tu serais probablement morte de faim, de froid et de manque de soins si je n'étais allée vous chercher tous les deux, il y a dix ans, dans cet appartement de Vienne semblable à un repaire de sorcier où il prétendait t'élever seul. Je me suis presque battue avec lui pour vous emmener et pour vous installer ici. Depuis il s'est fait une raison parce qu'il vit à Haute-Roche comme un vieux coq en pâte et qu'on le laisse écrire tranquillement ses folies. S'il se contentait d'en écrire!

La jeune fille ne pouvait s'empêcher de sourire. Elle savait que sa marraine, qui était une cousine de sa mère, nourrissait une fidèle et indulgente affection à l'égard du vieil ami qu'elle traitait comme un enfant.

— Ta pauvre maman disparue, il s'est persuadé qu'elle continuait à lui parler par l'intermédiaire des tables tournantes et de je ne sais quelles autres diableries. Comme si nos chers morts avaient mieux à faire que de jouir sereinement d'un repos durement acquis entre le Bon Dieu et la Sainte Vierge! Parler aux vivants à travers un morceau de bois! Je te demande un peu! Et pourquoi pas par téléphone? Ce serait plus simple.

Lorsqu'elle faisait allusion aux pratiques de l'occultisme, Mme Marancey voyait rouge. Elle fit effort pour se calmer. Pascal ne s'attarderait peut-être pas au Chalet du Clos-Saint-Jean.

— Si je demandais l'avis de ton père, il commencerait, avant de répondre, par interviewer Nostradamus et Cagliostro. Tu sais que je lui en veux à mort d'avoir converti mon fils à ses théories insensées, d'entretenir chez lui l'idée que l'âme d'Estrella continue d'évoluer autour de lui, qu'elle lui impose sa volonté et dirige ses faits et

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	2	4	5	6	3	8	2	4	3	6	5	4	2	3
V	S	L	S	V	P	O	R	E	O	U	R	O	Y	S	S
7	5	3	6	4	8	2	7	3	6	4	2	5	3	8	4
O	U	A	O	E	E	O	Y	T	J	Z	U	S	T	V	P
7	3	2	6	4	5	3	8	2	7	6	3	4	2	5	4
E	E	R	E	L	E	I	E	I	Z	T	N	U	R	T	S
6	5	3	4	7	6	2	8	3	7	5	4	6	3	2	5
S	E	D	A	P	D	E	E	R	R	S	M	E	E	E	C
8	3	2	7	4	5	3	6	8	2	7	5	4	3	6	5
X	Z	M	U	B	H	V	V	A	B	D	A	I	O	A	N
6	5	3	4	7	2	6	8	7	3	5	4	8	2	6	3
C	C	T	T	E	E	A	U	N	R	E	I	C	L	N	E
4	2	6	3	4	5	7	2	3	6	5	4	8	2	3	6
E	L	C	B	U	U	T	I	U	E	X	X	E	T	T	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Monsieur Maurice. Il est allé dire bonjour à la pianiste qui lui a à peine répondu. Alors, comme pour se venger de son mépris, il s'est mis à me regarder en sifflant d'un air qui ne m'a pas plu du tout. J'ai fait une tête de grande dame à laquelle on manque de respect et je suis allée m'installer à une table près du piano. C'est là que le barman m'a servi mon jus d'orange. La pianiste sans cesse de jouer s'est mise à rire. Je suis sûre qu'elle était contente qu'on ait joué un si bon tour au gros garçon.

— A quels périls sont exposées les jeunes filles! s'écria Mme Marancey d'un air tragique. C'est effroyable!

— Mais non, marraine, il n'y a qu'à savoir se défendre... Je me suis mise à rire aussi... et nous avons ri ensemble, comme des gosses. La glace s'était tout de suite rompue.

— Et ensuite?

— Je lui ai dit que ce métier devait avoir un grand nombre d'inconvénients, tout en désignant Monsieur

serais jetée à l'eau, je suis entrée chez le photographe. Je lui ai dit: «Monsieur, je crois que je ne me trompe pas: c'est la photo d'une de mes plus anciennes amies qui est exposée dans votre vitrine.» Je lui désignais du doigt l'image qui m'intéressait car j'aurais été bien incapable de prononcer le nom du modèle. «Françoise Andreani? m'a-t-il répondu. La pianiste du Bar-Américain? Oui, c'est bien elle.»

— Bravo, Blandine! Tu as appris même son nom.

— Je me suis récriée: «Comment? Ce n'est pas possible! Elle suivait à Paris les cours du Conservatoire! Elle se destinait à la vraie musique, aux grands concerts! Alors, d'un ton confidentiel, il m'a fourni toutes sortes d'explications...

Mme Marancey poussa un gloussement de satisfaction et mit ses lunettes pour contempler la photo que Blandine tira de son sac. Elle l'examina minutieusement et la posa auprès de

gestes. C'est beaucoup à cause de lui qu'il ne s'intéresse sur la terre qu'à un seul être : Pilar, la femme la moins capable de le comprendre et de lui donner le bonheur. Ton père, involontairement, se fait le complice de cette fille. Estrella était la soeur de Pilar. Donc, d'après Wilhelm, Pilar possède un fluide particulier dont n'est douée aucune autre créature humaine. Grâce à Dieu, Pascal ne s'est pas encore tout à fait laissé convaincre. Les avances de Pilar rencontrent une résistance. En fait, Pascal ne l'aime pas. Comment l'aimerait-il ? Ils n'ont ni les mêmes goûts ni le même idéal.

« Si mon fils ne cherche en Pilar qu'une survivance de sa femme, il devrait se sentir beaucoup plus attiré vers un être qui ressemblerait à Estrella trait pour trait : Françoise Andreani, par exemple. Je tourne autour de cette idée depuis des jours et voilà qu'elle me paraît prendre forme, en toute logique.

Blandine fit une légère grimace. Elle se méfiait de l'imagination de sa marraine. Le point de départ n'était peut-être pas absurde mais comment ouvrir la voie à une réalisation ?

Elle crut utile d'apporter à sa marraine le renfort de sa propre imagination.

— On pourrait dissimuler la présence de Françoise et puis, tout d'un coup, une nuit, la faire apparaître à la fenêtre de Pascal, sur le balcon, au clair de lune. Elle lui dicterait, d'une voix d'outre-tombe, sa volonté absolue : surtout, qu'il n'épouse pas Pilar, qu'il ne l'épouse à aucun prix !

Mme Marancey se mit à rire.

— Quand tu voudras me faire concurrence, ma petite Blandine, il faudra tout de même réfréner tes débordements d'inspiration. Mes idées valent ce qu'elles valent, mais les tiennes vont un peu trop loin dans le romanesque.

— Peut-être, avoua la jeune fille sans se vexer. Mais ne croyez-vous pas que Pascal aura beaucoup de chagrin en voyant arriver ici une vivante réplique d'Estrella ? Moi je crois qu'il ne la supportera pas sous son toit une seule minute. Alors nous aurons tout raté.

— Il faudra procéder très doucement, dit Mme Marancey d'un ton pensif. Tu as dit toi-même que, tout d'abord la ressemblance ne t'avait pas tellement frappée. Nous nous arrangerons pour qu'il en soit de même pour Pascal. Ce sera une question de coiffure, d'habillement... Tout cela se fera peu à peu... Oh ! c'est toute une mise en scène à organiser. Il faut du tact, de la mesure.

Sans aller aussi loin que Blandine, sans avoir déjà recours à une « scène du balcon », Mme Marancey s'enivrait de ses propres paroles. Elle construisait son scénario et manœuvrait ses personnages. On pouvait craindre qu'ils ne fussent pas aussi dociles à son commandement que ceux dont elle se plaît ses romans, signés Marguerite Jamin et publiés en feuilletons dans les journaux. Toutefois, refusant de se laisser arrêter par les difficultés possibles, elles prenaient sa décision.

— Demain, je retourne à Besançon, dit-elle. Adviennent que pourra, mon enfant.

DEUXIEME PARTIE

I

D'un geste désinvolte de la main, Mme Marancey balaya l'obséquiosité du barman qui s'excusait de n'avoir qu'une table à lui offrir, juste à côté du vestiaire et dans un renfoncement. Elle n'avait pas besoin de table. Il ne lui fallait qu'une chaise. Elle en prit une sans demander l'avis de personne et la planta près de Fran-

çoise qui venait d'achever un morceau et à qui elle enjoignait de ne pas en commencer un autre.

— J'ai à vous parler, dit-elle, mademoiselle Andreani.

Françoise, décidée à ne plus s'étonner de rien, attendit les déclarations préliminaires de celle qui, Dieu sait comment, s'était informée de son nom.

— Oui, reprit Mme Marancey, je connais votre nom, je sais qui vous êtes. Il est naturel que l'on se renseigne sur une personne que l'on désire faire pénétrer sous son toit. Vous le comprenez, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Non, Françoise ne comprenait pas. Elle eut conscience de paraître un peu stupide à cette interlocutrice qui s'exprimait avec une aussi parfaite assurance. Par bonheur, Mme Marancey reprenait sans lui laisser le temps de répondre.

— Peut-être vous souvenez-vous de moi. La semaine dernière je suis venue, nous avons causé longuement. De musique en particulier, de l'existence en général. Vous m'avez fait des confidences. Pauvre petite, j'ai énormément pensé à notre conversation. Vous m'aviez beaucoup touchée. Vous paraissiez tellement souffrir de l'atmosphère de cette maison ! En outre vous trouviez dérisoires vos appointements. Vous déploriez d'être dans une ville en plein été, lorsque la campagne est si belle... Bref je n'ai cessé de me demander ce que je pourrais faire pour vous rendre service. Eh bien, c'est fait, c'est arrangé. Il ne tient qu'à vous, mademoiselle.

Françoise écoutait, ahurie. Cette femme était complètement folle. Elle n'avait pas le souvenir d'avoir répondu à ses questions autrement que par politesse, en termes brefs. Des confidences ?... Qu'entendait-elle par ce mot ? « M'aurait-elle hypnotisée à mon insu ?... Aurais-je prononcé en rêve le nom de Jean-Paul ?... Des confidences ! Moi qui n'en fais à personne... »

La dame, enfin, se présenta.

— Je suis Mme Marancey, dit-elle, la mère du compositeur.

Françoise sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Un espoir fou la souleva de terre. Mme Marancey avait apprécié son jeu. Elle avait parlé à son fils, avec un enthousiasme bien compréhensible, de cette petite pianiste digne d'un sort plus glorieux. Il réclamait de l'entendre, chez lui, interprétant le *Concerto*, par exemple, ou autre chose, n'importe quoi. Il serait enthousiasmé, lui aussi. Il l'imposerait, à la rentrée dans les programmes des grands concerts parisiens, dans les studios de la radio et de la télévision. Elle allait connaître la gloire. Jean-Paul implorerait de la revoir, repentant et la suppliant de l'épouser. Eh bien, non, tant pis pour Jean-Paul. Elle se vengerait en le faisant languir. Pauvre Jean-Paul ! Elle abrégerait son supplice...

Bien vite son espoir retomba. Il lui sembla discerner chez Mme Marancey un embarras que son assurance exagérée s'efforçait de dissimuler. Obligée de s'expliquer enfin, la mère du compositeur hésitait, cherchait ses mots. Ce n'est pas ainsi que l'on annonce une nouvelle sensationnelle.

— Nous vivons au château de Haute-roche. Vous connaissez ?... A cinquante kilomètres... Mon fils a perdu sa femme il y a deux ans. C'était une créature délicieuse. Elle s'est tuée accidentellement. Ah ! ces automobiles ! On va toujours trop vite... Elle laissait deux petits enfants, des jumeaux, garçon et fille. Ils sont adorables, bien entendu, mais pas toujours faciles à mener. Quand on n'a plus de maman, c'est terrible... Vous me direz qu'une grand-mère... Mais moi, j'ai de multiples tâches. D'abord, j'écris des romans. Ensuite j'ai à m'occuper de la propriété qui est importante : le château, le parc,

la ferme, les vignes... Tout cela appartient à mon fils personnellement. C'est l'héritage de son grand-père. Mais il n'a pas le temps avec sa musique...

« Qu'est-ce que tout cela peut bien me faire ? pensait Françoise. Toutes les affaires de famille : le passé, le présent, l'avenir. Vient-elle solliciter maintenant, le nom de son fils ?... »

— A force de me demander comment je pourrais bien répondre à vos souhaits en vous procurant une situation plus conforme à votre talent et à votre éducation, je me suis enfin aperçue de ce qui était l'évidence même : vous êtes exactement ce que je recherche depuis si longtemps pour mes chers petits-enfants. Une gouvernante-institutrice-professeur de piano. Oh ! tout autre chose qu'une banale gouvernante ! Un oiseau rare, quelque chose d'introuvable. Et une existence délicieuse. Vous verrez : le château, le parc, la terrasse qui domine la Loire...

— Ce n'est pas mon métier, madame. Il ne manque pas d'institutrices de profession.

— Grave erreur, mon enfant, grave erreur ! s'écria Mme Marancey dont le poids fit grincer les pieds de sa chaise. Je cherche depuis des semaines. Que dis-je, des mois ! Les jeunes filles, de nos jours, redoutent la campagne comme la peste. Le village de Haute-roche ne possède pas de cinéma en-dehors des représentations que donne le curé, le dimanche, dans la salle du patronage. Il n'y a que deux propriétés, la nôtre et celle du comte d'Acensio de Las Rojas, un ancien diplomate argentin qui était le beau-père de mon fils. Evidemment le pays manque de distractions, mais nous avons une bibliothèque remarquable et je suis sûre que vous sauriez l'apprécier. Vous m'avez dit que vous adoriez la lecture...

En y réfléchissant bien, Françoise se rappelait avoir dit à Mme Marancey qu'elle lisait énormément. Elle n'était pas toutefois sans s'étonner que cette dame eût recueilli comme paroles d'Évangile les moindres propos sortis de sa bouche, quitte à les embellir et à les augmenter. Elle cherchait une réponse qui ne pût être taxée d'insolence. En somme, cette dame était aimable. Sa proposition n'avait rien de déshonorable. Pourquoi la désobliger ?

— Il est une autre question, dit en baissant la voix Mme Marancey, que je n'ai pas encore effleurée... Je suis d'un autre temps, voyez-vous, une époque où les femmes ne parlaient pas d'argent... Pourtant, il faut que nous y venions. Combien gagnez-vous ici ?

Du coup, Mme Marancey devint à la jeune fille tout à fait sympathique. Françoise avait également horreur d'énoncer des chiffres. Ce fut en rougissant et d'un ton confidentiel qu'elle cita celui de ses appointements. Il n'était pas considérable. Pas une seconde elle ne songea à l'accentuer afin d'obtenir davantage.

— Je vous offre dix mille francs de plus, dit Mme Marancey. Est-ce suffisant ? Dites oui et n'en parlons plus.

Françoise eut le souffle coupé. Mme Marancey n'avait rien de commun avec ces nouveaux riches qui jettent l'argent par les fenêtres et distribuent les gages avec ostentation, quitte à gratter sur la nourriture et à compter les morceaux de sucre. Dix mille francs de plus qu'un bar, alors qu'elle serait logée et nourrie, éclairée, blanchie et chauffée ! C'était de la folie pure.

Mais l'habile romancière, accoutumée à ménager ses effets en fin de chapitre, tenait en réserve l'argument le plus persuasif :

— Mon fils ne quitte guère Haute-roche, susurra-t-elle d'un ton rêveur. Il compose, chaque soir, dans le salon dont il éteint toutes les lumières. C'est une merveille de l'entendre. On a la primeur de tous ses chefs-d'œuvre.

On assiste... comment dirais-je ?... à la venue au monde, à la progressive élaboration, à l'épanouissement de ce qu'il livrera au public, longtemps après... Moi je trouve cela passionnant. Et encore je ne suis pas musicienne, ou si peu. Mais pour qui sait goûter les charmes...

Ces charmes, Françoise les goûtait d'avance. Ils l'ensorcelaient déjà. Un beau château, une vie austère et familiale, de bons livres, une rivière, des arbres, une rétribution miraculeuse et, surtout, le régal quotidien d'écouter Pascal Marancey... Elle n'avait plus du tout envie de résister. Il devenait même de son devoir de remercier avec ardeur.

— Je suis vraiment flattée, madame, que vous ayez songé à moi. Je ne sais si je mérite une pareille bienveillance.

— Alors vous acceptez ?

— Je serais bien difficile... Pourtant, il faut d'abord que je consulte ma mère.

— En ce qui concerne votre maman, dit très vite Mme Marancey, il est bien entendu que je vous amènerai ici chaque fois que vous aurez le désir de la voir...

« Tout cela peut vous sembler bizarre, mademoiselle. Je sens que vous êtes perplexe et que vous vous interrogez. Je voudrais être plus explicite, intégralement loyale. Excusez-moi de ne pouvoir vous en révéler davantage pour le moment. Je suis sûre que vous êtes bonne.

Françoise s'imagina qu'il était question d'un enfant simple d'esprit qui réclamait une surveillance particulière. Son esprit erra dans plusieurs directions. Finalement elle décida de tenter la chance.

— S'il s'agit d'une bonne oeuvre, dit-elle, je serai heureuse, en effet, de l'accomplir avec vous. Et si la tâche est difficile, elle n'en sera que plus intéressante. Vous pouvez compter sur moi.

II

La route, pour aller à Haute-roche, longeait le cours de la rivière. Celle-ci serpentait sur la droite, fraîche et rapide. Le côté gauche était écrasé de falaises à pic. On passa sous un tunnel.

— Nous sommes arrivées, dit Mme Marancey.

Françoise alors, levant la tête, vit au sommet du rocher les ruines d'un vieux château, des pans de murs couverts de lierre, un donjon couronné des vestiges d'un chemin de ronde.

— C'est le château de Haute-roche, annonça la conductrice.

Elle se reprit tout de suite, en riant :

— L'ancien château, naturellement. Celui-là n'est plus fréquenté que par des corbeaux et des chouettes. C'était là qu'habitaient les seigneurs du pays. Aux heures les plus sanglantes de la Révolution, les paysans, menés par des agitateurs, envahirent le domaine et y allumèrent un feu. Le château brûla de fond en comble. Il n'en subsiste que ce que vous voyez là. Pendant l'incendie de sa demeure, le comte de Haute-roche s'était réfugié, avec sa femme, ses parents et ses enfants, dans une grotte qu'on appelle la Grotte du Seigneur. Tenez, nous passons devant elle. On dit que, tout au fond de la grotte on entend gronder les eaux de la Loue. C'est sans doute ce qu'on nomme dans notre géographie régionale, une résurgence de la rivière. Ma foi, je n'ai pas vérifié. C'est trop impressionnant pour moi.

La voiture tourna à gauche et s'engagea dans une large avenue bordée de peupliers. Françoise vit alors, au bout de l'avenue, un bâtiment moins vénérable mais d'aspect plus accueillant. S'il méritait son appellation de châ-

teau, c'était surtout à cause de ses vastes proportions. Mme Marancey expliqua qu'il avait été bâti au milieu du siècle dernier par un aïeul de son mari. L'appareil de briques et pierres lui donnait une allure Louis XIII bien imitée.

Sur le devant de la construction s'ordonnait un jardin à la française admirablement entretenu. De sa chambre, un peu plus tard, Françoise devait voir le parc. Celui-ci s'étendait par derrière, à perte de vue, englobant les ruines de l'ancien château, peuplé de nombreuses essences d'arbres qui, par endroits, s'enchevêtraient, se chevauchaient, s'entouraient de lierre et de lianes, forêt vierge en réduction percée de sentiers à peine indiqués, décor d'un romantisme sombre et nostalgique.

Quand Françoise descendit de voiture devant le perron, tandis que Mme Marancey continuait jusqu'au garage, deux personnes l'accueillirent. L'une, la femme de chambre, la salua avec indifférence et prit de ses mains sa valise. L'autre...

L'autre sourit en rougissant et détourna son regard bleu comme si elle ne devait pas avoir l'air de la connaître. Et elle la connaissait, pourtant, car c'était la gentille jeune fille, timide en même temps que fûtée, qui s'était abritée près d'elle, certain jour, des regards trop appuyés de Maurice. Leurs yeux se rencontrèrent seulement au seuil de la chambre de Françoise.

— Voilà, vous êtes chez vous, dit la jeune fille blonde. J'espère que vous vous plairez. J'espère que tout se passera bien.

Elle semblait maîtriser avec peine une incompréhensible excitation. Inquiète? Cela se lisait dans le tremblement léger de sa lèvre supérieure un peu relevée sur des dents très blanches et dans des torsions inconscientes qu'elle faisait subir à ses doigts. Contente? C'est ce que disait son sourire et l'expression de reconnaissance de ses yeux. «C'est curieux, pensa Françoise, ces deux femmes, la vieille et la jeune, paraissent me remercier sans cesse de ma présence. D'ailleurs, qui est-elle, cette petite? Une fille, une petite-fille de Mme Marancey? Elle ne m'a parlé que de son fils et de deux jumeaux de cinq ans... Enfin, je saurai cela plus tard. D'autres énigmes m'attendent sans doute dans cette maison.»

Elle demeura seule dans sa chambre, fit un peu de toilette et vida sa valise. Un quart d'heure plus tard, on frappait. Mme Marancey entra avec l'air d'une poule qui, durant quelques minutes, a égaré l'un de ses poussins.

Françoise, en combinaison, s'apprêtait à revêtir sa robe imprimée. Pourvu qu'on ne s'habillât pas le soir, dans ce château! Elle ne possédait pas une seule toilette de cérémonie. Mme Marancey allait-elle, de nouveau, mettre la dernière main à l'ensemble de sa tenue comme une mère dont la fille part pour son premier bal?

Non. Il ne s'agissait, cette fois, que des enfants. Ces enfants qui, en principe, justifiaient seuls sa présence en cette demeure.

— Pour ce soir, c'est encore Marie-Louise, la femme de chambre qui s'occupera de faire dîner nos petits jumeaux. Nous irons simplement, vous et moi, assister à leur coucher. Il faut que vous fassiez connaissance. Demain nous établirons le programme définitif. Etes-vous prête?

Françoise était prête. Elle suivit Mme Marancey à travers un long couloir décoré de panoplies d'armes jusqu'à la vaste pièce, attenante à la chambre d'enfants qui faisait office de salle de jeux et de nursery.

Tout de suite elle s'aperçut qu'elle avait fait fausse route en supposant que l'un d'eux était simple d'esprit, voire maladif ou même infirme. Rosine leva sur elle des yeux d'ange, d'un brun très clair, et se dérangea de la table où elle dinait pour lui dire bonsoir et lui faire une révérence. Hervé crut devoir adopter une attitude plus désinvolte et, levant en l'air sa main armée d'une fourchette, lui demanda d'un ton cavalier :

— Alors, c'est vous, la Mademoiselle?

Réprimandé par sa grand-mère, il consentit de mauvais gré à se lever et à saluer. Somme toute, c'étaient de beaux enfants, certainement intelligents et sympathiques. Mme Marancey s'attarda longuement auprès d'eux et Françoise eut l'impression que le fait n'était pas uniquement dû au désir de prolonger le premier contact entre l'institutrice et ses futurs élèves. On eût dit qu'elle appréhendait le moment de redescendre.

Pourtant, les enfants couchés, il n'y avait plus de raison de rester là. Marie-Louise avait annoncé qu'elle servirait dans dix minutes. Monsieur le Curé venait «faire le cinéma»: le personnel au grand complet se rendait au patronage.

— Venez, dit Mme Marancey.

Elles traversèrent le grand salon. En passant devant la commode qui portait la photographie d'Estrella, Françoise eut un coup au coeur. Cette photo, cette jeune femme... Mme Marancey lui prit la main et, très vite, l'entraîna vers le petit salon.

Cinq personnes y étaient assises. L'une se tenait à l'écart, guettant sans doute l'arrivée de Françoise. C'était la jeune fille blonde, aux yeux d'azur nuancés d'innocence et de malice. Les quatre autres, installés autour d'une table de bridge, chacun ayant près de lui un verre de porto, ne se détournèrent pas immédiatement de leur jeu. Françoise eut le temps de noter la beauté surprenante d'une tête féminine aux cheveux roux, la finesse d'un profil d'homme pâle, émacié, au large front d'intellectuel, les reflets de la lumière sur un crâne de vieillard.

Le quatrième personnage lui tournait le dos. Elle ne vit que sa carrure sportive, ses cheveux d'argent. Il venait d'étaler son jeu. Sa main droite prit son verre pour le porter à ses lèvres.

La voix de Mme Marancey résonna comme un sacrilège dans le silence réglementaire du jeu studieux :

— Je vous présente mademoiselle Andreani. Pascal, je t'en prie, mon enfant...

La jeune fille rousse, la première, avait levé sur Françoise de grands yeux verts franchement dépourvus de bienveillance. Le vieillard se leva et changea de lunettes. Il s'inclina à la manière germanique, à quarante-cinq degrés, en claquant les talons. Pascal Marancey, plus lentement, d'un air indifférent et las, posa ses cartes pour se lever, sans même regarder Françoise. Quand il se trouva en face d'elle, ce fut sans l'ombre d'une émotion apparente qu'il lui adressa quelques paroles de bienvenue :

— J'espère que les enfants ne vous donneront pas trop de mal. On les a un peu trop gâtés. Ils ont besoin d'être conduits avec fermeté, mais aussi avec affection, naturellement. C'est ma mère qui vous expliquera...

Un bruit de cristal brisé l'interrompit brusquement. Le quatrième joueur s'était retourné. Françoise le reconnut sans peine. L'homme du bar, son défenseur, le «chevalier». Il tenait, serrés dans ses doigts, des fragments de son verre de porto. Un peu de sang coulait sur sa main crispée.

III

EN vacances avec ses parents à Juan-les-Pins, Jean-Paul Berthier n'écrivait pas. Quelques mots, quelques cartes postales. Les mêmes jérémiades et promesses-rengaines. Autant dire rien, selon l'optique particulière de Françoise. Elle avait pris le parti de ne pas lui répondre. Du moins par des lettres destinées à être lues. Mais, quand son coeur était trop lourd, elle alignait sur de grandes pages des phrases qui ne parviendraient jamais à Juan-les-Pins, des confidences qu'elle était impuissante à retenir et qui allégeraient d'autant ses nuits de tourments et de regrets.

Cette nuit-là, dans sa jolie chambre de Hauteroche, à l'usage de ce garçon qui ne soupçonnait même pas sa présente résidence, elle faisait le récit de son engagement, de son changement de situation, et enfin de sa première soirée au château :

«...Après une si bizarre préface, écrivait-elle, le chapitre ne pouvait pécher par excès de platitude. Bien entendu, l'épisode du verre brisé a jeté un froid. La belle rousse, qui s'appelle Pilar, a éclaté d'un rire forcé et plaisant mon chevalier, Lionel Cortez, sur sa maladresse bien connue. On dirait, selon Pilar, qu'il casse les verres à longueur de journée, involontairement mais aussi aisément que les Russes du temps des tsars. Les yeux toujours fixés sur moi, avec autant d'intensité que dans le bar, il passait machinalement son mouchoir sur les coupures superficielles de sa main. Blandine Hauser, la fille du vieillard au crâne blanc, que n'importe qui pourrait prendre pour son grand-père, a parlé de pansement et de mercurochrome. Cortez a murmuré que ce n'était pas la peine et que son mouchoir suffirait. Mme Marancey n'a rien dit. Elle regardait son fils qui, lui-

même me regardait. Moi j'examinais en silence, sur un meuble, la même photographie de jeune femme que j'avais déjà remarquée, mais d'un seul coup d'oeil fugitif, dans le grand salon.

«Une jeune femme brune, aux cheveux relevés, très lisses et noués sur la nuque en un épais chignon souple. Vêtue d'une robe blanche décolletée, plissée comme une tunique grecque, et que retient un bijou sur l'épaule, elle ne sourit pas comme il est d'usage sur les portraits. Ses yeux sont empreints d'une tristesse insondable, sa bouche entrouverte semble retenir une plainte. Mais, en dépit de cette coiffure, de cette toilette, de cette expression très différente de la mienne, je me reconnais en elle. Ses yeux et ses traits sont les miens. Elle me ressemble comme une soeur. Pourtant sa vraie soeur, c'est Pilar. Et cette jeune femme, c'est Estrella, la belle morte toujours pleurée, la femme de Pascal Marancey, la mère de Rosine et d'Hervé, le doux fantôme de Hauteroche.

«Cela je l'ai bien compris. Mais pourquoi, pourquoi suis-je ici? Est-ce malgré cette ressemblance ou à cause d'elle? Simple coïncidence? Je ne puis pas le croire. Qu'attendent de moi tous ces êtres, dissemblables et réunis sous le même toit comme s'ils subissaient la loi d'un destin qui les veut ensemble, possédés de la même idée fixe.

«Moi, c'est une idée prosaïque qui me tourmente: offre-t-on de tels appointements à une jeune fille inconnue pour surveiller les gammes de deux marmots de cinq ans?

«On annonça le dîner, la contrainte se dissipa, Mme Marancey se dépensa aimablement de façon à me mettre en valeur. La belle rousse semblait irritée de ces attentions tandis que la petite Blandine, au contraire, me considérait



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINESCanada
\$5.50Etats-Unis
\$8.00

OU A VOTRE CHOIX

☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)

3.50

5.00

☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)

1.50

2.00

☐ LE FILM (mensuel)

1.50

1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Localité

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 6 au 20 juin 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Votre quinzaine sera agitée. Les événements tourneront rarement à votre avantage mais votre prudence vous permettra de vous tirer d'affaire et de mener une vie normale.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



L'atmosphère familiale sera favorable à la détente, mais il se peut qu'elle vous ennuie. Si vous cherchez au dehors des amusements plus animés, la fatigue vous le fera regretter.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Bonnes perspectives sentimentales. Vous renouerez une idylle déjà ancienne et presque oubliée, mais sans les motifs d'incompréhension qui jadis vous avaient fait l'abandonner.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Quinzaine de neurasthénie sentimentale. Il vous semblera que personne ne vous aime et que vous n'aimez personne. Cela n'activera pas vos affaires de cœur qui seront stagnantes.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Un grand attachement à la vie de votre foyer se manifestera aussitôt que vous en aurez fait un petit nid confortable. Il comprendra : livres bien choisis, discothèque très complète, éclairages satisfaisants.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



S'il vous naît un enfant, ce sera un enfant très doué, mais qui sera un peu nonchalant et ne saura pas faire valoir justement ses qualités. Il conviendra de le bien diriger.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous recevrez sous votre toit une personne à la nature sensible, émotive, à laquelle il faudra épargner la fréquentation d'enfants bruyants, peu appliqués, qui risqueraient de la dérouter.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Jusqu'au 10, tenez-vous sur la réserve, observez secrètement ceux avec lesquels vous travaillez. Sachez prévoir une erreur ou une défaillance. Limitez votre champ d'activité au strict minimum.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Si vous avez une affaire de cœur en train, il y aura succession de brouilles et de raccommodements sans rime ni raison. Prenez-les sur la mode badin, votre partenaire se sentira désemparé.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Le vent soufflera du bon côté dans le domaine du cœur. Des nouvelles reçues indirectement de la personne aimée vous raviront, car elles vous donneront la preuve de sa sincérité.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Vous ferez un voyage de quelques jours qui vous permettra de vous détendre un peu. Quand vous rentrerez, il vous paraîtra que tout aura changé pour le mieux autour de vous.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Vos relations seront bonnes avec vos proches, mais assez tendues avec les parents plus lointains avec lesquelles vous entretenez en conflit pour des questions d'intérêt mal définies.

avec une gentille curiosité. Pilar est-elle appelée à devenir la seconde femme de son beau-frère ? Je l'ai cru, tout d'abord. Elle fait tout pour qu'on l'imagine. Elle s'adresse à Pascal Marancey comme s'il était sa propriété exclusive. Elle le flatte exagérément et passe la mesure. Un moment elle a été le comparer à Mozart, au détriment de ce dernier, bien entendu. Il n'a pas haussé les épaules parce qu'il est trop bien élevé mais il n'a pas su se défendre d'un petit sourire de mépris, puis il s'est tourné de mon côté comme si moi, musicienne, j'appréciais la portée de cette énormité. J'aime qu'un artiste de talent, comme Marancey, s'abstienne de prétentions stupides et conserve le culte des grands maîtres. Tête de Pilar que ma présence dans la maison n'emballa pas. Déjà elle ne me veut aucun bien. Sera-t-elle mon ennemie déclarée ?... Nous verrons.

« Le docteur Hauser dévore. Comment garde-t-il, malgré cela, cette maigreur osseuse de vieux sorcier ? Après s'être servi trois fois de vol-au-vent, il s'est lancé dans des vitupérations véhémentes à l'endroit d'un certain Congrès du Spiritisme qui a eu lieu récemment à Lyon et où l'on a, paraît-il, négligé de l'inviter. On n'y a dit, à son avis, que les plus grossières sottises sur les qualités de l'ectoplasme. « Des hérésies ! glapissait-il, des hérésies ! » Pascal l'écoutait avec intérêt. Il était le seul.

« Lionel Cortez, mon chevalier, avait cessé de me regarder tantôt avec ferveur comme si j'étais le Bon Dieu, tantôt avec une sorte de terreur suppliante comme si j'étais l'ange du Jugement. Il s'est mis à parler, brusquement, avec un brio remarquable, d'un voyage en U.R.S.S. d'où il revient. Je devais apprendre ensuite, par Mme Marancey, qu'il ne constitue pas un membre de la famille. C'est seulement un ami d'enfance de Pilar et d'Estrella. Argentin par son père mais Français par sa mère, il a opté pour la nationalité française et fait héroïquement la guerre en 40 et en 45. Grand reporter international d'un journal hebdomadaire, il ne cesse de courir le monde mais chaque été, ponctuellement, il revient passer ses vacances au chalet de Clos-Saint-Jean, chez le comte Ascensio de Las Rojas.

« J'aime beaucoup Mme Marancey. Elle est originale, spirituelle et très bonne. Une fois, elle a appelé son fils Bertrand. Un peu plus tard, Blandine est devenue Odile. Tout le monde s'est mis à rire, même notre compositeur qui ne rit pas souvent.

« — Nous voilà renseignés, maman, lui a-t-il dit. Les héros du roman que tu écris en ce moment se nomment Odile et Bertrand. C'est avec eux que tu vis, beaucoup plus qu'avec nous. Comment vont-ils ? Leurs aventures tournent-elles à ta convenance ?

« — On n'accomplit un travail propre, repartit la romancière, que si l'on est, en effet, envahi, je dirai même débordé par ses personnages fictifs. S'ils deviennent des êtres vivants que l'on connaît, que l'on aime... Sais-tu que Balzac, un jour, parlant de choses sérieuses avec un de ses amis, interrompit d'un geste coupant la conversation commencée : « Revenons à la réalité. Parlons d'Eugénie Grandet. » Le même Balzac, à son lit de mort, réclamait Horace Bianchon, le médecin qui figure dans plusieurs de ses romans, l'unique médecin en qui il eût jamais confiance. Alexandre Dumas père arriva un jour, bouleversé, à une réunion de confrères : « Je suis affreusement triste, dit-il, je viens de faire mourir Porthos. » Et Flaubert affirmait qu'après avoir écrit l'empoisonnement et l'agonie de son Emma Bovary, il avait eu, pendant huit jours, le goût de l'arsenic dans la bouche... Je ne suis ni Balzac, ni Flau-

bert, ni Dumas, mais j'ai l'amour de mon métier, mon honnêteté professionnelle, une conscience dont je me fais gloire. La seule gloire que j'ambitionne.

« Je m'aperçois tout d'un coup, Jean-Paul, que je ne vous ai pas dit grand-chose de Pascal Marancey, le maître du domaine, le maître tout court puisqu'il est célèbre. Difficile à définir. Un visage impénétrable. Il ressemble à un somnambule. Il parle peu, mange peu, boit peu, accomplit au ralenti, comme en sourdine, tous les actes de la vie. En somme, il fait semblant de vivre. Il est ailleurs. Ceux qui ignorent son drame privé doivent imaginer qu'il suit, à chaque seconde, une musique intérieure. Mais il y a la jeune morte, la pauvre petite morte qui ne savait pas sourire. Estrella qui avait mes yeux...

« Après le dîner on revint au petit salon. J'estimai qu'il était de la plus élémentaire discrétion de me retirer immédiatement avant qu'on ne m'en eût priée. Je devais me souvenir que je n'étais qu'une salariée.

« — Nous terminons notre tour de bridge, dit Pilar.

Elle s'assit immédiatement et commença à distribuer les cartes, tandis que je prenais congé.

« — Voulez-vous faire connaissance avec le parc ? me demanda Mme Marancey. Il est, à cette heure-ci, délicieux de fraîcheur. Viens-tu avec nous, Blandine ?

« J'arrivais devant Pascal. Assis déjà et tenant son jeu à la main, il se leva, me regarda sous la pleine lumière de la lampe que Pilar venait d'allumer. Comment Cortez, une heure plus tôt, avait brisé le verre de porto entre ses doigts, Pascal laissa tomber ses cartes. Elles allèrent s'éparpiller sur le sol. Mme Marancey me poussa vers la porte.

« Suis-je tombée dans une maison de fous ? Je me le demande, Jean-Paul, à tête reposée. En tout cas, je n'ai pas peur. L'atmosphère est passionnante. J'ai pénétré de plain-pied, au sein d'un roman, d'un drame, d'une tragédie, d'une intrigue dont je veux connaître le dénouement. La personnalité de ces hommes me captive. Peut-être tomberai-je amoureuse de l'un d'eux ? Qui sait, Jean-Paul, si je me guérissais de vous... »

IV

« Q'U'AI-JE fait là ? se lamentait Mme Marancey. Que va-t-il se passer demain ? Pascal ne va-t-il pas me prier purement et simplement de remercier cette jeune fille ? Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? Comment guérir mon fils de cette obsession maudite ? Si c'est en faveur de Pilar qu'il se guérit d'Estrella, je sais que c'est son malheur qu'il consomme. Rien de bon ne peut naître de cette fille. Elle ne l'aime pas, elle n'en veut qu'à sa fortune. Pauvre petite Estrellita, oh, pourquoi es-tu partie ?... »

Depuis plusieurs heures, Mme Marancey était couchée. Nul bruit dans le château. Rien que ces pas réguliers qui allaient et venaient au-dessus de sa tête. Pascal était resté longtemps dans le petit salon, seul avec Hauser et Pilar, Cortez étant parti de bonne heure. Elle savait ce que signifiaient ces séances à trois, prolongées au-delà de minuit. Pascal ne s'était pas mis au piano, cette nuit-là. La séance terminée, il était monté, non pas dans sa chambre, mais dans la bibliothèque. Là, sans même tenter de trouver le sommeil, il marchait de long en large, perdu dans ses pensées.

Estrella... Une Estrella de vingt ans, telle qu'il l'avait vue pour la première

[Lire la suite page 39]

Gaston Robitaille



UN ÉTÉ EN EUROPE

C'est vers l'âge de dix ans que je rêvai pour la première fois d'un grand voyage outre-mer, en France, en Allemagne, en Italie, à Monaco, etc. J'étais alors élève de l'Académie St-Paul (maintenant Ecole LaMennais) de Montréal. Les ouvrages d'histoire et de géographie m'intéressaient immensément.

Mon rêve d'enfant ne devait se réaliser que quarante-trois ans plus tard. Longue attente assurément mais je ne le regrettais pas. Pendant toutes ces années, j'avais non seulement l'espérance — mais la certitude — qu'un jour viendrait, où je ferais mon voyage. Je le préparais par la lecture de livres, de revues et de journaux.

En janvier 1958, une annonce-réclame discrète au sujet d'un voyage d'Europe par des « Anciens Normaliens » attira mon attention et ainsi de fil en aiguille, tout s'arrangea comme par enchantement pour la réalisation de mon rêve d'enfant.

Les notes qui suivent sont basées sur mes deux carnets de route; évidemment, cette narration ne sera qu'une ébauche car il faudrait un volume pour raconter les faits et gestes de tout un été à l'étranger. Sur mer, puis en Europe, j'ouvris bien grands les yeux et les oreilles, afin de tout voir, tout entendre et ne rien manquer de ce qui pouvait m'être utile. De plus, le privilège d'être bilingue me fit faire des rencontres très intéressantes durant le cours de cette randonnée estivale, comme le prouve un cahier d'autographes rempli de signatures évocatrices de personnalités rencontrés sur le « Seven Seas », l'« Italia » ou sur le vieux continent. Au hasard, j'y trouve les autographes suivants: capitaine du « Seven Seas », un ingénieur australien de Sydney, le gérant de l'hôtel Habersstock à Munich, un prêtre (professeur au Séminaire de Mont-Laurier), un évêque d'Italie rencontré à l'Exposition de Bruxelles, un Jésuite du Brésil, un professeur d'architecture de l'Université Cornell, le maire de Montréal (petite ville de France), le directeur de la Universal Trading Co. du Japon: N. Masayuki Mix Sugiyama, rencontré dans la salle à diner de l'hôtel Parioli, à Rome, Mademoiselle G. Druite, Directrice de l'Ecole Moyenne de l'Etat pour jeunes filles.

Les voyages sont un des plus puissants moyens d'instruction, de culture. Les Anglais en ont fait depuis longtemps l'expérience. Ces voyages sont non seulement l'occasion d'acquérir sur les pays visités des renseignements précis et abondants et d'autant plus faciles à retenir que l'observation s'est

trouvée unie à un plaisir, mais encore ils excitent l'esprit à s'assimiler de nouvelles connaissances en élargissant le champ de sa curiosité. Le voyageur qui a visité un pays n'en garde pas moins ses idées et ses convictions, son tour d'esprit personnel et national, mais il revient avec un sens plus éclairé de la relativité des choses et une indépendance d'idées plus sereine, qui sont la marque de l'homme vraiment intelligent. Aussi les voyages ont-ils été de tout temps conseillés par les philosophes; d'autant plus qu'avec la facilité actuelle des communications, il n'y a plus de pays lointain.

Notre groupe d'une quarantaine de personnes de la province de Québec, plus une Franco-Américaine de la Floride, visita en autocar les pays suivants: Angleterre, Belgique, France, Andorre, Espagne, Monaco, Italie, le Vatican, l'Autriche, l'Allemagne et le Luxembourg. Le directeur était le sympathique monsieur Gustave Bellefleur, commandeur de l'Ordre des Chevaliers du Saint-Sépulcre. Pendant tout le trajet, il fut secondé par monsieur Jean-Léon Charbonneau. Nous avions aussi avec



Le lundi soir, nous quittons le détroit de Belle-Isle, après avoir vu le Labrador et Terre-Neuve d'une façon plutôt indistincte. Voici Saint-Jean, à l'abri dans son havre.

nous un professeur du Séminaire de Valleyfield, monsieur l'abbé Albert Bergevin. Un guide nous accompagna partout même jusqu'au Havre, le 16 août, date de l'embarquement. Par ailleurs, des guides locaux nous donnèrent les détails habituels sur les villes, musées, édifices publics et monuments visités. Je m'en voudrais de ne pas mentionner le chauffeur de l'autocar, un Français très affable qui tout en conduisant son lourd véhicule trouva moyen de nous régaler, très souvent, de sa voix d'opéra.

À Montréal, vers onze heures de la matinée, le samedi, 28 juin dernier, je montais à bord du « Seven Seas » en

compagnie de plus de mille autres passagers dont plusieurs venaient des Etats-Unis.

Environ une heure plus tard, un son de sirène retentit, c'était le signal du départ. Parents et amis — très nombreux — qui avaient accompagné les voyageurs débarquèrent.

Du pont de l'avant, avec l'aumônier du « Seven Seas » (un jeune prêtre allemand), j'observe la manœuvre des matelots et des remorqueurs. Libre de toute entrave, le paquebot s'éloigne lentement, majestueusement, par un temps superbe.

Vers le milieu de l'après-midi, c'est la ville de Trois-Rivières puis à neuf heures du soir, c'est le passage sous le pont de Québec et la cité de Champlain. Le site de cette ville est vraiment unique au monde, avec sa citadelle, ses mille lumières et la masse imposante du Château Frontenac. Aussi longtemps que je puis le faire, mon âme s'emplit de ce spectacle.

Dans ma cabine No 408, avant de payer le tribut à la fatigue, le cœur réclame le sien. Toutes les scènes du départ se présentèrent à mon esprit dans une succession très fidèle. Et mon âme s'émeut à ces souvenirs.

À bord du « Seven Seas », le menu est imprimé sur carte de luxe en allemand et en anglais. La table que j'occupe n'entend que le verbe français puisque tous les convives font partie de notre voyage organisé.

L'équipage de notre bateau est allemand à partir du capitaine, de l'aumônier jusqu'au plus jeune mousse, fort élégant et à la chevelure toute blonde.

Je dois mentionner que chaque jour les presses du « Seven Seas » publient un petit journal. Les nouvelles sont fraîches et n'omettent même pas les résultats des joutes de baseball jouées à Boston, New-York ou Milwaukee.

En pleine mer, rien de bien remarquable à consigner au carnet de voyage. Notre navire file vers l'Angleterre. Il tranche inlassablement dans l'eau qui gronde, blanchit, se soulève, roule et glisse vers l'arrière où les hélices creusent leur chemin en soulevant des tourbillons. Un long sillage marque notre passage... Immensité de la mer, tu étonnes le regard! Pour tout horizon, de l'eau, toujours de l'eau. Pourtant, mer immense et profonde, tu es petite à côté du cœur humain.

Nos cœurs sont plus grands que
[le monde,
Dieu seul est plus grand que
[nos cœurs.

Le lundi soir, 30 juin, nous quittons le détroit de Belle-Isle, après avoir vu le Labrador et Terre-Neuve d'une façon plutôt indistincte. Une banquise énorme nous fit un peu peur et rappela que le « Titanic », en avril 1912, faisait naufrage, après avoir frappé une montagne de glace de cette grosseur.

La mer est maussade et répand la terreur parmi les passagers en cette nuit du 30 juin au 1er juillet. Beaucoup font connaissance avec le mal de mer et se lamentent passablement fort; j'ai honte de l'écrire, les hommes geignent plus que les femmes! Quant à moi, grâce à Dieu, je n'ai pas manqué un seul repas.

Les dimanches 29 juin et 6 juillet, messes dans le salon de première classe, transformé en chapelle... Vraiment, je conserverai un souvenir inoubliable de ces messes dominicales sur mer. D'ailleurs, n'est-ce pas au pied de l'autel que s'avivent la confiance et le courage nécessaire aux voyageurs du temps et de l'éternité?

Le 6 juillet, vers midi, c'est la terre et à une heure notre vaisseau aborde au quai de Southampton, Angleterre. Les cœurs sont à la joie. Il y a plaisir à voir tant d'animation au dehors et au dedans. D'énormes grues roulantes, des passerelles permanentes et mécaniques, des hangars immenses, attirent notre attention.

Les douaniers anglais sont très courtois et très expéditifs. À peine débarqués, les mille passagers voyagent vers Londres, soit par train, soit par autobus.

Après un séjour de trois jours dans l'immense capitale anglaise, notre groupe canadien-français file vers Dover où un navire nous conduit à Ostende, en Belgique.

L'Exposition Universelle de Bruxelles

En 1958, la Belgique devint le carrefour de monde occidental. Lors de notre séjour à Bruxelles, on souligna que déjà seize millions de personnes étaient venues contempler l'Exposition, cet univers en miniature. (Près de trente autres millions se rendirent à Bruxelles, après notre passage.)

Le monde se transforme à une allure vertigineuse. Jules Verne est depuis longtemps dépassé, et les romans de « science-fiction » les plus audacieux sont en train de se réaliser sous nos yeux.

Cinquante-deux pays étaient à Bruxelles, des plus grands aux plus petits. Chaque pavillon ou kiosque de ces pays incarnait des idées, exprimait une attitude, résumait un effort.

Pendant mon séjour dans la capitale belge, j'ai réussi à examiner assez sérieusement les kiosques du Canada, des Etats-Unis, de la Russie, du Saint-Siège, du Congo belge, du Maroc et de la Tchécoslovaquie.

La Côte d'Azur ou Riviera

Les 24, 25 et 26 juillet resteront des journées inoubliables puisque notre groupe en profita pour faire un séjour sur la Côte d'Azur ou Riviera française.

Cette côte enchanteuse a mille aspects propres à fasciner le voyageur.

Côte d'Azur! Quel nom prometteur! Qui ne se sent attiré par cette mer et ce ciel bleus, l'éclat de ces rivages et la lumière de cette région! La nature s'y pare de grâces éblouissantes.

Cette côte est vraiment l'empire du soleil. Partout le roi du jour luit généreusement. Les palmiers saluent doucement l'arrivée de l'étranger venu chercher le repos et l'oubli ou le plaisir. Des milliers de fleurs tombent en cascades touffues, les oliviers se penchent pour mieux voir cette mer bleue qui paresse au pied de la montagne.

Séjour pittoresque que celui-ci! Chaque village a ses coutumes; chaque coin a son charme. Et on continue à longer la Riviera avec des yeux émerveillés, un cœur réchauffé, une chanson au bord des lèvres et cette joie intérieure des voyageurs de grande classe qui croient à la trilogie classique de la vérité, de l'amour et de la beauté. Le temps y est aboli par la joie de vivre. Tout y est fête pour les yeux et pour le cœur.

Nice est la capitale de la Côte d'Azur, la reine de la Riviera. Elle a une population de plus de 244,000 habitants. Les titres de gloire ne manquent pas à cette magnifique station hivernale et estivale, qui est aussi un centre de tourisme privilégié. Situé au fond de la baie des Anges, elle est parfaitement abritée par un amphithéâtre de collines.

Nice a sa fameuse Promenade des Anglais connue dans l'univers entier et renommée à juste titre. C'est une avenue large à deux directions, que longent des plates-bandes de fleurs, de gazon et de palmiers.

Monaco

Comme Monaco (où règne la princesse Grace Kelly) fait partie de la Côte d'Azur, il est opportun d'en dire un mot.

La Principauté de Monaco constitue l'un des plus petits états indépendants de l'Europe. Les données géographiques sont simples et faciles à retenir: huit milles carrés; une ville divisée en trois: Monaco à l'ouest, La Condamine au centre et Monte-Carlo à l'est.

A Monaco, la Méditerranée prend des teintes et des couleurs qui varient à chaque instant, ses eaux passent du bleu profond au laiteux et à l'aqua marine. Il faudra être à la fois poète et peintre pour décrire le panorama. En face d'une telle splendeur, les adjectifs beau, grandiose, magnifique, merveilleux, splendide se succèdent sur nos lèvres.

A Monaco, on sourit sans même s'en apercevoir; on se sent en vacances comme si on n'avait fait que cela de notre vie.

L'Italie

Après la Côte d'Azur, notre autocar prit la direction de l'Italie où nous avons vécu neuf jours agréables malgré une chaleur quasi tropicale.

Ce pays est peut-être le plus attachant qui soit. On éprouve un léger vertige autour de soi, on parle très vite et très fort, avec de grands gestes. L'Italien surprend d'abord par sa fougue

et ses gestes excessifs. Solidement campé sur ses jambes nerveuses, les épaules large, l'Italien fait de ses mains des oiseaux. L'Italien est beau. L'Italienne est belle. Les enfants ont des yeux de charbon.

Dans toute l'Italie, ce qui semble important, c'est la vie. La vie dans ce qu'elle a de beau, de bon, de vrai, de simple. C'est dire en peu de mots que le peuple italien est un peuple très vivant.

On peut dire qu'en Italie, chaque ville est une ville d'art! La plus belle, la plus riche, la plus spectaculaire, la plus connue est, sans contredit, Florence. La plus émouvante, c'est Rome, avec ses ruines, ses monuments, ses églises, le Vatican, la présence du Pape.

Rome, c'est l'extrême gentillesse d'un peuple qui sourit toujours. Rome, c'est une nature souriante avec ses murs de fleurs, ses arbres somptueux et le Tibre que l'on découvre ici et là, glauque et immobile. Rome reste le centre de l'Italie. Majestueuse, fière et sûre d'elle, cette vieille capitale a l'air d'une grande dame qui ne quitterait jamais ses beaux atours.

La première visite à Rome, même pour le touriste non catholique, est ordinairement consacrée au Vatican. On accède à la cité papale par l'impressionnante place St-Pierre. Bernin orna cette cour, aux dimensions colossales, d'une galerie de 284 colonnes par rangs de quatre, surmontée de 140 statues en marbre.

La colonnade franchie, nous voici dans l'enceinte du Vatican, la Basilique St-Pierre, qui n'est plus ni Rome, ni l'Italie, mais un état souverain, le plus petit du monde.

Tous ceux qui ont vu Sa Sainteté le Pape Pie XII devinent la grande émotion qui étreignait les touristes à son apparition. Notre groupe le vit à Castel Gandolfo le 29 juillet après-midi. De haute stature, avec une voix très douce, il donnait une impression de bienveillance, de douceur, de surnaturel. Je rapporte donc d'Europe un souvenir qui est et qui sera toujours l'un des plus beaux, des plus riches, des plus stimulants de mon existence... Ceci m'amène à avouer que le 9 octobre dernier, la nouvelle de la mort de ce grand chef spirituel me bouleversa.

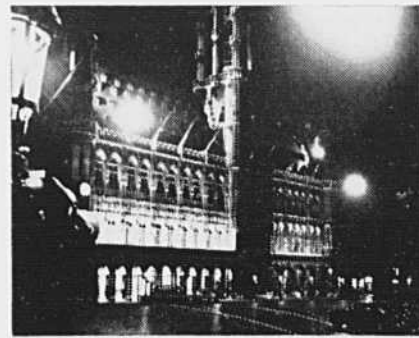
Au sortir du Vatican, en traversant le Pont Victor-Emmanuel, on remonte le cours des siècles. Groupés au cœur même de Rome, nombre d'édifices témoignent encore de ce temps de splendeur où Rome régnait sur le monde civilisé: le Forum, le Colisée, le Panthéon, le Mausolée d'Auguste, l'arc de Titus, et combien d'autres vestiges évocateurs.

Il n'est point besoin d'un grand effort d'imagination pour entendre la voix de Cicéron s'élever à nouveau sur le Forum, pour voir le cortège triomphal de César, au retour des Gaules, remonter la Voie Sacrée.

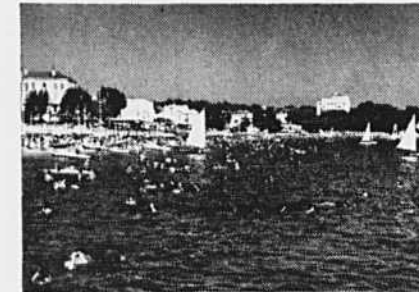
A la prison Mamertine, la porte du cachot que l'on visite s'est fermée sur Vercingétorix vaincu: elle ne s'ouvrira que pour laisser passer le bourreau venu l'étrangler.

Dans cette même prison, saint Pierre et saint Paul attendront de marcher au supplice. Au Colisée, vaste corolle de pierre où 50,000 personnes se tenaient à l'aise, les gladiateurs vaincus jouaient leur vie sur un geste du pouce de la foule sans pitié ou bien les premiers chrétiens, à genoux, couvraient de leurs cantiques les rugissements des lions et autres bêtes féroces.

A chaque monument qui nous arrête lors de notre promenade, c'est un peu de la vie quotidienne de la Rome antique qui se referme autour de nous, avec ses heures de cruauté, de joie ou de grandeur.



En 1958, la Belgique devint le carrefour du monde occidental. L'Exposition battait son plein quand je visitai la capitale, Bruxelles. Voici son célèbre hôtel de ville.



La Côte d'Azur est vraiment l'empire du soleil. Partout le roi du jour luit généreusement. Les palmiers saluent doucement l'arrivée de l'étranger venu chercher le repos.



La Principauté de Monaco constitue l'un des plus petits états indépendants de l'Europe: 8 milles carrés; Monaco à l'ouest, La Condamine au centre et Monte-Carlo à l'est.



La première visite à Rome, même pour le touriste non catholique, est ordinairement consacrée au Vatican. La colonnade franchie, nous voici dans l'enceinte de Saint-Pierre, qui n'est plus ni Rome, ni l'Italie, mais le centre de la catholicité.



Venise est bâtie sur 118 petites îles, séparées entre elles par un réseau de 160 canaux qu'enjambent environ 400 ponts en dos d'âne.

Florence

Que dire de Florence? Entrer dans Florence, c'est pénétrer dans le passé par l'escalier d'honneur!

Au hasard des visites dans la ville des Médicis se lèvent mille souvenirs de ce moment de l'histoire où le génie humain et l'art de vivre ont atteint leur plus bel épanouissement: la Renaissance.

Ici, Dante rencontra Béatrice. Là, Boccaccio composa ses contes galants. A la Basilique San Miniato, Fra Angelico venait admirer l'éblouissant panorama de la ville, avec ses toits de tuiles roses et ses ponts sur l'Arno.

A propos de ponts, il est bon de noter que seul le fameux pont Vecchio échappa par miracle à la destruction en 1944, grâce à l'intervention énergique du consul de Suisse à Florence, Charles Steinhauslin (fait citoyen d'honneur de la ville); mais tous les autres ponts furent détruits par les Allemands afin de retarder l'entrée de l'armée du général Alexander à Florence.

Tout l'art italien est associé à Florence. Elle est si riche que tout mériterait d'y être vu. C'est à Florence que l'on trouve la plus belle lingerie de la péninsule, les articles de luxe les plus renommés, les travaux sur cuir surtout.

Avant de parler de Venise, il faut que je mentionne les vins italiens. Ce sont des vins de bonne humeur, croyez-moi. Pour exemple, le vin d'Asti. Dès que le bouchon saute, c'est une mousse joyeuse et légère qui monte à l'assaut. Ce vin d'Asti est plus piquant que le champagne. Mais il ne faudrait pas croire que les autres vins italiens sont des cousins pauvres: l'Albano, le Dolcetta, le Valpolicella, le Chianti. Il y en a tellement que les nommer tous serait trop long.

Venise

la Bien-Aimée, la Charmeuse, la Mystérieuse

Contrairement à toutes les autres villes, où en sortant de la gare, on se trouve sur une place publique pleine de bruit et de mouvement, à Venise, le visiteur arrive au bord même du Grand Canal. Pour se rendre à l'hôtel, on prend soit une gondole, soit un canot moteur, soit le petit vapeur (vaporetto).

Venise est bâtie sur 118 petites îles, séparées entre elles par un réseau de 160 canaux qu'enjambent environ 400 ponts en dos d'âne... Tout ceci en fait une ville curieuse, unique au monde, une grande ville sans automobiles. La circulation se fait avec ordre... par eau et... silencieusement, le long des nombreux canaux, si bien que la rue appartient uniquement aux piétons.

Les monuments de Venise sont imposants et nombreux, la richesse des œuvres d'art que possèdent ses galeries, ses musées, ses églises, ses édifices publics et ses palais, enfin les formes et les couleurs rendent le séjour dans cette ville extrêmement intéressant.

Le Grand Canal ou Canalazzo divise Venise en deux parties inégales. Quarante-cinq canaux secondaires partent du Grand Canal et le mettent en communication avec les autres quartiers de la ville.

Une population de 310,000 habitants grouille parfaitement à son aise dans le labyrinthe de canaux, de ponts, de marchés que bordent tantôt des palais, tantôt de vieilles églises, tantôt des taudis vraiment sordides.

Le centre de Venise, c'est la Place St-Marc, la Piazza San Marco. D'un bout de l'année à l'autre, ses dalles de marbre appartiennent à la foule sans cesse renouvelée des promeneurs. Mille pigeons font bruisser la soie de leurs

[Lire la suite page 24]



Photo: Gaby

Portrait d'un Expert

"J'apprécie naturellement toute solide défense. C'est pourquoi lorsque je considère la défense du foyer familial, je préfère à toute autre celle de la véritable brique d'argile.

La brique Cooksville-Laprairie défend comme nulle autre contre le feu, les intempéries, la détérioration, les primes d'assurance trop élevées, les frais d'entretien coûteux.

Cette brique offre en plus un choix infini de textures variées et de coloris nouveaux; elle accroît aussi la valeur de revente d'une maison."

Doug Harvey

Doug Harvey

Consultez votre marchand de brique CLB, votre entrepreneur ou votre architecte.



LA BRIQUE COOKSVILLE-LAPRAIRIE LIMITÉE
MONTRÉAL • TORONTO

Avec le retour de l'été:

PRÉPAREZ VOS LOISIRS EN PLEIN AIR

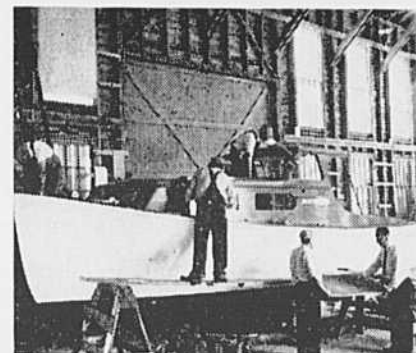
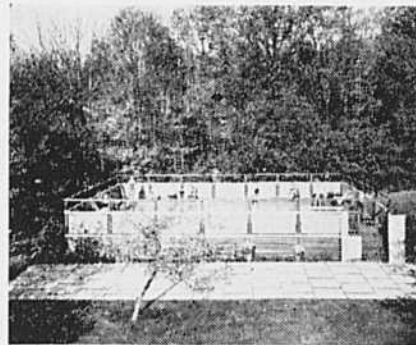
Avec le retour de la belle saison, chacun de nous songe à nouveau aux randonnées à travers la campagne, aux joies de la natation, aux repas pris en plein air, aux voyages de pêche. Pour tous ceux qui possèdent un petit domaine, un jardin autour de la maison, si modeste soit-il, il est relativement facile d'aménager une délicieuse retraite pour les journées de grande chaleur, avec quelques-uns des agréments de la vie en plein air: piscine privée, pelouses, grill jardin, etc...

Les piscines de jardin sont comme les automobiles: elles peuvent être bon marché ou vous coûter les yeux de la tête. Tout dépend, en fait, de votre goût du luxe, de votre fantaisie aussi et de vos moyens financiers. Une famille peut se livrer au plaisir du bain privé dans une modeste piscine, mais commode, pour quelques centaines de dollars seulement. D'autres, toutefois, reviennent aussi cher qu'une coquette résidence... J'ai vu dernièrement, dans la banlieue d'Ottawa, une piscine de luxe de forme ovale, d'environ 22 pieds de long et 15 pieds de large, d'une profondeur variant de deux à cinq pieds. Equipée d'un système approprié de filtration de l'eau, d'un réchauffeur maintenant la température de l'eau à 80 degrés F, de deux plongeurs, d'une échelle, etc, elle revient à \$18,000... mais une compagnie de Toronto fabrique des piscines circulaires en tôle, d'une vingtaine de pieds de diamètre, pour seulement \$350.

Entre 3,000 et 5,000 dollars, cependant, vous pouvez vous offrir une installation superbe. La forme de votre piscine peut varier selon votre goût, mais la grande mode est à la forme « en haricot », qui donne un air de fantaisie et semble plus vaste qu'une banale excavation rectangulaire. Ce genre de piscine inclut naturellement plusieurs commodités: plongeurs, escalier pour enfants, filtreur d'eau, purificateur, éclairage dans les parois permettant le bain nocturne, etc. Certaines ont un fond de sable fin qui réduit un peu le coût de construction. Leur profondeur varie de 3 à 8 pieds et elles sont bordées d'une margelle en briques colorées et d'un dallage périphérique d'environ 3 pieds de large, fait de blocs de ciment posés côte à côte. La plupart de ces piscines sont d'une construction simple. Dans le trou excavé, on dépose une armature solide de tiges d'acier, puis l'on projette du ciment sur les parois et le fond de la piscine au moyen d'une machine pneumatique. Ce mode de construction est plus pratique et surtout moins onéreux que le pavage et la pose de dalles de ciment.

Aujourd'hui, on construit également, à prix modique, des piscines à parois de bois recouvertes d'un enduit spécial à base de vinyl. Certaines sont simplement posées sur le sol et ne

nécessite pas de creusage. Elles sont généralement démontables et peuvent être transportées en cas de déménagement des propriétaires, et ne coûtent guère plus de \$2,000. Il y a à Montréal, Toronto et dans plusieurs villes du Québec des entrepreneurs spécialisés dans ce genre d'ouvrage qui peuvent



aménager une piscine dans votre jardin en quelques jours. Aux Etats-Unis, on fabrique même, présentement, des piscines à parois d'aluminium qui ont l'avantage de ne pas craqueler comme le ciment, mais l'inconvénient de coûter plus cher.

Parmi les choses que vous devez nécessairement savoir si vous projetez de faire construire une piscine, figurent celles-ci: tout d'abord, vous êtes tenu, légalement, d'édifier autour du terrain où elle se trouve une clôture d'au moins quatre pieds, que vous pouvez d'ailleurs dissimuler avec des arbustes, des buissons. C'est une protection normale contre les enfants de vos voisins qui pourraient s'aventurer

sur vos pelouses. On vend aussi des couvertures de plastique, très résistantes, dont vous pouvez recouvrir votre piscine chaque fois que vous vous absentez ainsi que votre famille. Vous devez savoir aussi que l'eau dont vous avez rempli la piscine est bonne pour toute une saison et ne nécessite pas d'être changée, à condition que vous ayez l'installation voulue pour sa filtration et son épuration. Enfin, ce que l'on peut parfois appeler l'inconvénient des piscines est celui-ci: ne croyez pas qu'elle augmente automatiquement la valeur foncière de votre propriété. Au contraire, elle est dans bien des cas un obstacle à la vente d'une maison, l'acheteur éventuel, lui, ne désirant pas à tout prix cette commodité et refusant de payer pour 3 ou \$4,000 supplémentaires. Mais vous pouvez aussi raisonner comme ceci: l'aménagement d'une piscine sur votre propriété est un placement sûr en ce qui concerne la santé et le bonheur de votre famille. Voilà qui vaut certes de prendre quelques risques...

Rien n'agrémente plus votre petit domaine estival que l'aménagement, autour de la piscine, d'un carré de sable où peuvent jouer les jeunes enfants, d'un minuscule bassin où vous cultivez des nénuphars, d'une balançoire, d'une cible de tir à l'arc, etc, sans oublier naturellement les fleurs, les plantes vertes et, à l'occasion d'un arbuste ou deux capables de fournir un petit coin d'ombre et de fraîcheur. Les plantes et les fleurs en pots sont extrêmement décoratives bien qu'elles nécessitent beaucoup d'entretien, et il est facile et peu coûteux de confectionner soi-même avec des briques, des pierres et un peu de ciment, des réceptacles artistiques pour les recevoir.

Nous avons hérité de nos voisins du sud la mode des grills en plein air, des « barbecues » pour parler comme tout le monde. Il est relativement facile de construire vous-même et d'installer dans un coin ombragé de votre jardin d'agrément, un « barbecue » rudimentaire mais original. Des revues spécialisées du genre « Mécanique Populaire » ou certains magazines américains traitant de la maison et du jardin, peuvent vous fournir des plans précis et simples pour réaliser un grill de plein air. Vous pouvez en construire un avec seulement quelques pierres et une grille mais, si vous disposez de quelques centaines de briques, vous bâtirez un grill original tenant de la cheminée ancienne. Si toutefois vous ne sentez guère l'envie de vous donner le moindre mal, rien de plus facile que d'en acheter un tout fait. Vous pouvez obtenir un « barbecue » de jardin, en fer forgé (semblant)

ou chromé pour aussi peu que 6 à 15 dollars, mais certains modèles, plus élaborés, coûtent jusqu'à 70 dollars.

Naturellement, il y a aussi ceux qui ont la chance de vivre près d'une rivière ou de posséder un petit cottage au bord d'un lac, et pour qui les loisirs en plein air ne peuvent être complets sans un canot à moteur. Or, choisir une embarcation pour les ballades nautiques n'est pas simple: il existe au Canada plus de 230 manufacturiers de bateaux de tous genres, depuis l'humble canot de pêche que l'on peut obtenir pour \$200 et parfois moins, jusqu'au yacht de luxe pour les croisières sur mer. Le Canada est, avec les Etats-Unis et les pays scandinaves, l'un des pays du monde où l'on trouve le plus d'embarcations de plaisance. Presque toutes les embarcations fabriquées par des spécialistes sont également solides, stables, agréablement construites. Seuls vos finances et l'usage auquel vous destinez votre futur bateau peuvent vous guider dans son choix. Vous pouvez passer d'agréables journées sur un lac avec un canot de 10 pieds muni d'un moteur de 3 ch (pour la pêche par exemple) mais si vous êtes sportif et aimez le ski nautique, il vous faudra un bateau plus lourd et un moteur plus puissant. Il existe au Canada une quinzaine de fabricants de moteurs. Les prix varient approximativement de \$130 pour un moteur de 2 ch. jusqu'à \$1,100 pour 70 ch. Lorsque vous choisissez un moteur, optez de préférence pour le refroidissement à l'air, pour un moteur de faible puissance. Si vous devez évoluer dans l'eau de mer, assurez-vous que les parties submergées du moteur ont été traitées contre la corrosion (le marchand vous l'indiquera). Enfin n'oubliez pas que vous devez obtenir un permis si vous possédez une embarcation mue par un moteur de plus de 10 ch.

J. C.





La promesse qui se réalise
à chaque verre
de **Dow!**



Il suffit d'y goûter... et déjà vous découvrez que la Dow est la meilleure des bières! Cette saveur douce et moelleuse, c'est le résultat du brassage, de la "climatisation" et du vieillissement soigneusement contrôlés qui font de la Dow une bière incomparable.



C'EST "LA MEILLEURE BIÈRE QUE VOUS AYEZ JAMAIS BUE" —



VOUS LE GARANTIT!

CHRISTIAN HERTER,

le nouveau maître de la politique étrangère américaine

M. Christian Herter ne sera jamais Président des Etats-Unis, malgré les qualités que l'opinion américaine lui reconnaît pour ce poste. Le poste présidentiel américain ne pourrait être occupé que par un citoyen des Etats-Unis né sur le territoire américain. Or M. Christian Herter est né à Paris il y a 64 ans, de parents américains.

Mais il n'y a heureusement pas dans la Constitution américaine de restriction pareille concernant le poste de secrétaire d'Etat, et Christian Herter a pu succéder à John Foster Dulles.

Christian Herter est l'une des rares personnalités politiques américaines dont la réputation n'ait jamais été effleurée par le moindre scandale ou la moindre accusation de menées déloyales.

Son aspect même tranche nettement sur celui de ses collègues. Il semble plus britannique qu'américain, il a dans les traits et l'allure quelque chose d'Eden et même de feu le roi George VI. Seul un examen attentif révèle l'intense énergie de ce visage aristocratique qui conserve, à 64 ans, quelque chose de juvénile. Est-ce le sourire d'adolescent, les cheveux encore blonds, le regard franc, les yeux très bleus, ou cette haute silhouette qui n'en finit pas ?

Un "aristocrate"

Ses manières patriciennes et son noeud papillon ont rendu perplexes bon nombre d'Américains qui ne parvenaient pas à le situer. Herter appartient à ce que les Américains revendiquent comme leur aristocratie, les meilleures familles de Boston et de Philadelphie. Il est surprenant de constater qu'en dehors de son propre Etat, le Massachusetts, dont il était gouverneur depuis 1953, il ait réussi à s'assurer une telle popularité. Herter, que les Américains appellent aujourd'hui un « charmant et courtois gentleman de la vieille école », s'est imposé malgré son « aristocratie », mais aussi malgré une formation très peu américaine. C'est de famille qu'il tient sa réelle affection pour l'Europe, et en tout premier chef pour la France. Pendant des années, lors de ses débuts dans la vie politique, on l'a surnommé avec une nuance de reproche « le bohème de Paris ».

— Que voulez-vous, mon grand-père était fait comme ça, répondait invariablement Herter.

Son grand-père, effectivement le premier Christian Herter, avait eu un coup de foudre pour Paris qui allait se répercuter sur plusieurs générations. Le grand-père Herter, Allemand de Stuttgart (ce qui n'est pas le moins paradoxal de l'histoire) avait émigré aux E.U. à une époque où les talents y étaient récompensés aussi rapidement que s'y édifiaient les fortunes. Architecte des plus doués, Herter fut aussitôt recherché et construisit notamment plusieurs grandes demeures de milliardaires dans la 5e Avenue, entre autres pour J. P. Morgan et William Vanderbilt. C'est lui également qui donna aux magnats américains le goût de collectionner les trésors artistiques d'Europe.

L'ennui était que le grand-père Herter ne tenait pas à « faire de l'argent ».

Il répéta volontiers que dès qu'il aurait un million de dollars il se retirerait pour peindre à sa guise. Le million, il l'eut vers 1885, et tint parole. Confiant la somme à son meilleur ami, il partit peindre à Paris, où il mourut poitrinaire deux ans plus tard.

Né à Paris

Son fils, Albert Herter, le père de l'actuel politicien, avait hérité à la fois de la vocation artistique et de l'originalité paternelle. Il s'établit lui aussi à Paris, où il épousa une jeune portraitiste américaine. Il portait la barbe et le costume de rapin, et tous deux vécurent longtemps la plus désargentée des vies de bohème, avant d'atteindre le succès.

Christian, né à Paris en 1895, reçut dès le départ une éducation trilingue : il apprit d'abord l'allemand avec sa gouvernante, puis l'anglais avec ses parents, et le français à l'école. Il vécut à Paris avec ses parents et son frère aîné jusqu'à l'âge de 10 ans. Ils habitaient le quartier de l'Etoile. Puis la famille rentra aux Etats-Unis.

D'une nature très timide et secrète, Christian se montra d'emblée en avance de deux ans sur ses camarades de classe de New-York. Par la suite, à Harvard, il se consacra exclusivement aux Beaux-Arts et à la Littérature. Comme le héros américain du *Fil du Rasoir* de Somerset Maugham, il refusa pendant 15 ans de se fixer dans une carrière. Il lui fallait trouver sa voie, disait-il. Il se lançait dans des études d'art décoratif quand un de ses camarades de Harvard lui annonça que des maladies venaient de faire quelques ravages dans les rangs des diplomates à l'ambassade des Etats-Unis à Berlin.

— Vous parlez allemand parfaitement, suggéra-t-il...

Christian se laissa persuader d'accepter un petit poste à Berlin. Puis, quand l'Amérique entra dans la première guerre mondiale, il voulut s'engager. Mais l'armée ne voulait pas de sa trop grande taille, et de son excessive maigreur : il fut réformé. Son frère, lui, fut tué en France.

L'année suivante, en 1917, Christian Herter épousa une jeune fille d'une famille très collet monté, d'administrateurs de la Standard Oil : Caroline Pratt. Il est aujourd'hui père de trois fils et d'une fille. Mais, à l'époque, la belle-famille ne voyait pas ce mariage d'un bon oeil. Elle lui reprocha longtemps ses parents bohème, et son propre goût du « vagabondage ».

Première réunion diplomatique

C'est qu'en effet quelques jours à peine après son mariage, Christian s'était mis à vagabonder en Europe. Mais c'était un vagabondage très spécial qui n'avait rien à voir avec une flânerie touristique, ni même artistique. Il était parti pour une mission diplomatique chargée d'un échange de prisonniers de guerre. Dès la signature de l'armistice, il fit rapidement le tour des camps de prisonniers en Allemagne, et fut stupéfait de voir à travers tout le pays se former des groupes armés communistes et des organisations marxistes.

Dès son retour en Suisse, il alla trouver un ami dont il tenait le jugement en haute estime :

— Que peuvent faire les Etats-Unis pour arrêter le communisme ? lui demanda-t-il.

— Nourrir l'Europe, lui répondit son ami.

Herter a pour principe de ne jamais renvoyer une décision au lendemain : il envoya un câble urgent à Washington, et des relations alimentaires furent aussitôt expédiées en Allemagne.

— C'est la première fois que j'ai réalisé quelle arme puissante pouvait être l'aide alimentaire, dit aujourd'hui Christian Herter. Puis il prit une part importante au Traité de Versailles, avant le retour aux Etats-Unis comme secrétaire de Herbert Hoover (futur président des E.U.). Dès lors, Herter prit une part de plus en plus importante à la vie politique. Il avait enfin trouvé sa voie. Il n'a pas cessé depuis de se montrer un supporter enthousiaste de la sécurité collective et de l'aide à l'étranger. Il ne tarda pas d'ailleurs à se faire des ennemis au sein de son propre parti, le parti républicain, et notamment le farouche et isolationniste Henry Cabot Lodge.

Artisan du Plan Marshall

Toutefois, c'est seulement après la deuxième guerre mondiale qu'il joua un rôle important, en fournissant tous les rapports qui servirent à établir le Plan Marshall. Sans l'obscur travail préliminaire de la petite Commission Herter, le plan n'aurait jamais été voté. Herter travaillait alors jour et nuit. Quand il emmena 17 députés et un groupe d'experts pour un voyage d'études de 2 mois à travers l'Europe, il interdit formellement à son « équipe » de se faire accompagner d'épouses ou de voitures, et ne toléra pas une seule soirée de cabaret.

M. Christian Herter a eu la malchance pendant ces deux dernières années d'être l'homme no 2 dans le Département d'Etat qui ne reconnaissait que l'homme no 1.

C'est que Foster Dulles, depuis 6 ans pour ainsi dire chef unique et tout-puissant de la politique étrangère américaine et seul conseiller à ne pas admettre un nouveau Sunner Welles sous la présidence d'Eisenhower : Sunner Welles qui était sous-secrétaire d'Etat du temps de Roosevelt entretenait des rapports très étroits avec la Maison Blanche, et avait réussi à supplanter son supérieur hiérarchique Cordell Hull auprès du président Roosevelt. Aussi, Dulles qui trouvait ce précédent fâcheux tenait Herter d'une main de fer et ne lui laissait prendre que le strict minimum d'initiatives.

Même quand Dulles avait été temporairement écarté de la scène diplomatique par sa première intervention chirurgicale, Herter n'avait pas eu l'occasion de montrer son savoir-faire dans les grandes affaires de l'Etat américain.

Aujourd'hui, il a sa chance. Il est possible alors qu'on assiste à quelques changements dans la politique extérieure des Etats-Unis dans un sens encore moins « isolationniste » que jusqu'ici.

ADRIEN FORESTIER

UN ETE EN EUROPE

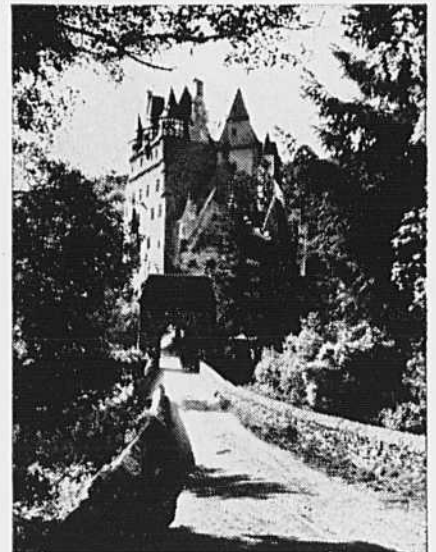
[Suite de la page 20]

ailes pour nous accueillir. « Cette Place St-Marc », disait Napoléon Ier, « est bien digne d'avoir le ciel pour plafond. »

Tout en jouissant intensément de mon séjour dans cette Venise si originale, si unique, je n'ai pas pu m'empêcher de repasser mon histoire. George Sand et Alfred de Musset sont descendus ici. Et que dire du romantique Byron et du grand poète italien Gabriele d'Annunzio au style grandiloquent.

Autriche

Le voyage de notre groupe en Autriche, ayant été très court, je me contenterai de mentionner que d'excellentes

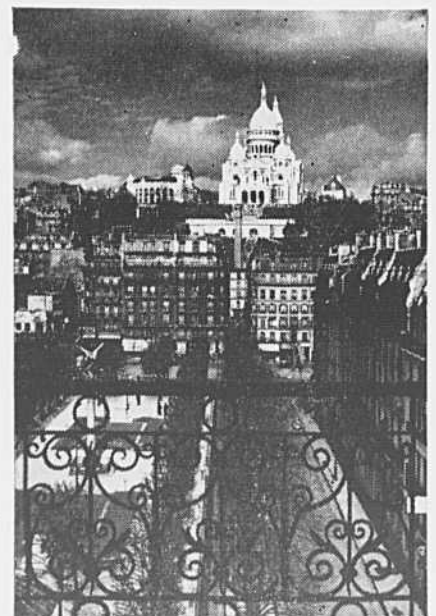


A côté des vastes cités d'Allemagne (Munich, Stuttgart, etc.) j'ai vu des villages d'opérettes et de superbes châteaux moyen-âgeux.



Le 11 février 1958, Lourdes avait cent ans. Non pas la cité pyrénéenne au passé glorieux et lointain, mais la "cité sainte", celle de Marie.

Quelle ville au monde, autre que Paris, peut se vanter d'être presque aussi belle la nuit que le jour ?



routes mènent le touriste au pied des glaciers encapuchonnés de neiges éternelles. On y goûte l'ivresse de respirer un air pur et vivifiant surtout lorsqu'on sort de Venise, en pleine vague de chaleur, avec une température dépassant 100° F.

En Autriche, on découvre un peuple affable et souriant, généreux et hospitalier. J'ai emporté de ce petit pays des souvenirs de tranquille beauté.

Allemagne

Toutes les personnes faisant partie de notre voyage organisé ont trouvé l'Allemagne séduisante... Telle est bien l'expression qu'il faut employer pour caractériser ce pays dynamique.

C'est dire qu'à l'instar de mes co-voyageurs j'ai été conquis par l'Allemagne et son fameux fleuve, le Rhin.

Oui, j'ai été conquis par un peuple opiniâtre dans le travail comme dans le plaisir. A côté des vastes cités (Munich, Stuttgart, etc.), j'ai vu des villages d'opérettes où on entend des gaillardes chansons à boire et des rires joyeux.

Un voyage en Bavière surtout est un sujet d'enchantement : beauté féérique des paysages, la riante splendeur des églises, mais aussi cette invitante ambiance de fête et de gaieté. Cette ambiance est le fruit de l'adaptation d'un esprit religieux intense aux simples joies de la terre et à un rythme d'existence enjoué et profondément ancré au sol de Bavière et qui s'exprime dans l'amour des chants, des danses, des coutumes, dans l'enthousiasme et le talent inné des Bavarois pour le théâtre qui ont rendu célèbres les jeux de la Passion d'Oberammergau.

La France

Notre séjour dans la belle France dura 18 jours.

La France est un pays aux cent visages. Pour ceux qui aiment la mer, voici la Manche et l'Atlantique avec leurs élégantes plages ; et la Méditerranée dans le soleil et l'azur. Pour ceux qui préfèrent la montagne, voilà les Alpes, les souriantes Pyrénées. Pour ceux qui aiment l'art, mille musées où sont rassemblés d'innombrables chefs-d'œuvre de toutes les époques s'offrent à leur curiosité.

Que dire de Paris, la Ville Lumière ? C'est une ville très captivante. Quelle autre cité au monde peut se vanter d'être presque aussi belle la nuit que le jour ? Dès le crépuscule, les monuments illuminés surgissent de Notre-Dame à l'Arc de Triomphe. Les fontaines font pétiller leur champagne de lumière... Paris, c'est la tour Eiffel : monument parisien le plus universellement connu. Quand elle fut construite, c'était le plus haut édifice du monde. Trois cents monteurs acrobates ont assemblé les matériaux en utilisant deux millions et demi de rivets... Paris, c'est un petit restaurant où l'on mange divinement pour 800 francs ; c'est Maxime où l'on dine pour 20 dollars par tête ; au fond... Paris, c'est surtout le désir d'y retourner.

Avant de nous entretenir de Lourdes, permettez-moi d'ajouter que j'ai eu une grande joie à Paris, comme Canadien-Français, car avec quelques autres

membres de notre groupe, nous étions reçus, le 13 août, dans un magnifique salon de Paris, propriété d'une dame française, Mme Geneviève Jaudoin-Prom, une amoureuse du Canada où elle donna jadis des conférences, dans notre province. Cette personne s'occupe de l'Union culturelle française. A notre surprise, elle avait fait des arrangements avec la radio-diffusion française et séance tenante, il fallut donner nos impressions sur la France.

Le mardi, 22 juillet, notre autocar visitait Montréal, département de l'Aude. Ici, je crois qu'il est à propos de citer textuellement certains passages d'un article du journal *Dimanche indépendant* de Perpignan : « Le mardi, 22 juillet, nos concitoyens ont vu s'arrêter en plein village un car d'où descendirent quarante Canadiens ou Canadiennes qui, pleins d'entrain et manifestant un vif intérêt, se mirent à bavarder avec les curieux et à les questionner sur ce Montréal dont le nom leur rappelait le Montréal du Canada qu'ils avaient quitté quelques semaines auparavant... Depuis le passage de M. Jean Drapeau, ex-maire de Montréal, à qui notre population fit un accueil dont il a gardé le souvenir le plus ému, nos concitoyens ne s'étonnent guère de voir assez souvent des touristes canadiens s'arrêter chez eux. Mais le nombre des voyageurs qui nous firent visite mardi, et la cordialité qu'ils témoignaient à tous ceux qui les approchaient, donnaient à entendre que, cette fois encore, ce n'était pas uniquement le hasard qui les avait amenés chez nous.

Les gens du cru, les personnes qui, chez nous s'intéressent à la question du tourisme et à la possibilité, autrement passionnante de relations plus étroites entre notre village et la grande ville du Canada qui est la seconde au monde, immédiatement après Paris, en tant que ville de langue française, ont tout fait pour satisfaire cette curiosité. Cependant, M. Ribes, maire, par un de ces entretiens familiers dont il a le secret, une improvisation empreinte d'humour et de cordialité, saluait officiellement les visiteurs. Le départ eut lieu trop tôt au gré de tous, sans que notre Collégiale, notre Espérou et nos écoles aient pu être honorées de la visite qui leur était due !!! »

Lourdes

Le onze février 1958, Lourdes avait cent ans. Non pas la cité pyrénéenne au passé glorieux et lointain, mais la « cité sainte », celle de Marie. Depuis le jour où, sur le granit de Massabielle, elle posa ses pieds, la Reine du ciel a fait de cette ville le trône de sa puissance et de sa bonté.

Le premier miracle à Lourdes, c'est la victoire de la foi qui a triomphé de tous les obstacles, de Bernadette à nos jours.

Tout semblait vouer Lourdes à l'oubli, quand les premiers pèlerinages s'ébranlèrent ; on haussa les épaules et on annonça leur échec certain car, disait-on, « Les pèlerinages ne sont plus dans nos moeurs ».

A l'époque où triomphait le positivisme, des savants soutenaient que le miracle était impossible : ces faits extra-

[Lire la suite page 52]



PARIS, FRANCE. DE LA CATHÉDRALE NOTRE-DAME

Sur les grandes routes ou en ville, l'huile à moteur Quaker State vous aide à éviter des réparations coûteuses. Cette huile pure de Pennsylvanie maintient le moteur de votre auto propre et exempt de cambouis dommageable. Chaque pièce mobile reçoit cette protection continue. Résultats : vous évitez les réparations coûteuses, votre moteur reste neuf plus longtemps et vous obtenez aussi un meilleur millage ! Dans le monde entier c'est la meilleure huile à moteur que vous puissiez acheter. Partout, vous bénéficierez en exigeant Quaker State par la mention de cette marque.



QUAKER STATE OIL REFINING CO. OF CANADA LTD., TORONTO

1859—Centenaire du puits Drake et de la naissance de l'industrie pétrolière — 1959

A MONTREAL :

L'huile à Moteur **QUAKER STATE**

est vendue par :

LUDGER GRAVEL & FILS LIMITEE

7905, Boul. Saint-Laurent

Membre
de la Penn.
Grade Crude
Oil Assn.

VOS VEDETTES PREFEREES

Parisienne et
Canadienne, voici

MONIQUE LEYRAC

par ODETTE OLIGNY

L n'y a pas tellement longtemps et pourtant, ça semble déjà si loin... C'était à l'époque où on ne parlait de la télévision que comme d'une probabilité plus ou moins prochaine, quasi inéluctable mais demeurée tout de même dans le domaine d'un imprévisible demain.

L'époque aussi où le « Radio-Théâtre Lux français » tenait le haut du pavé et donnait, chaque semaine, au poste CKAC, une heure de spectacle (puisque il avait lieu aussi en public) pris à même l'actualité théâtrale et l'actualité tout court.

Et j'avais le plaisir de faire, pour la compagnie Lever Bros., commanditaires du « Radio-Théâtre Lux français », la publicité des programmes, travaillant de compagnie avec M. Paul L'Anglais, réalisateur.

Et un jour, M. L'Anglais me téléphona :



Félix Leclerc raconté par lui-même avec la collaboration de Monique Leyrac, discute sous les yeux du jeune cinéaste Claude Jutra, réalisateur du film passé à la télévision.

— Odette, me dit-il, nous allons prochainement monter « Le chant de Bernadette » d'après le roman de Franz Verfeld. Or, ce que je veux, c'est, pour le rôle de Bernadette, non pas une jeune première connue (et Dieu sait s'il y en avait, à ce moment-là) mais une parfaite inconnue, une jeune fille, autant que possible de l'âge même de Bernadette au temps des apparitions de Lourdes. Nous commençons les auditions à telle date »...

Dire que trente jeunes filles y participèrent est peut-être au-dessous de la vérité. Chacune d'elles avait ses qualités, c'est certain. Elles avaient aussi leurs défauts...

Si bien qu'une seule surnagea, une toute jeune fille brune, aux immenses yeux sombres, à la diction parfaite, et qui semblait, du haut de ses quinze ans, être tout à fait le sujet d'élite rêvé. Elle portait un nom bien courant dans la vie : Monique Tremblay, qu'elle changea pour celui, plus sonore, de Leyrac.

Car vous l'avez deviné, c'est de Monique Leyrac qu'il était question. Je la vois toujours arriver, toute jeune, toute simplette, à mon bureau du Castle Bldg. Un peu gênée parce que c'était bien vite atteindre un sommet, mais extrêmement lucide tout de même, parce que très intelligente et sûre que ce n'était pas là un bâton de maréchal, mais tout simplement le premier échelon vers une carrière qui, en vérité, débutait bien.

Monique Leyrac fut une belle, une vraie, une touchante Bernadette et c'est regrettable en effet que la télé n'ait pu nous la montrer.

Sa diction, elle la devait, moitié à sa facilité naturelle, moitié à ce professeur hors ligne qu'était la regrettée Jeanne Maubourg. Pour l'anglais, la toute jeune Monique, définitivement Leyrac, travailla avec Eleanor Stuart.

Et tout de suite après « Le Chant de Bernadette », les réalisateurs de radio lui firent des offres. Elle joua « A quoi rêvent les jeunes filles », elle fut Constance Bonacieux dans « Les Trois Mousquetaires », une des petites soeurs dans « Le chant du Berceau », et bien entendu, les romans-savons surent lui ménager une petite place. C'est ainsi qu'elle fut d'Yvan l'Intrépide, de Jeunesse Dorée et quoi et quoi ?...

Entre temps, Monique Leyrac, qui ne se reposait pas sur ses lauriers et savait qu'elle avait une jolie voix, travaillait le chant. Elle le travailla si bien que le « Faisan Doré » l'engagea pour trois mois, ce qui fait qu'elle y resta quatre... Et survint quelque chose de neuf chez nous : le cinéma.

On le sait bien, à présent, que ce n'était pas bon mais ces expériences-là, il faut absolument les faire si on veut en avoir vraiment le cœur net. Et, avec Huguette Oligny, Guy Maufette, Paul Berval et Maurice Gauvin, Monique Leyrac tourna « Les lumières de ma ville ».

Oui, ce fut une expérience pour tous ces jeunes qui se rendirent compte que ce n'est pas en se plaçant devant une caméra qu'on devient star. Monique Leyrac toutefois chantait deux chansons fort belles, « Les Lumières de ma ville » et « Jardins d'automne », qui donnèrent un peu de relief à un film par ailleurs très, très calme. Ces chansons, elle les enregistra plus tard sur disque et elles se vendirent bien.

Puis Monique Leyrac décida de changer d'horizon et partit pour Paris. C'était son premier voyage. Elle fut merveilleusement accueillie dans la capitale de la France et chanta chez O'dett, au club de l'Opéra, au Shéhérazade, avant de partir pour une tournée qui l'emmena en Belgique, chemin tout tracé pour atterrir au Liban...

Ce séjour au Moyen-Orient, Monique Leyrac en garde un assez bon souvenir, tant professionnel que visuel, car c'est un pays magnifique avec un climat merveilleux. Elle chantait dans un Casino situé à une dizaine de milles de Beyrouth, au bord de la mer, et c'était extraordinaire.

Mais tout a une fin et Monique Leyrac revint au Canada. Elle était bien obligée : un contrat l'appelait au Saint-Germain-des-Près de Jacques Normand et c'est là qu'elle créa cette fameuse Aglaé, de Lionel Daunais qui a valu à une autre petite Canadienne une véritable célébrité.



Dans le même temps, il était venu de Paris, pour jouer et pour monter « Maître après Dieu » au T.N.M., un artiste français, Jean Dalmain qui, pendant de longues années, avait travaillé avec le grand Jovet. Monique Leyrac et Jean Dalmain firent connaissance et lorsque, décidément, il repartit pour Paris, personne ne savait qu'il était fiancé à Monique Leyrac, qui partit d'ailleurs à son tour quelques mois plus tard.

Ils se marièrent dans le XVI^e arrondissement et Jean Dalmain étant appelé à faire une longue tournée qui l'emmena dans l'est de la France, Monique Leyrac suivit son mari. Et pourtant, c'est dans le Midi, à Dieu-le-Fit, en Provence, que naquit leur fille Sophie, deux ans plus tard.

Il est alors difficile de séparer la carrière des deux époux. Jean Dalmain est acteur et metteur en scène. Il a été, nous l'avons vu, un des collaborateurs immédiats de Louis Jovet, cet être exceptionnel que nul n'est près d'oublier.

Surtout parmi ceux qui l'ont connu intimement, comme Jean Dalmain. Et Monique Leyrac se

plaît à rappeler que lorsque des artistes qui ont touché de plus ou moins près à Louis Jovet se trouvent ou se retrouvent, il n'y a pas d'autre sujet de conversation possible que le Maître. Et chacun conte sa petite anecdote. Ils sont inatarrissables.

Le mari, la jeune femme et la fillette revinrent au Canada pour un certain temps. Monique Leyrac joua une saison cette charmante « Anne-Marie » d'Eugène Cloutier, à la télévision canadienne, puis elle prit part, avec le T.N.M., aux « farces » qu'elle avait d'ailleurs jouées à Paris.

Et quand la famille Dalmain repartit pour l'Europe, elle se dirigea aussi vers l'Afrique du Nord où Monique et Jean tinrent les rôles principaux du « Malade Imaginaire », au Maroc. A Paris, Jean Dalmain ayant monté le « Dialogue de Carmélites », Monique Leyrac tint le rôle d'une des petites soeurs.

Et depuis, les voilà définitivement installés à Paris, quoiqu'ils aiment bien, de temps en temps, venir se retremper dans l'atmosphère canadienne. La preuve, c'est qu'ils sont ici depuis déjà quelques mois et ne repartent pas de partir. Malgré le terrible hiver dont 1958-59 nous a gratifiés.

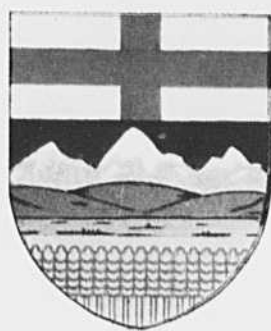
Monique Leyrac et Jean Dalmain habitent un appartement qu'ils ont acheté (comme ça se fait de plus en plus à Paris où la location est quasi impossible) un cinquième étage dans un quartier bien vivant : juste à la frontière de Pigalle et de la Trinité, c'est-à-dire qu'ils sont si près du cœur même de Paris qu'ils n'ont pas besoin, pour y aller, de prendre le métro. La seule chose, évidemment, c'est qu'il faut grimper les cinq étages... Il paraît que ça développe la mémoire, car si on oublie quoi que ce soit il n'y a pas d'autre solution que de redescendre puis... de remonter.

Mais Monique Leyrac adore son quartier. Et chaque matin, sa fille d'une main, son panier ou son filet de l'autre, elle va faire son petit marché, comme une vraie petite ménagère parisienne. Les commerçants la connaissent maintenant et sont pour elle aussi gentils qu'elle peut le désirer.

Maintenant tout à fait Parisienne, Monique Leyrac se rappelle son arrivée dans la grand-ville. Comme elle s'y était bien préparée, comme elle l'avait bien étudié, dans les livres, sur les plans, elle ne s'y trouva pas du tout dépaycée. C'est même assez curieux, mais il lui sembla ressentir comme une impression de déjà vu, si bien qu'en moins de temps qu'il n'en faut habituellement, elle était totalement acclimatée.

Comme on le sait, Jean Dalmain a été appelé, cette saison, par Yvette Brind'Amour, pour monter le « Dialogue de Carmélites » et Monique Leyrac a, pendant ce séjour, paru à Music Hall, au « Petit Café », au « Club des Auto-graphes » et elle a été, dans un film dont tout le monde se souvient, le partenaire de l'unique Félix Leclerc, qu'une camera in-

[Lire la suite page 30]



20,000 M. "B-A" à votre service à travers le Canada!



Quelle satisfaction de savoir qu'il existe partout en bordure des routes canadiennes un moderne centre B-A pour automobiles! Quel contentement d'avoir la certitude qu'à ces accueillantes stations, dans votre quartier ou durant de longues randonnées, le personnel témoignera toujours un authentique intérêt à votre confort et à votre agrément de voyager!

Le soin minutieux et l'indiscutable compétence des M. "B-A" lorsqu'ils s'affairent à votre auto comptent hautement parmi les avantages qui contribuent à vous inspirer confiance. Que dire maintenant de la propreté immaculée des salles de repos, de tout l'emplacement en général des stations B-A à travers le Canada? Enfin, votre M. "B-A" est en mesure de remplir votre réservoir de B-A Velvet 98... la gazoline la plus moderne au Canada... ce qui vaudra à votre auto un renouveau de fougue et une performance veloutée.

Acceptez donc l'invitation des M. "B-A" du Canada!

J-9830F

Arrêtez-vous à votre station de service B-A, votre centre moderne pour automobiles!

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPANY LIMITED





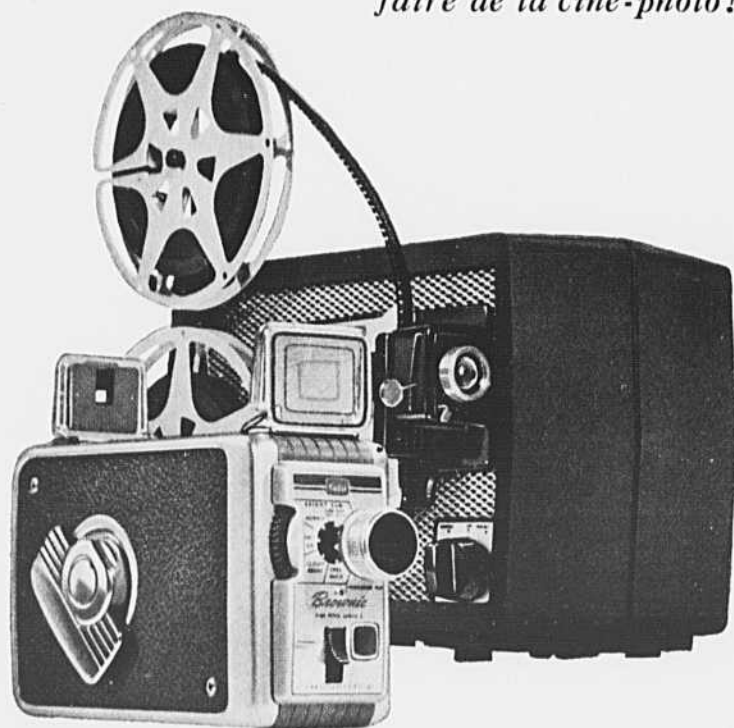
Filmé en vacances—et filmé pour toujours, en vues animées en couleurs.



Comme ce serait merveilleux si vous pouviez rapporter de tels moments, exactement comme l'action s'est passée!

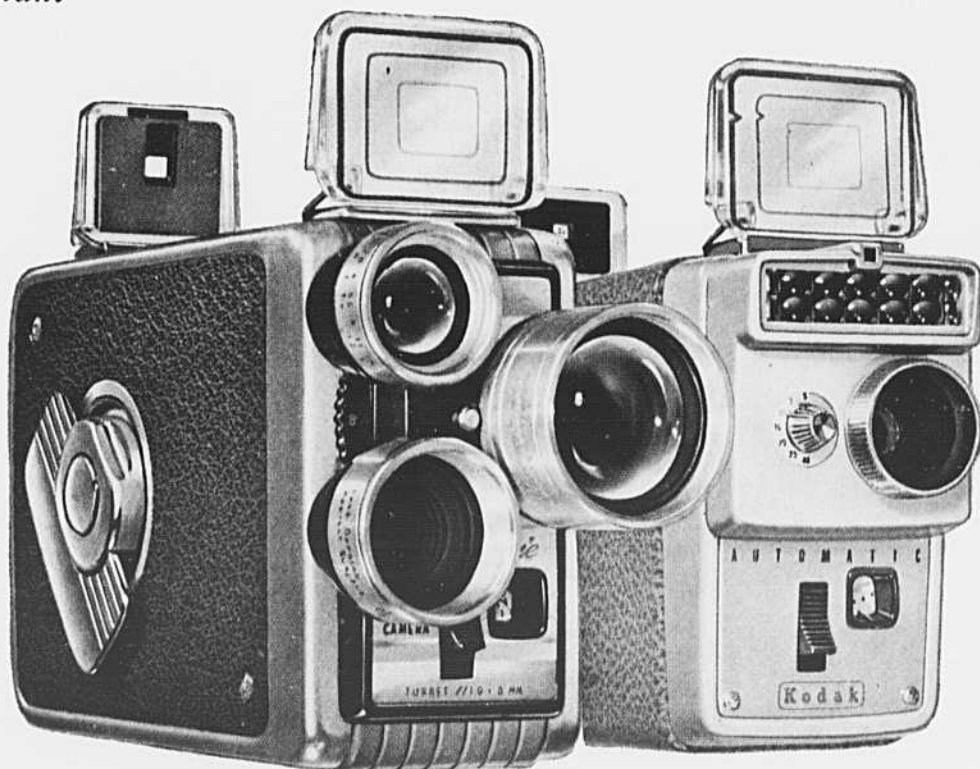
C'est maintenant le moment de DEVENIR CINÉASTE!

*Cameras et projecteurs Brownie de 8mm si peu coûteux que
tout le monde peut maintenant
faire de la ciné-photo!*



La ciné-camera la plus populaire au monde, la Camera Brownie Movie f/2.3 à \$38.25. Les vues animées en couleurs sont si faciles, si sûres, si économiques avec cette Brownie f/2.3! Un seul réglage à faire—tournez un cadran selon les conditions d'éclairage—puis visiez et déclenchez. C'est facile comme bonjour! Et vous obtenez de superbes vues animées en couleurs, à l'intérieur et à l'extérieur!

Le remarquable nouveau Projecteur Brownie 8 Movie à \$54.95 a un objectif f/1.6 à grande image qui vous permet de projeter vos films sur une largeur allant jusqu'à 3 pieds! La camera et le projecteur forment ensemble la meilleure valeur que Kodak ait jamais offerte en fait de ciné-photo—les deux pour seulement... \$93.20



Prend les trois genres de vues animées! Cette Camera Brownie Movie f/1.9 à Tourrelle vous permet de faire des vues animées téléphoto, grand angle et ordinaires. Tournez simplement la tourelle! Elle a la même merveilleuse simplicité "visiez et déclenchez" que la Camera Brownie Movie à un seul objectif. Vous prenez de superbes vues animées en couleurs, à l'intérieur et à l'extérieur. Et, à ce bas prix remarquable, c'est si facile maintenant pour n'importe qui de devenir cinéaste! Seulement... \$79.95

Entièrement automatique! Le plus bas prix qui soit! Cette nouvelle Camera Brownie Automatic Movie f/2.3, robuste et sûre, se règle elle-même et se rajuste automatiquement selon chaque changement de lumière, à l'intérieur et à l'extérieur... avertit même si la lumière est trop faible pour prendre des vues animées. Vous n'avez pas un seul réglage à faire. Des vues animées exposées de façon correcte chaque fois! C'est la ciné-camera automatique au plus bas prix qui soit—seulement... \$89.50

Les prix sont sujets à changement sans préavis. De nombreux marchands Kodak offrent des facilités de paiement avec petits acomptes.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED,



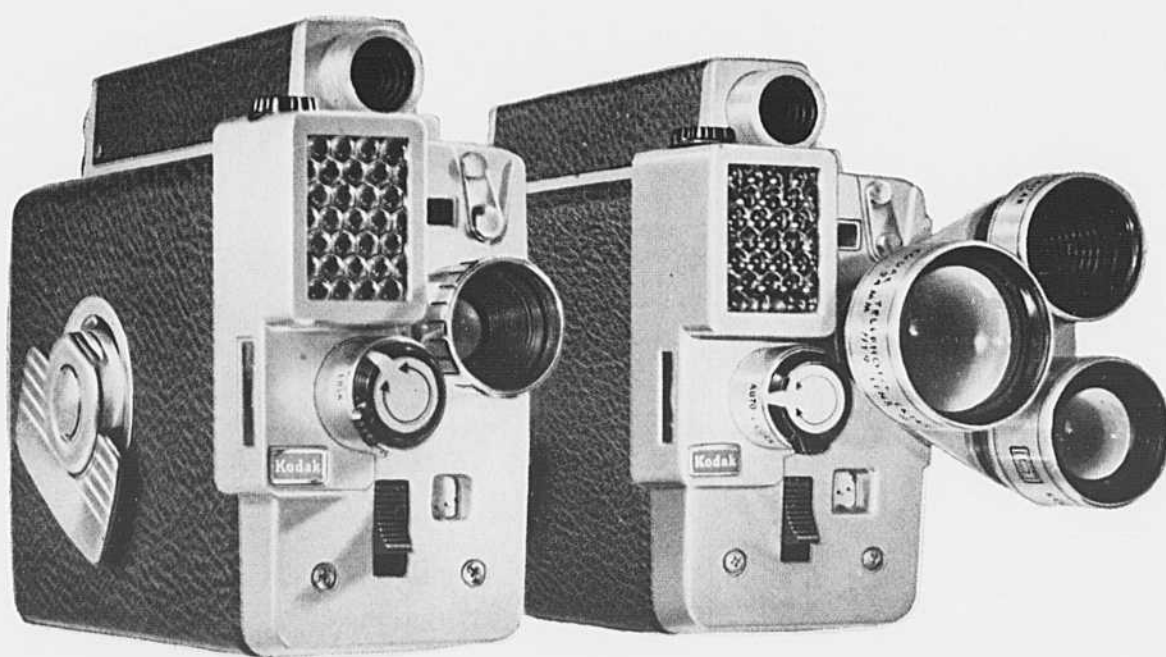
Faites de votre famille des vedettes de cinéma—vos acteurs préférés.



Revivez vos voyages avec vos amis. Des vues animées en couleurs racontent tout—captent toute la joie.

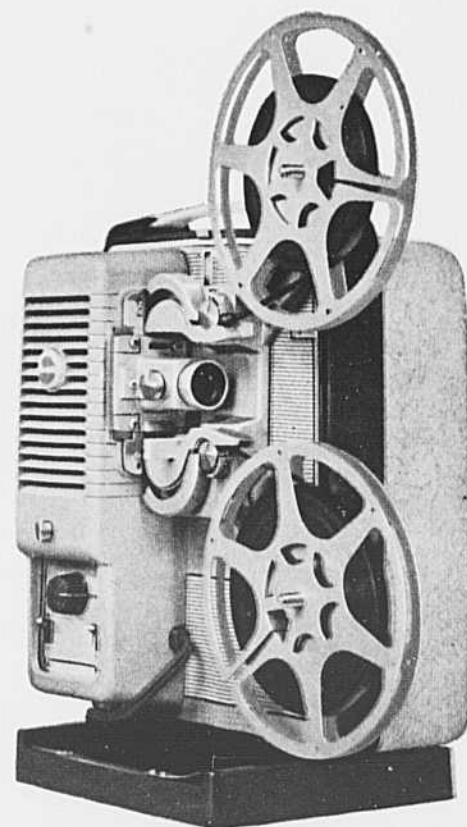
Kodak vous permet de commencer AUJOURD'HUI
à prendre des vues animées... faciles et peu coûteuses... pour un
divertissement durable et passionnant!

*Cameras et projecteurs Kodak Cine de 8mm si automatiques
qu'ils filment et projettent presque tout seuls vos vues animées!*



Camera automatique de luxe pour des vues animées parfaitement exposées. La nouvelle Camera Kodak Cine Automatic $f/1.9$ a un oeil électrique à même qui mesure la lumière pour vous et vous permet de prendre chaque fois de superbes vues animées parfaitement exposées, *automatiquement*. Elle est munie d'un viseur télescopique et aussi d'un filtre à même vous permettant d'utiliser, à l'extérieur, le Film Kodachrome Type A, le film qu'on utilise ordinairement à l'intérieur..... \$109.50

La ciné-camera à tourelle la plus facile à utiliser — automatique. Cette Camera Kodak Cine Automatic $f/1.9$ à Tourelle vous offre un choix de vues ordinaires, grand angle et téléphoto. Toutes les caractéristiques de la Camera Kodak Cine Automatic à un seul objectif. Comme dans le modèle à gauche, l'ouverture du diaphragme peut être bloquée pour des effets d'éclairage spéciaux, et le contrôle par oeil électrique est réglable selon différentes sensibilités de films..... \$149.50



Le seul projecteur qui enfile lui-même complètement le film! Ce nouveau Projecteur Automatique Kodak Cine Showtime enfile lui-même complètement le film—le place même sur la bobine d'enroulement—et la projection commence automatiquement. La nouvelle lampe à intensité lumineuse élevée assure une brillance exceptionnelle sur l'écran. Vous pouvez projeter des vues animées sur une largeur allant jusqu'à 5 pieds. Objectif lumineux $f/1.6$, capacité pour bobines de 400 pieds de film. Seulement..... \$175

Toronto 15, Ontario

Kodak
—une marque déposée
depuis 1888

→ [Suite de la page 26]
discrète, mais bien intéressante, est allée trouver jusque chez lui, à son domicile de Vaudreuil, dans la neige d'un invraisemblable hiver.

Retourneront-ils tout de suite en France? Monique Leyrac avoue qu'elle n'en sait rien. C'est possible. Leur appartement est, pour le moment loué à des Canadiens qui font un séjour en France.

Et de fil en aiguille, Monique Leyrac me raconte que les retours de tournée n'ont pas toujours été drôles, à cause de la rapidité des événements. Ainsi lorsqu'ils étaient au Maroc. C'était pendant les jours les plus noirs de la rébellion et on pouvait toujours craindre... Le danger était partout présent, surtout dans les Médinas, où sûrement une femme n'aurait jamais osé se risquer seule... Puis à leur retour, lorsqu'après avoir eu toutes les peines du monde à trouver un taxi à Orly, ils revinrent dans leur quartier, ce fut pour le trouver en pleine effervescence: des manifestants avaient mis le feu à l'immeuble du journal communiste « L'Humanité », avaient bouleversé ses ar-

chives une paquette du tonnerre, et... tout près de chez eux...

C'est de ces choses-là, en somme, que la vie est faite...

EDUCATION

L'enseignement par télévision, dès septembre à ville d'Anjou?

par PIERRE VILLON

Harassée par le manque chronique de professeurs qualifiés, la Commission scolaire de Ville d'Anjou songe sérieusement à utiliser la télévision pour enseigner certaines matières aux élèves de ses trois écoles.

Les leçons de français, d'anglais et de mathématiques qui sont prévues n'auront peut-être pas la popularité de « Robin des

Bois » mais elles permettront aux jeunes de terminer leurs études primaires.

En théorie, l'enseignement par le médium de la télévision n'est pas chose nouvelle, mais en pratique, il est fort peu utilisé. Aux Etats-Unis, il existe des cours donnés par des professeurs à la TV, mais ils sont réservés le plus souvent aux adultes qui veulent parfaire leur éducation. D'autres cours sont destinés aux très jeunes enfants.

Si le projet de la Commission scolaire de Ville d'Anjou s'avère réalisable, les élèves recevront, par le truchement d'un écran de TV, des leçons complètes et régulières, pendant toute l'année. A notre connaissance ce serait bien la première expérience de ce genre au Canada.

Le système utilisé sera sans doute le suivant:

— Un circuit fermé retransmettra les leçons d'un professeur à plusieurs classes simultanément.

— De temps en temps le professeur visitera les classes en personne, afin de maintenir ce contact personnel sans lequel les leçons seraient probablement mal assimilées.

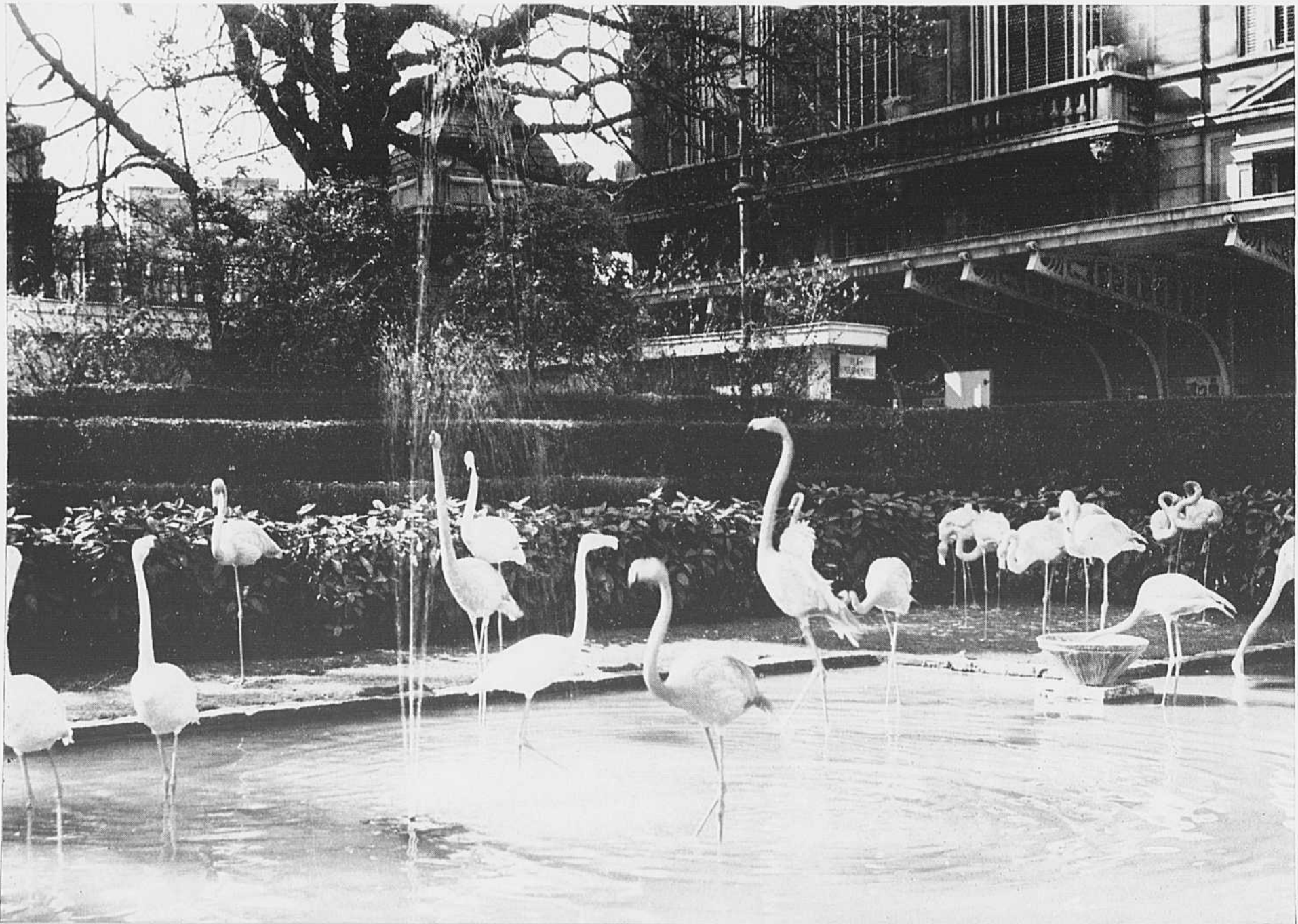
SASKATOON

Les fermiers des "Prairies" font les choses en grand

par JACQUES COULON

Les fermiers de la Saskatchewan et du Manitoba ne s'embarrassent pas avec les difficultés de transport. Conduite intelligemment et avec persévérance, l'agriculture peut être une occupation très lucrative, et ils ont voulu le prouver. Trois cents fermiers de ces régions là se sont réunis; ils ont acheté de petits avions à un ou deux moteurs et ont fondé une association progressive: l'Association des Fermiers Volants de Saskatchewan... La raison, disent-ils, c'est que, de nos jours, un grand exploitant vivant sur un immense domaine doit ajouter au matériel ordinaire

INVITATION AU ZOO — Voici les flamants roses du Jardin Zoologique de Bruxelles. Gracieux, indifférents, ils font le charme de tous les jardins du monde entier. On en trouve à Montréal, à Granby, à Beauport... Votre jardin régional vous attend. Faites-y une visite cet été.



de sa ferme un petit avion dont le prix, somme toute, est souvent moins élevé que celui d'un tracteur.

L'avion personnel sert, là-bas, à de multiples emplois, mais c'est surtout pour la surveillance des troupeaux, les semailles et l'inspection des champs qu'il s'avère utile. « L'avion personnel, déclare un fermier de Saskatoon, est un moyen de transport plus sûr que l'automobile. » Mais l'avion privé, pour ces gens éloignés parfois des grands centres par des centaines de milles, sert aussi à transporter un malade à l'hôpital, à rechercher des animaux égarés. Dans bien des cas, l'avion permet de couper d'au moins de moitié le temps passé à surveiller les troupeaux, à inspecter les prairies et les champs ensemencés.

La plupart des avions utilisés sont monomoteurs. Ils ne coûtent souvent pas plus de trois ou quatre mille dollars et leur utilisation n'est pas plus onéreuse qu'une automobile puissante. L'hiver, les fermiers les équipent de skis et peuvent ainsi se poser sur les champs enneigés.

SUR TOUTES LES SCENES

par

Francine Montpetit-Poirier

Un peu de courrier

Une lectrice du « Samedi » m'envoie une charmante lettre qui devrait m'inspirer un long article même si le sujet dont elle traite ne relève pas directement de ces pages. « Comme vous parlez de peinture », me dit-elle, « dans votre chronique du 11 avril, l'idée m'est venue de vous écrire. Comme je suis dans l'impossibilité de gagner ma vie, pour passer le temps je fais de la peinture à l'huile. Un Français qui m'intéresse à cet art a vu mon travail et m'a conseillé de montrer mes toiles à un expert. Seulement, voilà, je ne peux pas me déplacer. J'aimerais que vous me disiez si je pourrais les envoyer à quelqu'un qui accepterait de les examiner et me dire si elles ont quelque valeur. Si oui, croyez-vous que je pourrais en faire exposer quelques-unes ? »

Mademoiselle, j'ai très souvent été tentée de parler peinture dans cette chronique. Je ne suis pas une experte, loin de là, mais comme vous je me passionne pour un art par trop méconnu en notre province. Un petit groupe seulement s'y intéresse vraiment et le reste de la population reste froid et indifférent devant une toile. Plusieurs galeries organisent des expositions et lancent des centaines d'invitations dont les trois-quarts demeurent sans réponse. Est-ce parce que les gens sont effrayés d'une évolution qui leur semble anormale et à laquelle ils ne veulent rien comprendre ? Peut-être. Est-ce par paresse intellectuelle ? Sans doute aussi. De toutes façons, je profite de votre missive pour lancer un appel à tous ceux dont l'esprit est assez large

et le désir d'apprendre assez grand. Qu'ils posent le geste ; qu'ils se rendent au moins une fois au musée des Beaux-Arts, chez Denyse Delrue, chez Dresdner, à la Dominion Gallery... et ils s'en retourneront chez eux amoureux de la peinture.

Pour répondre à votre demande, je vous conseillerais de faire parvenir une de vos oeuvres (celle que vous jugez la meilleure) à madame Denyse Delrue, 2100 rue Crescent. Elle saura vous juger avec objectivité et vous conseiller s'il y a lieu.

Monsieur Jean Simard, dans sa présentation du peintre canadien Jean-Paul Jérôme dont les oeuvres ont été récemment présentées aux Montréalais dit ceci : « Un autre Canadien est devenu « prophète ». Et comme il se doit, hors de chez lui ! C'est là, sur les murs blancs, les murs noirs de la galerie Arnaud à Paris, que j'ai vu pour la première fois reluire sourdement la peinture de Jérôme. Née à Paris, sous le ciel d'exil, fût-ce par maints côtés un « doux exil », que cette peinture était canadienne ! C'était fait, aurait-on dit, avec de l'eau salée et de la brume ; de la neige et du bois ; de la terre et de la glace. Et surtout, de l'espace... Des toiles grises striées de pluie. Des toiles brunes, comme nos forêts. Des toiles bleues comme des ciels arctiques où dansent et chantent les aurores boréales. Des toiles mates et scintillantes, à la fois, et qu'on dirait peintes avec la matière des nébuleuses. Symphoniques, je le répète. Climatiques. Et nordiques, intensément. Car il est difficile de concevoir tableaux plus « nord-américains » que ceux-ci — qui, justement, ne cherchent pas à l'être, ignorent peut-être qu'ils le sont... Bref, une oeuvre envoûtante, toute remplie de rêve, de nostalgie, de solitude et d'amour. Un Art de tragique sérénité, par-delà la violence de drames intérieurs pleinement vécus et assumés — telle m'est apparue la peinture de Jérôme. » Nul ne peut nier après un texte semblable les élans de ferveur et de véritable poésie que reflète la peinture même non-figurative. Aussi est-il idiot de la refuser systématiquement, de la rayer de son champ de connaissances sans avoir tenté de se recueillir devant elle. Une amie me disait tout dernièrement : « un peintre figuratif me semble aussi démodé dans notre société moderne qu'un écrivain qui créerait des pièces en alexandrins ! » Voilà ce que j'appellerais volontiers de l'extrémisme. J'admets qu'il est ardu et difficile d'accepter une nouvelle forme d'art mais je blâme ceux qui la renie sans chercher à la comprendre. Je défie n'importe qui de rester insensible devant une bonne peinture abstraite s'il prend la peine de l'étudier et surtout s'il s'astreint à y chercher en lui une résonnance quelconque. La chose est toujours possible quand on y met un peu de bonne volonté.

"Nous irons jouer dans l'île"

Après l'interprétation en italien de la célèbre pièce de Aldo de Benedetti, « Trenta Secondi d'Amore », la version française de cette pièce, « Trente Secondes d'Amour » a été donnée à « La Poudrière » de l'île Ste-Hélène perpétuant ainsi la tradition du Théâtre International de Montréal qui est d'interpréter des pièces étrangères dans leur langue d'origine, puis d'en donner une version soit française soit anglaise.

Puisque nous parlons de l'île Ste-Hélène et que nous avons abordé tout à l'heure le sujet peinture, disons un mot si vous le voulez bien des expositions qu'on y présentera durant l'été. « Du 10 juin au 3 septembre, exposition de sculptures en plein air, expo-

UN AUTRE PRODUIT **CPI** POUR VOTRE CONFORT

Cette année
exigez les MOUSTIQUAIRES

Fiberglas *

de CANADIAN PITTSBURGH



"Faites de verre
— pour durer
toute une vie!"

CPI

Les moustiquaires Fiberglas vous sont profitables de toutes façons

- quasi invisibles — n'éblouissent pas • ne rouillent pas — ne pourrissent pas
- toujours propres • jamais coupantes — aucun danger pour les doigts • n'exigent jamais de peinture — elles sont en verre • invulnérables au feu — elles ne brûlent pas

Quand vous employez les moustiquaires Fiberglas CPI, vous pouvez les laisser aux fenêtres toute l'année, parce que les intempéries ne peuvent pas les endommager. Parfaites pour les petits et les grands espaces — maison, patio, camp d'été.

Procurez-vous les moustiquaires Fiberglas

Exigez de votre quincaillier ou fournisseur de matériaux de construction les authentiques moustiquaires Fiberglas de Canadian Pittsburgh.

*Marque déposée

CPI

Peintures Pittsburgh • Miroirs Peacock • Alsynite •
Moustiquaires Fiberglas • Foamglas • Twindow •
Verre à vitre Pennvernion • Blocs de verre •
Façades et entrées métalliques pour magasins •
Métal Pittco • Murs-écrans Vampco

CANADIAN PITTSBURGH INDUSTRIES LIMITED

GRATIS — Envoyer ce coupon pour recevoir une brochure sur les moustiquaires Fiberglas. Poster ce coupon à
Canadian Pittsburgh Industries Limited,
46 St. Clair Avenue West, Toronto 5.

Nom.....
Rue.....
Ville..... Province.....

FSM-29LS



Triple Effet...

- Une petite dose: DIGESTIF
- Doublez la dose: LAXATIF
- Triplez la dose: PURGATIF

ASEPTA est agréable au goût.

CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LIMONADE

ASEPTA

sition nationale d'artisanat et exposition de peintures au Square Dominion. Du 7 au 29 septembre, l'art graphique de Yougoslavie; du 30 septembre au 13 octobre, peintures et dessins d'enfants; du 14 octobre au 3 novembre, rétrospective de l'Art's Club; du 4 novembre au 24 novembre, à être annoncé, et du 25 novembre au 15 décembre, les «moins de trente ans». Au cours de 1958, les expositions ont permis à 252 artistes d'exposer 1,253 oeuvres.

J'ai, eu l'occasion, il y a à peine un mois, de visiter à fond ce site merveilleux qu'est l'Île Ste-Hélène. J'y ai fait d'innombrables découvertes dont j'aimerais vous faire part en m'aidant, pour ne pas me tromper sur les dates et l'enchaînement des faits historiques, des communiqués de presse publiés par la Cité de Montréal. Plusieurs de mes lectrices viendront sans doute dans la Métropole durant la belle saison. Je leur recommande fortement une excursion dans l'Île et leur présente ici quelques notes qui les aideront à s'y retrouver.

«L'Île fut tout d'abord aperçue par Cartier, lors de son passage à Hochelaga en 1535. Samuel de Champlain la visita et lui donna le nom de Ste-Hélène en l'honneur de son épouse Hélène Boulay. En 1759, Lévis y érigea quelques travaux de défense et en 1760, lors de la reddition de Montréal, la tradition veut qu'il y ait brûlé ses drapeaux plutôt que de les rendre à l'ennemi vainqueur. En 1657, l'Île était adjointe au domaine de la famille Lemoyne de Longueuil qui donna tant de héros et de chefs à la Nouvelle-France. L'Île fut cédée au gouvernement canadien en 1818 mais la couronne y avait érigé des fortifications avant cette date. Les travaux de défense proprement dits que l'on retrouve aujourd'hui ont été exécutés entre 1818 et 1870 alors que les casernes recevaient les troupes impériales en garnison à Montréal. La Ville de Montréal louait l'Île des autorités fédérales en 1874 pour en faire un parc public et elle en obtenait la propriété définitive en 1905 sous réserve du droit d'occuper les fortifications en temps d'urgence nationale. En 1939 feu le roi George VI et la reine-mère Elizabeth visitèrent l'Île au cours de leur voyage au Canada. En vertu d'un programme de travaux de chômage durant la crise de vingt-neuf à trente-neuf, le gouvernement provincial entreprit la restauration des immeubles de l'Île et en construisit de nouveaux

avec les matériaux trouvés sur place. Le restaurant Hélène de Champlain et le chalet des baigneurs datent de cette époque. Les casernes deviendront éventuellement un musée historique. Les sites d'intérêt ancien sont: les casernes, la Poudrière, le Blockhaus qui loge un musée depuis juillet 1955, le cimetière militaire et quelques autres points entre autres, les ruines de l'ancien manoir seigneurial.

Sur la recommandation du directeur des parcs de Montréal, le comité exécutif a autorisé, en mai dernier, la Société historique du Las St-Louis à établir un musée dans le Blockhaus désaffecté de l'Île. Ce musée avait pour but de montrer aux enfants et adultes visitant Ste-Hélène, quelques aspects de l'histoire montréalaise surtout à l'époque de transition du régime français au régime britannique. Le Blockhaus était une redoute qui devait servir les fins de la défense de la ville de Montréal. Il se compose de deux étages superposés de 20 pieds sur 20 environ. L'édifice commande une hauteur stratégique dans l'Île à proximité de la tour du réservoir. Au rez-de-chaussée on trouve des uniformes, des armes, des meubles du temps de la conquête. Au premier étage sont exposés des documents d'époque: lettre autographe de Louis XV, copie de l'acte de cession de Montréal, médailles frappées à l'occasion de la victoire britannique au Canada, pièces de monnaie du XVIIIe siècle ainsi qu'une collection de figurines représentant les rois et les reines de France de 1492 à 1760.

Avec ses bâtiments historiques, ses piscines extérieures, ses vastes terrains de pique-nique et son restaurant, ce coin de campagne aux portes de la Métropole est un des plus populaires et un des plus accueillants.

Oui! « nous irons jouer dans l'Île. »

Petites nouvelles et commentaires

«Du coq à l'Ane» est une mauvaise émission. Patiemment, je l'ai regardée toutes les semaines afin de me former une idée saine et objective. Certes, son sujet est drôle, amusant et sa formule faite pour plaire. La première surprise passée, elle devient terne, ennuyeuse et surtout atrocement vulgaire. C'est sur ce dernier point que j'aimerais insister. Est-il donc besoin pour être drôle de parler de ce que je pense? Chaque fois, la chose est quasi-inévitable, un des participants verse dans les blagues faciles, le terre-à-terre le plus cru et les expressions les plus faubourgeoises. La conclusion est facile: nous sommes trop lourdauds, nous manquons trop d'esprit pour nous livrer ainsi à des arabesques compliquées, aux subtilités de la comédie. Nos comédiens ne sont pas faits pour l'improvisation. Il faudrait des spécialistes et des gens dont le métier est d'être spirituel à longueur de journée. Même nos auteurs ont de la difficulté à produire des textes amusants. Comment alors demander à ceux dont ce n'est pas le métier de se déguiser en amuseurs publics? A venir jusqu'à maintenant, seul Jean Rafa a vraiment «pigé» le véritable sens du jeu. J'ai mentionné favorablement déjà le nom de Clémence Desrochers et celui de Marcel Giguère. Mais, plus il jouent, plus ils se répètent et plus ils semblent à court d'inspiration. J'ai pourtant une admiration très grande pour Clémence qui, mieux que tout autre, sais caricaturer nos bonnes moeurs, mais elle ne se trouve vraiment dans son élément qu'au cabaret.

On mentionne beaucoup ces temps-ci les voyages en Europe. Plusieurs «réguliers» de la colonie artistique s'y rendront durant l'été. Entre autres, Miville Couture. D'autres comédiens

y envoient leurs enfants. Nicole Germain offre à sa fille Liette une tournée des principaux festivals de France et d'Allemagne.

Devant ces horizons qui s'ouvrent, je vous donne rendez-vous à la prochaine édition du «Samedi»!

FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

LE CINEMA

par Jean Hamelin

Deux films de Walt Disney:

The Shaggy Dog
The Legend of Sleepy Hollow

Pour adultes:

Le Désordre et la nuit
Adam et Eve

Les films de Walt Disney sont-ils vraiment des films pour enfants?

Oui et non, pourrait-on répondre, selon le point de vue.

Oui, en ce sens qu'ils mettent habituellement en scène des animaux, souvent en conflit avec les adultes qu'ils ont tendance à vouloir bernier (tout comme les enfants d'ailleurs), en ce sens aussi qu'ils font appel à une sorte d'univers féérique qui tient peut-être davantage de la bande comique illustrée que du conte de fée traditionnel.

Non, en ce sens qu'ils s'adressent aussi bien aux adultes qu'aux enfants, et que ceux-ci peuvent y prendre autant de plaisir que ceux-ci. On remarquera aussi que les films de Disney font rarement appel au sens poétique de l'enfance et à cet égard ils se distinguent nettement de films comme «Crin blanc», «Bim» et surtout le merveilleux «Ballon rouge» de Lamo-risse, qui sont non seulement de magnifiques contes, mais en même temps des oeuvres cinématographiques d'une très haute qualité.

Walt Disney agit tout autrement. Son médium d'expression favori est le dessin animé, mais il arrive aussi comme c'est le cas pour «The Shaggy Dog» qu'il recoure aux moyens habituels du cinéma, et qu'il oppose aux humains, de vrais humains de chair et d'os, des animaux véritables qui ne sont plus de carton-pâte ou des fantaisies grotesques dessinées par un artiste habile.

«The Shaggy Dog» connaît un beau succès de public, tant aux États-Unis qu'au Canada. Le renom de Disney, qui a ses «fans» (certaines gens ne vont au cinéma que pour voir les films de ce fantaisiste), y est pour beaucoup, car «The Shaggy Dog» qui reste une comédie amusante n'en demeure pas moins une oeuvre mineure dans l'ensemble des productions souvent plus prétentieuses que fantastiques de ce cinéaste.

«The Shaggy Dog» est ce qu'on pourrait appeler un «chien à longs poils», une de ces bêtes énormes dont la toison laineuse ne laisse que percer un regard anodin qui devient par ailleurs, dans le film de Disney, un regard plutôt intelligent. Ce chien appartient à une jeune Européenne que son père installe dans une petite ville américaine où elle fait la connaissance de deux jeunes gens de son âge, prototypes assez peu reluisants d'une certaine jeunesse américaine d'aujourd'hui. Le plus artificiellement du monde, l'histoire est orientée de manière à mettre en valeur ce «Shaggy Dog» qui a donné son titre au film. Un vieux professeur de

musée, qui croit à la transmutation des âmes dans le corps des animaux, est le point de départ qui amène l'un des deux jeunes gens (Tommy Kirk) à revêtir périodiquement la dépouille du chien de la jeune Européenne. Ces transformations donnent lieu, on le pense bien, à des scènes amusantes, d'autant plus que le père de notre jeune homme est de sa nature allergique à la présence d'un canin dans la maison. Une histoire d'espionnage assez maladroite est greffée sur ce scénario, ce qui permet au «Shaggy Dog» de se lancer à la poursuite des ennemis de la nation américaine et d'amener en fin finale leur capture.

Le film n'est qu'un prétexte à faire exécuter à «Shaggy Dog» les exploits les plus extraordinaires qu'un truquage habile vient décupler. La scène où le chien, au volant d'une auto de la police, donne la chasse aux espions, est, entre autres, hilarante.

Comédie mineure, donc, exploitant des situations conventionnelles, mais où l'on rira, somme toute, assez souvent. Fred MacMurray et Jean Hagen sont les adultes du film, mais à côté de «Shaggy Dog» et des adolescents qui l'accompagnent, ce sont eux qui ont l'air des enfants.

D'une bien plus grande valeur, sur le plan du dessin animé, est la bande d'une demi-heure que Disney a tournée pour illustrer une vieille légende américaine de Washington Irving: «The Legend of Sleepy Hollow».

Ce dessin animé d'une belle facture fait tout d'abord table rase de tous les trucs ordinaires des «cartoons» produits en série que chaque cinéma de langue anglaise se croit obligé d'offrir à sa clientèle, en sus du programme régulier. Voici bien la féerie restaurée en sa place, dans une époque qui tient déjà de la légende, celle de la colonisation de la Nouvelle-Angleterre, au XVIIIe siècle. Le récit dépasse de beaucoup la bande comique du journal illustré. Il parodie une époque, avec un humour et un sens artistique étonnants qui font de «The Legend of Sleepy Hollow» une réussite. La stylisation des décors et des costumes, le ton de naïveté voulue du récit, l'espèce de fantastique qui s'y mêle, la simplicité du texte, dit par Bing Crosby, les couples qui en rehaussent la drôlerie font de ce petit film un film à voir.

Si «The Shaggy Dog» s'adresse plutôt aux adolescents qu'aux enfants, «The Legend of Sleepy Hollow» ravira tout probablement les petits... et leurs parents, pourvu que ceux-ci aient conservé aussi le don d'émerveillement qui est le propre de l'enfant et qui devrait être plus souvent celui de l'adulte.

Avec le drame policier de Gilles Grangier, «Le Désordre et la nuit», c'est entre adultes seulement que nous nous retrouvons. Voici un bon policier, qui n'a rien de sensationnel, sans doute, mais qui est remarquablement joué par Jean Gabin, Danielle Darrieux et la jeune actrice allemande Nadja Tiller qui fait un peu penser, au physique tout au moins, à Ingrid Bergman.

Pourquoi ce titre assez quelconque? Probablement parce que la nuit est favorable au désordre, ici représenté par l'abus des narcotiques auquel se laisse aller une jeune étrangère en séjour d'étude à Paris.

D'études il n'y a guère, mais ce sont plutôt tournées des boîtes louches, drogue, alcool, amours ancillaires, etc. Gabin, à la recherche d'un meurtrier, est amené à soutenir Lucky, la jeune étrangère, à son infâme milieu, mais ce sera, une fois qu'il l'aura fait passer par la clinique de désintoxication,

pour filer avec elle un bonheur dont l'on doute qu'il puisse être parfait.

Intrigue bien charpentée dans un milieu désagréable, mise en scène dramatiquement efficace, interprétation solide avec Gabin en aussi grande forme que dans les « Grandes Familles », Darrieux égale à elle-même, et Nadja Tiller au jeu émouvant, voilà les principales caractéristiques du « Désordre et la nuit » que l'on pourrait classer dans la catégorie des bons films secondaires.

Un mot enfin de « Adam et Eve », film mexicain que les écrans montréalais ont longtemps gardé à l'affiche et qui rayonne maintenant dans toute la province. Ce film mexicain en couleurs, d'une facture un peu artificielle et d'un déroulement assez lent, a été réalisé avec une grande pudeur et beaucoup de sincérité.

SPORTS

**Pour que le
Cross-Country devienne
un sport vraiment
international**

par PHILIPPE MELCHIOR

La course à pied est un sport vieux comme le monde. Quelques coureurs célèbres de l'Antiquité, passés à la postérité, Ladas, Polymnestor, Philippe qui parcourut 130 milles en deux jours; Amystie et Philonide, qui en couvrirent 140, furent des précurseurs de nos courses modernes que l'on a classifiées en disciplines bien précises.

L'une de ces spécialités, le cross-country, est considéré comme le parent pauvre de l'athlétisme à telle enseigne qu'il ne fait même pas partie de la Fédération Internationale d'Athlétisme (I.A.A.F.). Mais les responsables de cet état de fait sont ceux qui le dirigent actuellement.

Un organisme particulier régit ce sport: L'International Cross-Country Union, assemblée qui fut longtemps sous l'emprise intégrale des pays britanniques.

Avec eux, la France, la Belgique, l'Espagne, le Portugal sont en Europe les pays qui ont fourni les meilleurs spécialistes du « cross »; les nouveaux Etats du Maroc et de la Tunisie sont venus, depuis peu, s'ajouter à ces pays et cette extension va probablement provoquer une révision profonde de l'organisation de ce sport.

Lors du récent Cross des Nations, qui s'est déroulé à Lisbonne, dix pays présentèrent une équipe complète: Belgique, France, Espagne, Portugal, Tunisie, Maroc, Angleterre, Ecosse, Pays de Galles, Irlande. C'est, rappelons-le, l'anglais Fred Norris qui remporta le titre individuel et l'équipe anglaise le titre collectif, avec quatre coureurs dans les cinq premiers. Jamais supériorité ne fut aussi évidente.

Norris (37 ans) confirme

Lors de sa performance dans le cross national britannique, il y a quelques semaines, Fred Norris avait obtenu, à nationale. On se demandait si, le 21 mars à Lisbonne, il allait confirmer sa victoire en remportant le Cross des Nations. Il l'a fait d'une manière indiscutable. Même « l'insusable » Mimoun, qui remporta cette compétition quatre fois au cours de ces dix der-



Fred Norris (No 71) franchissant avec aisance un obstacle au Cross des Nations, à Lisbonne. A l'arrière-plan, Mimoun (No 46) qui peine à suivre le train imposé par le coureur anglais.

nières années, ne put suivre le train endiablé de ce petit homme malingre, mais aux muscles d'acier, qui vise le titre olympique du marathon aux Jeux trente-sept ans, la consécration inter-Olympiques de Rome l'an prochain.

L'I.A.A.F. veut "récupérer" le cross-country...

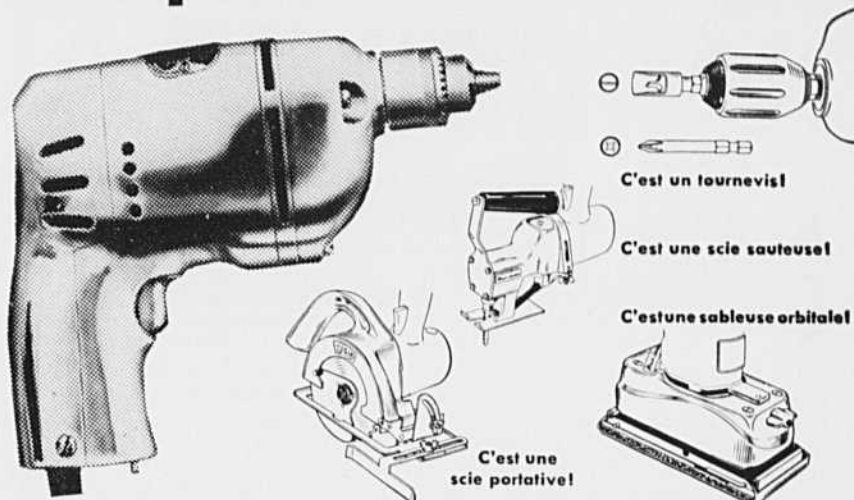
On peut évidemment s'étonner que ce sport athlétique puisse échapper au contrôle de l'I.A.A.F. C'est exactement comme si le 1500 pieds ou le 3000 yards étaient régis par des organismes propres en dehors de la Fédération internationale.

Cette situation très particulière du cross-country dure depuis cinquante-six ans. L'an dernier, l'I.A.A.F. s'est inquiétée de cette anomalie et a proposé d'accueillir ce sport dans son sein et d'officialiser les épreuves de cross qui n'ont, actuellement, qu'un caractère officieux.

... Mais les Britanniques s'y opposent

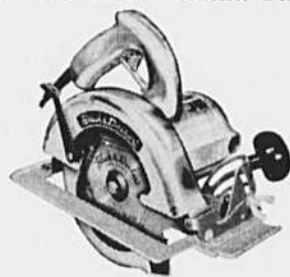
Hélas, tout n'est pas si simple. Les pays britanniques qui composent la Grande-Bretagne, bien que fortement soudés sur le plan politique sont très divisés sur le plan sportif. La plus belle démonstration en fut faite, encore dernièrement, lors de la Coupe du Monde de Football où l'Angleterre, Galles, Ecosse, Irlande avaient leur équipe représentative. Dans d'autres sports, le rugby par exemple, il en est de même. Or, si le projet de l'I.A.A.F. aboutissait il n'y aurait plus en cross-country d'équipe d'Irlande, d'Ecosse, de Galles, d'Angleterre, mais une seule équipe de Grande-Bretagne. Aussi, les fédérations de ces différents pays refusent de se faire « hara-kiri » au nom d'un sacro-saint traditionalisme et d'un isolationnisme qui n'est plus guère de mise à notre époque.

La parade BLACK & DECKER de la qualité et du rendement



PERCEUSE UTILITAIRE "DELUXE" DE 1/4"
La perceuse électrique la plus vendue au monde... mène la parade B&D de la qualité et du rendement. Fameux

moteur de fabrication B&D. Mandrin à engrenage. Construction robuste pour des années d'usage. Entraîne tous les accessoires de perceuse B&D 1/4" illustrés ci-contre...



SCIES "HEAVY-DUTY"
Grande puissance facilitant tout sciage. Moteur de fabrication B&D. Réglages de profondeur et angulaires précis. Coupe du 2 x 4 à 45 degrés. "Les scies de choix du connaisseur."



NOUVELLE PERCEUSE-TOURNEVIS
Conçue pour un double usage. Placez la bague à "Drill"... et vous avez une perceuse de 3/8". Tournez la bague à "Screw"... et vous avez un tournevis. Offre d'introduction! Jusqu'à épuisement du stock: jeu de 6 mèches-guides GRATUIT avec la perceuse-tournevis B&D.

POUR LE JARDINIER AMATEUR
Cet accessoire coupe-haies est idéal pour celui qui a des haies et les arbustes à tailler "autour de la maison". S'adapte sur le moteur B&D et les perceuses utilitaires de 1/4".



Partout les principaux marchands vendent



Black & Decker®

Le plus grand manufacturier d'outils électriques au monde.

9001F

Cela permettrait une participation élargie

Ce sport qui vit en vase clos a besoin d'un peu d'oxygène pour lui permettre de prendre la place à laquelle il a droit en athlétisme.

En dehors de ceux cités plus haut, les pays qui possèdent de bons crossmen, sont l'U.R.S.S., la Pologne, la Tchécoslovaquie, voire d'autres nations au-delà du « rideau de fer ». Il n'est pas question pour elles de s'affilier à l'organisme officieux existant; d'ailleurs il n'est pas prouvé qu'elles y seraient acceptées.

Pour que tous les pays composant la

Fédération Internationale (I.A.A.F.) puissent avoir la possibilité de participer à un véritable championnat du monde de cross country, il est donc indispensable et souhaitable que cette spécialité se place sous l'autorité de l'I.A.A.F.

Malgré l'opposition de certains pays britanniques, des pourparlers ont lieu à ce sujet entre les deux organismes. Une solution est envisagée avant les J.O. de Rome. Souhaitons qu'elle soit entièrement favorable au désir de l'I.A.A.F. pour que ce sport, aux racines aussi lointaines, puisse prendre sa pleine expression.

Estes Kefauver

LE CRIME AUX ÉTATS-UNIS

II — LA MAFIA ET LUCKY LUCIANO

COMME je l'ai déjà dit, la Mafia est une organisation clandestine internationale dont la présence occulte se décèle derrière la plupart des délits imputables au Syndicat du Crime. Ses membres sont muets, par peur de la mort. Certains témoins cités devant le Comité parce que nous avions des raisons de les croire bien informés, essayèrent de présenter la Mafia comme un conte de fées ou comme une de ces histoires de brigands que l'on raconte aux enfants de Sicile. Mais ce n'est pas un conte de fées. La Mafia est sensiblement réelle. Elle a marqué le visage de notre pays de toutes les cicatrices possibles et imaginables, violence, meurtre, contrebande, abus de confiance, traite des blanches, trafic de stupéfiants, kidnappings, grèves.

Dans notre effort pour dépister la Mafia, nous avons été puissamment aidés par le Bureau Fédéral des Stupéfiants qui dépend du ministère des Finances. Ce Bureau, par la force des choses, est devenu le grand spécialiste de la Mafia, en raison de la prédominance du trafic de la drogue dans cette sinistre organisation. Nous avons donc reçu des renseignements précieux de H. Anslinger, chef du Bureau des Stupéfiants; un certain nombre d'entre eux devant d'ailleurs rester secrets pour ne pas entraver la lutte en cours. Marquons ici notre réconfort de savoir qu'il existe un organisme officiel averti du danger. Par contre il est affligeant de constater que les moyens dont il dispose sont ridiculement insuffisants. Pour ma part je crois donc utile d'insister fortement pour que ce Bureau se voie attribuer des moyens appropriés à l'importance de la lutte qu'il mène contre le trafic de la drogue, principale activité de la Mafia.

Grâce aux agents prêtés au Comité par Anslinger, grâce aussi aux bribes d'information que nous avons pu arracher au cours des interrogatoires, nous avons maintenant une image révélatrice de cette Mafia. Elle est née en Sicile, sous forme de société secrète dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Les Siciliens honnêtes qui, bien sûr, sont la majorité, méprisent profondément la Mafia, mais ils en ont peur et sont contre elle quasiment impuissants. A l'origine elle constituait une réaction de défense collective de la classe paysanne contre l'oppression des grands propriétaires terriens. Mais elle ne tarda pas à se donner d'autres buts. Les « mafiosi » entreprirent de faire régner la terreur dans tout le pays par des meurtres, des viols, des abus de toutes sortes et des enlèvements. Pour faire face à l'immédiat et sauver leur peau, les propriétaires composèrent avec la Mafia. Les mafiosi devinrent des tyrans de la classe paysanne, plus cruels encore que ne l'avaient été leurs prédécesseurs.

La Mafia a un code secret, non écrit, évidemment, qui s'appelle l'« Omerta » (dérivation du mot italien qui signifie Homme). Ce code est simple et brutal : la mort pour tous ceux qui résistent ou trahissent, soit en parlant, soit en ayant recours à la loi pour se protéger. De

plus, un membre de la famille du « traître » est généralement sacrifié, à titre d'avertissement supplémentaire. Si bien qu'en fin de compte les mafiosi, comme les Siciliens honnêtes vivent dans une terreur mortelle.

Voici un exemple de terrorisme exercé par la Mafia.

Il nous fut donné par l'agent Claude A. Follmer, de la Brigade des Stupéfiants, alors que le comité siégeait à Kansas City. Cette triste histoire se passait en 1919, dans cette même ville qui est d'ailleurs un grand centre d'activité de la Mafia. Un jeune garçon du nom de Carramusa fut assassiné. Il avait onze ans. « Le meurtrier, raconte Follmer, fut pris sur le coup et la foule faillit l'écharper. Il fut sauvé de justesse par la police. Il fut identifié comme étant Paul Cantanzaro. Cependant il fut impossible de le condamner, tellement les témoins avaient été méthodiquement terrorisés. Louis Olivero, le détective qui procéda à son arrestation, fut même assassiné plus tard par la Mafia. »

Par une ironie du sort, Carl, le frère du jeune garçon assassiné, fut embriqué dans la Mafia vingt-deux ans plus tard. Un jour on l'arrêta avec une bande qui trafiquait la drogue. En violation

du code de la Mafia, il finit par prendre le parti de la loi et son témoignage contribua à faire arrêter toute la bande. « Au procès, raconte Follmer, Paul Cantanzaro, l'assassin de son jeune frère, était assis au premier rang de l'auditoire, pendant la déposition de Carl Carramusa et... à l'aide de toute une série de gestes subtils, il essaya d'impressionner celui-ci, au point qu'il faillit le chasser du tribunal. »

Carramusa essaya d'échapper à la vengeance de la Mafia en se cachant. Il changea de nom et alla vivre à Chicago avec sa femme et sa famille. Ce fut inutile. Trois ans plus tard, il fut littéralement décapité par une rafale de balles, alors qu'il allait monter en voiture pour rejoindre sa famille à un déjeuner d'anniversaire.

A l'heure actuelle, la Mafia constitue vraiment un état dans l'état. Son chef vit en Italie. Les autorités américaines sont persuadées qu'il s'agit de Charles Luciano, dit Lucky Luciano. C'est un spécialiste notoire de la traite des blanches et de la drogue; il fut poursuivi en 1936 par Thomas Dewey, alors jeune Procureur à New-York, et condamné à une peine de trente à soixante ans de prison. Dix ans plus tard, il fut libéré sur parole et expulsé par le même Mr Dewey, devenu Gouverneur.

La Mafia a aussi un Grand Conseil, des chefs nationaux et des chefs de

districts dans les pays où elle opère. Aux Etats-Unis, par exemple. Dans ce dernier pays, ses membres se sont adroitement immiscés dans des entreprises honnêtes, comme les commerces d'huile d'olive, de fromage, de bonbons, les agences d'importation de café, et s'en servent comme d'une façade destinée à camoufler leurs activités répréhensibles.

Au cours d'une de nos réunions, notre premier Conseiller Halley, questionna l'agent Follmer sur les activités de la Mafia à Kansas City. Voici ce que répondit Follmer :

« Autant que nous pouvons en juger, il y a ici de vingt-cinq à trente membres. Les plus importants sont des types comme Tony Gizzo, Joe et Frank de Lucca, Pete et Joseph di Giovanni et Jim Balestrere. »

Question. — A votre avis, qui est leur chef ? Et y a-t-il quelqu'un qui joue ce rôle ?

Réponse. — On suppose que Balestrere est le chef.

Q. — Après lui, quels sont les plus importants ?

R. — Gizzo et Lococo, et les Giovannis.

Balestrere, Gizzo et Lococo, feu Charlie Binaggio, chef du gang politique de Kansas City, assassiné depuis, Charles Gargotta, également assassiné, étaient connus à Kansas City comme les « Cinq Hommes d'acier ». (Rapport de Max H. Goldschlein, assistant de l'attorney général.)

Nous verrons réapparaître ces hommes et leurs amis gangsters dans un prochain chapitre.

Follmer, dans sa déposition, déclara que, chargé de suivre les activités de Binaggio, il avait été amené à nouer avec le gangster des rapports amicaux, sans faillir à ses devoirs de policier, bien entendu. Halley lui posa alors la question suivante :

« Binaggio était-il membre de la Mafia ?

— C'est assez difficile à dire, répondit Follmer. On l'a affirmé mais chaque fois que j'en ai parlé à Binaggio il a rigolé et m'a répondu que c'était une blague et qu'il n'en avait jamais entendu parler. »

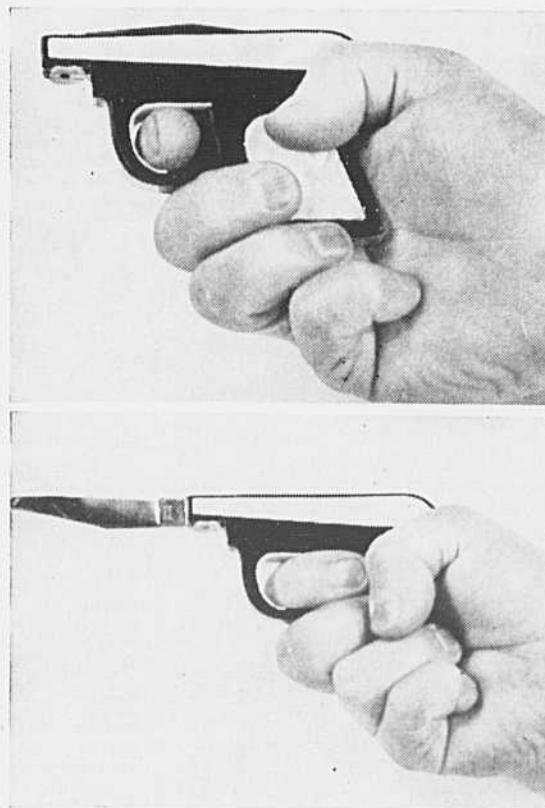
HALLEY. — Comment opère la Mafia ?

FOLLMER. — Si je comprends bien, ils n'ont pas de règle écrite, ni de règlement... mais, une fois qu'on est membre, on ne peut plus s'en évader. On est membre pour la vie. Leur code est que, si on double un autre membre de l'organisation, il n'y a qu'une sanction... la mort. S'ils se prêtent de l'argent entre eux, ils ne se cassent pas la tête à signer des papiers. Ils savent que s'ils ne respectent pas leurs obligations mutuelles, ils seront tués...

Follmer continua ainsi, expliquant qu'il existait un noyau central et un cercle extérieur. Le noyau est composé d'hommes « récompensés pour services spéciaux rendus dans le passé » ou « à cause de leur standing avant leur entrée dans l'organisation ». Ils n'y prennent que la crème. Le cercle extérieur est composé de types du genre tout venant. Ce sont ceux qui font « le gros boulot et le travail moche ».

Scotland Yard scandalisée

L'arme de notre photo fut trouvée par la mère d'un adolescent dans la poche de ce dernier. Scotland Yard a qualifié l'engin de fantastique. C'est un *flick-gun*, un fusil à dé clic qui constitue certes l'arme-jouet la plus dangereuse qu'on puisse imaginer. Muni d'une poignée en simili-ivoire, le fusil a l'air d'un jouet. Pressez le dé clic : une lame aiguisée comme un rasoir jaillit de la gaine située sur le dessus du faux revolver. Il ne reste plus qu'à passer à l'action. Les autorités de Scotland Yard font enquête sur ce terrible jouet et l'on prévoit que sa vente sera interdite dans tout le pays.



« Qui prend des décisions, le noyau central ? »

— Oui. Ils sont supposés avoir un chef international, à Palerme, et, par lui, sont nommés les chefs des autres pays... ainsi que ceux des états et des grandes villes... »

« Quelque doute plane, dit Follmer, sur l'identité du chef new-yorkais. J'ai toujours eu l'impression que c'était soit Vincent Mangano, soit Joseph Profaci. »

En fait, le Comité avait dans ses archives une note indiquant que Profaci était généralement considéré par les experts comme un des principaux leaders de la Mafia. Mangano, bien connu de la Police de Brooklyn, est considéré à New-York comme un spécialiste des ports. Le Comité avait bien l'intention de le faire comparaître, mais finalement nous n'en eûmes pas le temps. Son frère, Philip Mangano, aux caractéristiques à peu près similaires, fut interrogé, lui. Un mois plus tard, on le retrouva dans un terrain vague de Brooklyn. Il avait trois balles dans la tête. La police craignit alors que ce fût le départ d'une nouvelle série de crimes, provoqués par le syndicat.

Profaci, Sicilien de naissance, est un commerçant prospère de Brooklyn. Il dirige une compagnie d'importation d'huile d'olive, la « Mama Mia », et il possède une compagnie affiliée, la « Sunshine Edible Oil ». En 1926, Profaci et Mangano se trouvèrent au nombre d'une troupe de gens arrêtés à l'issue d'une mystérieuse réunion. Or, tous les gens arrêtés étaient soit Italiens, soit Siciliens. Profaci, à l'interrogatoire, nous apprit que la seule condamnation qui ornât son casier judiciaire était une condamnation pour vente d'huile adultérée.

C'est aussi à Kansas City, nous dit Follmer, que le Bureau des stupéfiants avait eu l'occasion de découvrir et de neutraliser une bande de trafiquants de drogue particulièrement néfastes, au cours des années quarante.

« L'histoire remonte à 1929 », dit-il. « A cette époque les gens de la Brigade apprirent l'arrivée à Kansas City d'un homme qui venait de Chicago. Il prétendait s'appeler Nicoline et fut identifié plus tard comme étant Nicolo Impostato. Il ne tarda pas à devenir l'homme à tout faire de John Lazia, grand patron de la pègre. Plus tard Lazia fut assassiné. »

« En 1937, à New-York, les agents de la Brigade arrêterent un nommé Nicola Gentile, dans une gigantesque rafle d'un syndicat de trafiquants ayant des ramifications dans tout le pays. On découvrit que le Gentile en question était un délégué itinérant de la Mafia et que son carnet d'adresses constituait un véritable Bottin de tout ce qui a nom dans le trafic de drogue de la Mafia. Le nom d'Impostato et des autres membres de la bande de Kansas City y figuraient comme il fallait s'y attendre. Gentile, libéré sous lourde caution, prit la fuite et réussit à atteindre sa Sicile natale où il est aujourd'hui l'ami du célèbre Lucky Luciano. »

« Quelque temps après son arrivée », continue Follmer, « Impostato devint le second de Joseph de Luca qui était alors le chef de la branche stupéfiants au sein de la Mafia... Tous ces gens en faisaient partie. Elle s'appelait d'ailleurs « la Main Noire », comme dans les meilleurs romans. L'aide financière de la Mafia permit de placer le trafic sur le terrain des entreprises normales, avec un service de conseiller juridique, un directeur général, un inspecteur, des représentants, un comptable et toute une nuée de revendeurs au détail. Les bandits ne tardèrent pas à développer leurs contacts commerciaux avec les principales sources de stupéfiants dans les sports. Très rapidement, ils devinrent ainsi les fournisseurs non seule-

ment de Kansas City, mais aussi du Texas, d'Oklahoma, d'Iowa, de Nébraska, d'Arkansas, du Kansas et d'Illinois. »

« A Saint-Louis, Missouri, une succursale de l'organisation fonctionnait sous la direction de John Vitale qui, à son tour, relevait directement de Thomas Buffa et de Tony Lopiparo, chefs de la Mafia à Saint-Louis. » (Le Comité, le mois suivant, convoqua le gangster Lopiparo, alias Lopip, pour lui demander la raison de sa présence à Tia Juana (Mexico), en compagnie d'un groupe de criminels siciliens, à l'époque du meurtre de Binaggio et de Gargotta. Tout d'abord Lopiparo, accroupi dans le fauteuil des témoins, l'air sournois, se contenta de répondre par des sarcasmes. Il refusa même de reconnaître qu'il se trouvait à Tia Juana à l'époque. Lorsque je lui demandai par quelle raison légale il justifiait son attitude, il s'écria : « Alors quoi, y a pus d'institution ? » Il évita cependant de justesse d'être envoyé devant un tribunal pour Outrage à la Cour en se ravisant et en répondant aux questions. »

« En 1942, continua Follmer, on réussit à déterminer qu'une des sources d'approvisionnement de la bande de Kansas City, était la branche de la Mafia de Tampa (Floride) qui, à son tour, recevait la marchandise de Marseille, via La Havane... et que Sébastiano. Nani, ancien bandit de Brooklyn, maintenant installé en Californie, avait fourni plusieurs envois importants, expédiés de New-York. »

C'est le même Follmer qui mit le mieux en évidence la crainte qui musèle les mafiosi. En 1943, pendant l'enquête de Kansas City, il cacha avec d'autres agents des microphones dans une chambre d'hôtel occupée par Joseph Antinori (de la Mafia de Tampa) et Tony Lopiparo. Joe et Tony venaient d'être interrogés et essayaient de se rassurer mutuellement. Le dialogue que voici s'ensuivit, dûment enregistré :

TONY. — Si quelqu'un a parlé, j'aimerais bien savoir qui !

JOE. — Tu sais que tu n'as pas besoin de t'en faire à cause de moi. Tout ce que je sais, je risque pas de le cracher. Ce serait pas très mariole de parler pour se trouver en sortant devant deux ou trois mecs...

TONY. — Quelqu'un a dû me donner et j'ai comme une vague idée que je sais qui c'est.

A cet endroit du dialogue, Joe s'empresse de rassurer Tony et ajoute :

« Ils m'ont même posé des questions sur la Mafia, comme si... » il éclata d'un rire horrible, « comme si j'allais leur parler de ça !... »

La conversation se poursuit et Lopiparo, qui, soit dit en passant, fut ensuite acquitté, dit en s'adressant à Joe :

TONY. — Attends encore un peu et tu verras qu'on va s'en sortir au poil. Tu sais, les accusations du gouvernement sont de drôles de coups durs, mais il y a moyen de se démerder. Avec de la galette. Attendons la fin et on tâchera de savoir qui nous a couillonnés.

JOE. — Ouais, je pense aussi qu'on le saura le moment venu.

TONY. — Faut jamais faire confiance à personne, pas même à Jésus-Christ, c'est le seul moyen de pas se foutre dedans... tu piges ?

Il se peut que Tony et Joe aient été des gars malins, tout au moins selon les règles de la Mafia, mais dans cette même enquête, deux mafiosi, oubliant le code d'Ormetta, témoignèrent pour le gouvernement. L'un d'eux fut Carl Carramusa, et nous avons vu qu'il fut descendu. L'autre fut l'associé de Lopiparo, Tom Buffa. Buffa témoigna uniquement sur une question accessoire. A son retour à Saint-Louis, il échappa de justesse à une tentative d'assassinat. Il s'enfuit en Californie. En 1946 à Lodi, Buffa fut descendu d'une rafale de mitraillette.

le cognac de l'amitié

COGNAC

★ ★ ★
MARTELL

LE COGNAC LE PLUS
DEMANDÉ AU MONDE

Depuis 1715, les hôtes accueillants
offrent du Martell.

MIS EN BOUTEILLE À COGNAC, FRANCE

Rm 54 2F

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !



**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Partout le Comité rencontra cette même crainte. Nous avons interrogé des quantités de mafiosi, tous réagirent de la même façon. Il faut se souvenir que pour les Italiens et les Siciliens, la Mafia est aussi célèbre que Buffalo Bill pour les Américains, or, voici le genre de réponse qui nous fut donné :

KANSAS CITY. Tony Gizzo est dans le fauteuil des témoins.

Question. — Appartenez-vous à l'heure actuelle à la Mafia ?

Réponse. — Qu'est-ce que c'est que ça, la Mafia ? Je ne savais même pas que ça existait.

Plus tard cependant, Gizzo fit une fausse manœuvre.

Q. — Connaissez-vous Balestrere ?

R. — Oui, Monsieur...

Q. — Il est très connu en tant que membre de la Mafia, n'est-ce pas ?

R. — C'est ce qu'on dit.

Q. — Et qu'est-ce qu'on dit exactement ?

R. — Juste ce que vous venez de dire.

Plus tard Gizzo fut à nouveau interrogé sur son aveu relatif à la rumeur attribuant à Balestrere dans la Mafia. Gizzo qui pourtant est un coriace, perdit complètement la tête. Il affirma n'avoir jamais dit ça. A une autre question, il s'exclama : « Bon Dieu, je voudrais bien savoir ce que c'est que votre sacrée Mafia ! »

A WASHINGTON. Salvatore Moretti, un des plus ignobles gangsters de New-Jersey, dépose :

CONSEILLER HALLEY. — Savez-vous ce qu'est la Mafia ?

MORETTI. — Quoi ?

HALLEY. — La Mafia, m-a-f-i-a ?

MORETTI. — Excusez-moi, je ne sais pas de quoi vous parlez...

HALLEY. — Vous n'avez jamais entendu ce mot-là dans votre vie ?

MORETTI. — Non, Monsieur, jamais.

C'est alors qu'Halley, incrédule, demanda à Moretti : « Est-ce que vous lisez ? » et le gangster méprisant : « Non... comme j'avais l'air de dire avant, j'ai pas beaucoup à cause de mes yeux. »

CHICAGO. Jack Dragna, personnage bien connu de la police de Los Angeles, Sicilien de naissance, est interrogé. On lui demande s'il a entendu parler de la Mafia. Oui, dans les journaux. Jamais chez vous ? demande Halley. Oh non, répond Dragna. — Pas même en Sicile, quand vous étiez jeune ? — Non.

Philip d'Andréa, amené de Californie pour témoigner à Chicago se montra plus docile et plus désireux de coopérer, sans doute parce qu'il était alors en observation de la part de la Commission des mises en liberté provisoire du pénitencier où il venait de purger une peine pour abus de confiance. Il s'arrangea cependant pour ne rien révéler

d'Andréa soutint que c'était faux. Un de nos conseillers, George Robinson, lui demanda :

Question. — A votre avis, serait-il anormal pour un homme de votre âge de n'avoir jamais entendu parler de la Mafia ?

Réponse. — Oui, je le pense, surtout s'il était né en Sicile. Parce que, comme je vous l'ai dit, toutes les familles étaient autrefois au courant. Les gens craignaient de posséder un petit quelque chose de peur qu'on vienne le leur faire sauter ou qu'on leur envoie une lettre. Les choses en étaient là, il y a vingt ans, autant que je m'en souviens.

Q. — Que savez-vous encore des principes de la Mafia, dont vous vous souvenez depuis votre enfance pour en avoir entendu parler dans votre famille ?

R. — Un des points principaux était qu'il valait mieux la fermer.

Q. — En parlait-on entre familles italiennes ?

R. — Grand Dieu ! non. On n'en discutait qu'à la maison...

Et cela continua ainsi. Aucun de ces hommes réputés comme des durs ne voulait avoir l'air de connaître la Mafia. Il n'empêche cependant qu'elle existe. A Tampa, le Comité recueillit des témoignages relatifs à quatorze meurtres et six tentatives de meurtre restés impunis. Tout cela au cours des deux dernières décades. La plupart portaient la marque des crimes de la Mafia. Interrogé sur l'existence d'un syndicat de la Mafia, le chef de la police de Tampa répondit qu'il en était persuadé. Quelques instants plus tôt, le conseiller adjoint Rice avait recueilli un témoignage relatif au meurtre d'un nommé Joe Vaglica, Alias Vaglichio, tué en 1937, à son comptoir à sandwiches par une rafale de quatre balles tirées d'une voiture qui passait à toute allure. « Il n'y eut aucune arrestation », mentionne le rapport de Rice, mais les officiers chargés de l'enquête parvinrent à établir que Vaglica était à l'époque un tueur à la solde de la Mafia et qu'il avait fait pour elle « quelques petits travaux » à New-York, Chicago, Cleveland... « Vaglica appartenait à une bande de vingt-trois gangsters de différentes parties d'Amérique qui furent arrêtés à Cleveland (Ohio) le 6 décembre 1928 à la suite d'un raid exécuté dans un hôtel où se déroulait une prétendue réunion du Grand Conseil de la Mafia ».

Les audiences de Californie nous fournirent l'occasion d'en apprendre davantage sur les méthodes de la Mafia. Cette fois de la bouche des inspecteurs Frank Ahern et Thomas Cahill. Ces deux hommes étaient si calés sur le sujet que nous les « empruntâmes » à la police de San Francisco avec mission

La fabuleuse dynastie des ROCKEFELLER

SUITE ET FIN

Des laboratoires modèles, des savants Japonais penchés sur leurs équations, des chercheurs obscurs et fervents, des tableaux noirs, des hôpitaux, des cathédrales relevées de leurs ruines : prodigieux cinémascope de la philanthropie qui soudain efface les producteurs derrière l'oeuvre et toute une famille sous sa légende.

Un examen de passage raté

John D. II faillit se tromper. Autour de sa 25e année, il crut échapper à l'ombre écrasante de son père en essayant de marcher sur ses traces, lui qui avait appris le latin, la sociologie et lisait la Bible, d'une voix feutrée, à l'école baptiste du dimanche, il voulut se lancer dans les affaires et s'imposa, pendant un an, l'examen de passage de Wall Street.

Il fut désastreusement étendu et perdit dans une malheureuse affaire de cuir un million de dollars, ce qui, sans doute, était une goutte d'eau dans la mer, mais cette goutte lui serla la gorge quand il dut, les mains vides, comparaître devant son père. John Ier resta debout, le fit asseoir. Ses lèvres minces esquissèrent une grimace singulière, amusée, presque satisfaite, qui est restée dans les annales de la famille sous le nom de sourire. Puis John Ier s'assit et signa un chèque. C'est ce jour-là, croit-on, qu'il expliqua à son fils que sa mission dans la vie n'était pas de gagner de l'argent.

Il avait souvent répété :

— Tout cet argent me fait peur. J'ai peur pour mes enfants et mes petits-enfants.

Jusqu'à sa mort, il s'était montré d'une avarice étonnante, signant au pasteur Gates un chèque de 600,000 dollars, mais incapable d'arracher un dollar à la poche de son gousset pour payer un vestiaire ou bien encore n'achetant qu'un seul tricycle pour trois de ses petits-fils. C'était à la fois une manière d'être et une méthode. John Ier avait eu dès l'enfance le sentiment religieux des devoirs de la richesse.

— L'argent, disait-il, est une morale. Rockefeller numéro 2 avait hérité de son père l'assiduité aux offices, l'esprit méticuleux, l'horreur du tabac, de l'alcool et des plaisirs. Quant à l'immense fortune qui allait s'abattre sur ses épaules, il sut tout de suite qu'elle serait un fardeau plus lourd à porter au siècle de l'égalité qu'au siècle de l'aventure :

— Je suis né de l'argent, disait-il, est-ce ma faute ? L'argent était là, autour de moi, comme l'oxygène, comme l'eau. Ce qui compte, c'est ce qu'on en fait.

John D. II ne se mettait jamais en colère. Il n'a élevé la voix qu'une seule fois, le jour où un biographe maladroit ou flagorneur crut, d'un trait, résumer la situation en lui déclarant :

— Au fond, votre oeuvre, tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour réhabiliter le nom des Rockefeller.

Un Fantôme à Wall Street

Il répondit sèchement que tout ce que son père avait accompli servait les desseins de Dieu et contribuait au bien-

être de l'humanité. Le krach de Wall Street en 1929, qui a laissé dans les coeurs américains une blessure plus profonde que les deux guerres mondiales, fut, pour le vieux Rockefeller, âgé de 82 ans, l'occasion de montrer ce qu'on entend, dans la famille, par « les devoirs de la richesse ». Le lundi matin, 28 octobre, la cloche du Stock-Exchange avait retenti comme un glas. A la chute vertigineuse de l'acier avait succédé la débâcle de la General Electric, le plongeon de Westinghouse, le naufrage des pétroles. L'affolement, dans le grand hall de marbre, faisait place à la panique. Sous le vent d'Est, dans l'étroit goulot de Wall Street, la foule attendait, angoissée. Depuis la veille, on ne comptait plus les faillites, on commençait à compter les suicides : il y en avait eu douze.

Alors, la vieille momie de Pocantico Hills, sèche et maigre comme la mort, rangea sa canne de golf et, pour un jour, sortant de sa retraite, convoqua les journalistes. Auprès du roi de la Standard Oil se tenait un homme grisonnant aux lunettes cerclées d'or : Junior. Ce fut le vieux qui parla :

— Mon fils et moi, dit-il aux journalistes, nous achetons. Nous ne croyons pas à la crise. Rien ne justifie l'effondrement.

C'était incroyable. Pourtant les journalistes vérifièrent et surent que les Rockefeller avaient assez d'argent, et surtout assez de courage pour se jeter, avec toutes leurs disponibilités, dans la tempête. Le lendemain, les valeurs remontaient.

L'héroïque folie

Cette sorte de courage est aussi ce qui fait la grandeur des Rockefeller. John D. II l'avait comme son père. Il le prouva dans l'affaire du Rockefeller Center. Le krach de Wall Street avait emporté comme feuilles mortes tous les grands projets. L'esprit d'entreprise agonisait. Il fallait être fou, génial ou totalement inconscient pour se lancer, au milieu de la tourmente, dans la construction d'un grand Opéra. C'est ce que fit pourtant le sage Junior qui entreprit de reconstruire, au coeur de New-York, le fameux Metropolitan Opéra, point de départ du plus colossal building d'Amérique : le Rockefeller Center. Quand on est au pied de ce monument d'orgueil, on ne se douterait pas qu'il a été conçu par Junior, le plus modeste des Rockefeller. Mais Junior pensait qu'il fallait rendre leur confiance aux Américains : au lieu de renoncer à ses plans, il les renforça, les multiplia. Au lieu de rebâtir simplement, au coin de la 54e Rue, le vieux Metropolitan Opéra, il décida (et nul doute que son père n'approuvât le projet) de construire le plus formidable gratte-ciel du siècle, sorte de capitale au milieu de la ville, rendez-vous de tous les courants du commerce, du tourisme, du luxe.

Folie, si l'on songe qu'à ce moment-là, tout New-York était à louer. Les cent trois étages de l'Empire State Building vacillaient au bord du gouffre que venait d'ouvrir la crise. Les locations dénoncées se chiffraient par dizaines de millions de dollars. Les gratte-ciel affichaient : « A louer ».

Dans notre prochain numéro

L'agence télégraphique, ennemi public numéro un

d'intéressant. Il avait été garde du corps et porte-revolver d'Al Capone et reconnu « avoir entendu parler » de la Mafia depuis son enfance, mais prétendit ne rien savoir de ses activités. Il avoua cependant avoir été président d'une association italienne connue sous le nom d'Union Nationale Italo-Américaine — ou Union Sicilienne — qu'il présentait comme une mutuelle d'assurances. Or, de nombreux gangsters d'origine italienne et sicilienne furent trouvés porteurs des polices d'assurance de cette mutuelle. Les enquêteurs dirent que cette Compagnie d'Assurances servait de façade à d'autres activités, mais

d'assister le Comité dans son enquête nationale. Ils nous parlèrent d'abord du meurtre d'Abraham Davidson. Celui-ci devait venir témoigner contre Joe Sica, gangster californien, membre notoire de la Mafia. Davidian fut exécuté d'un coup de revolver avant l'ouverture du procès.

Nick de John, racketeer, fut étranglé dans des circonstances mystérieuses, à l'issue d'un rendez-vous dans un restaurant bien connu de San Francisco, le « Poodle dog » qui se trouvait être le lieu de prédilection de la bande. Par recoupements, le Comité acquit la con-

[Lire la suite page 52]

C'est dans ces conditions que les Rockefeller, sous l'impulsion de John D. II ouvrirent, au seuil de l'été 1931 le chantier de l'espoir. Deux ans plus tard, le R.C.A. Building, dont le sommet empanaché de nuages symbolisait la grand-réverie de celui qui l'avait fait naître.

C'est au 56e étage du Rockefeller Center que le fils et les petits-fils de John D. I travaillent à distribuer la plus grande fortune du monde. Quand la commémoration d'un anniversaire les réunit, ou quand ils tiennent conseil dans la grande bibliothèque du Center, on se trouve en présence d'un groupe d'hommes assez extraordinaires. Leur profession commune : philanthropes. Leur idole : le fondateur de la Standard Oil. Leur idéal : contribuer par tous les moyens aux progrès de l'humanité, à la science, aux arts, à la mise en valeur des terres en friche. Leur défaut : avarice, jamais le sou en poche. Leur qualité : une immense générosité, mais calculée et répartie à l'échelle du globe.

Les cinq frères

L'aîné de la troisième génération, John Davidson III, a cinquante-deux ans. Puritain, comme son grand-père, effacé comme son père, on le prendrait, à le voir, pour un homme pauvre. C'est à lui qu'un restaurant refusa un jour un chèque : « Encore un type, dit le patron, qui se prend pour Rockefeller. »

John D. III, qui a fait le tour du monde, a retenu de ses voyages l'image affligeante de la grande misère asiatique. Sur son initiative, après la guerre, les Rockefeller firent une donation de cinquante millions de dollars pour construire à Pékin un centre médical qui devait être confisqué, en 1949, par Mao Tsé Toung. John D. III a été le président de la Croix-Rouge américaine. Il a été le successeur de Dulles à la tête de la fondation Rockefeller.

C'est lui qui préside les conseils de famille qui réunissent les cinq frères. Quand Nelson Rockefeller, devenu en novembre dernier gouverneur de New-

York, a voulu s'engager dans la politique, les frères se sont réunis pour lui donner conseil et l'y autoriser. Aucun d'eux n'entreprend jamais rien d'important sans consulter tous les autres. Ils habitent, avec leurs familles respectives, des bungalows construits à leur intention sur le pourtour du parc de Pocantico Hills.

David, qui a fait à Harvard, Chicago et Londres des études financières, préside l'Institut Rockefeller pour la recherche médicale. Seul des cinq frères, Lawrence, âgé de quarante-huit ans, semble avoir hérité du grand-père le goût du risque et des affaires : il y a des usines d'hélicoptères, d'électronique et d'avions à réaction qui portent son nom et tournent avec ses dollars. Mais la structure sociale et les barrières fiscales de l'Amérique d'aujourd'hui ne lui permettraient pas, même s'il en avait le talent, de refaire la fortune des Rockefeller.

Fabuleuse dynastie dont le règne financier touche à son terme. L'immense héritage morcelé, taxé, dispersé, ne sera plus, à la quatrième génération, qu'un souvenir. Du moins les arrière-petits-fils de John Ier auront-ils la fierté d'apprendre qu'un chèque Rockefeller a contribué à la restauration de Versailles et de la cathédrale de Reims, que la ville historique de Williamsburg, en Virginie, est une création de John D. III et qu'on joue Shakespeare à Stratford-on-Avon dans un théâtre financé par les Rockefeller. Quinze mille savants à travers le monde ne doivent d'être délivrés du souci matériel qu'aux institutions créées par la famille.

Aucun Rockefeller n'avait pensé jusqu'ici recueillir les dividendes politiques de cette longue philanthropie. Nelson, le premier a eu cette audace. Sans l'avouer, il a déjà les yeux sur la Maison-Blanche. Peut-être, dans deux ans, un Rockefeller ira-t-il s'installer dans le fauteuil qu'occupait en 1904 Théodore Roosevelt quand il brandissait contre le patron de la Standard le gros bâton, le big stick, des premières lois anti-trust...

LE RIRE D'HOLLYWOOD...

Un Rockefeller dans la politique ! Un Rockefeller gouverneur de l'Etat de New-York ! Et dans deux ans peut-être un Rockefeller à la Maison-Blanche !

Ses amis avaient dit à Nelson :

— C'est de la folie. Tu n'as aucune chance. D'abord parce que les républicains seront battus. Ensuite parce qu'un Rockefeller doit se consacrer exclusivement au bien-être de l'humanité.

Ce que ses amis pensaient, sans le lui dire, c'est qu'une sombre magie s'attache au nom de Rockefeller et qu'à travers un demi-siècle de bienfaits, la noire légende de l'Anaconda persiste dans les mémoires américaines. L'envie et la haine des riches ne sont pas des sentiments populaires en Amérique où l'on serait au contraire porté à fêter comme un champion celui qui décroche son premier million de dollars. Mais il y a, dans l'histoire des Rockefeller, quelque chose de sinistre et d'antidémocratique qui les identifie à l'image exécrée d'un trust tentaculaire. La vieille silhouette grincheuse de John D. I sous son chapeau de soie, c'est très exactement l'idée que les ennemis de l'Amérique se font d'un Oncle Sam qui aurait les dents longues et les doigts crochus. C'est l'incarnation du conservatisme le plus tyrannique et le plus odieux, au milieu d'une Amérique éduquée par deux générations de Roosevelt.

C'est à ce mythe que Nelson, bravement, s'est attaqué. Tout l'été il a par-

couru l'Etat de New-York. Il a serré les mains, dévoré des sandwiches, avalé des pots de bière. Millionnaire républicain, il se présentait au poste de gouverneur de l'Etat de New-York contre le millionnaire démocrate Harriman. Il l'a battu avec trois millions de voix contre tous les pronostics, contre toutes les vraisemblances. Déjà, on parle de lui, pour 1960, comme candidat possible à la présidence.

Le conseil de famille dit oui

Fidèle à la tradition Rockefeller, Nelson, avant de poser sa candidature, avait réuni tous ses frères au 56e étage du fameux building qui porte leur nom. Ayant obtenu leur approbation, il commença une campagne électorale qui fut surtout une campagne de séduction. Ce fils de puritain joua le jeu avec l'art d'un politicien consommé, haranguant les foules au coin des rues, portant les enfants à bout de bras, allant même, dans le quartier portoricain jusqu'à pratiquer le hula-hoop.

Il a toutes les solides et graves vertus des Rockefeller mais il a ce qu'aucun n'a jamais eu : du charme. Ses cheveux châtains ondulés, comme ceux de Mermoz au-dessus d'un vaste front. Ses yeux sont bleus et rassurants. Il a ce rire hollywoodien, rayonnant, qui, en affiche ou sur les écrans de publicité « vendrait » n'importe quoi aux coeurs américains, des automobiles ou de la pâte dentifrice, la sainteté de Billy

Graham ou le désintéressement des patrons de la Standard Oil. Ses épaules athlétiques, ses vestes de tweed, ses cravates au vent lui donnent l'air d'un étudiant de Harvard qui aurait toujours préféré le rugby à l'économie politique. Sa mâchoire forte témoigne d'une superbe énergie : il n'y a vraiment, en Nelson, aucune des nonchances qu'un Rockefeller de la troisième génération serait tenté de se permettre et dont on relève quelques traces dans le style ultra-britannique de son frère Lawrence, le raffiné de la famille.

Il a préféré les lapins aux dindons

Jeune homme de cinquante ans, Nelson est trois fois père et, déjà, quatre fois grand-père. Il élève ses petits-fils dans la tradition de fer inaugurée par John D. : peu d'argent de poche, beaucoup de travail, du sport et le sens de leurs devoirs sociaux. Il leur raconte — et c'est une histoire qui a fait fureur pendant la campagne électorale — qu'il a gagné ses premiers dollars en élevant des lapins qu'il revendait ensuite au laboratoire de l'Institut Rockefeller. John Ier avait gagné les siens en élevant des dindons.

— A mon époque, explique Nelson pour justifier cette infidélité à la tradition, le lapin était plus intéressant que le dindon : il rendait de grands services à nos savants quand ils faisaient l'expérience de leur vaccins.

Nelson, comme son père et son grand-père, tenait minutieusement les comptes de ses modestes recettes et de ses dépenses. Sa mère, Abby Aldrich, le rendit sensible à la musique et à la peinture. Il possède aujourd'hui, dans son appartement de la 5e Avenue, une collection de toiles modernes où Braque, Léger, Picasso, Picabia, tiennent avec éclat la vedette. Il est aussi l'un des commanditaires et l'un des animateurs d'un des plus beaux musées du monde, le *Modern Art Museum de New-York*.

A la différence de son père, le modeste junior, et de son grand-père, qui avait toutes les raisons de tenir les foules à l'écart, Nelson, dès l'enfance, s'est mêlé à toutes les classes sociales.

Une irrésistible curiosité le poussait à découvrir les autres, ceux qui n'ont pas devant eux cent millions de dollars. Sa mère, qui voulait faire de lui « un homme, un vrai », l'envoya à l'Université de Columbia dans une école progressiste (la *Lincoln School*) que fréquentaient des enfants d'ouvriers ; il y acquit le goût des contacts, et c'est là qu'il découvrit sa véritable ambition : être populaire.

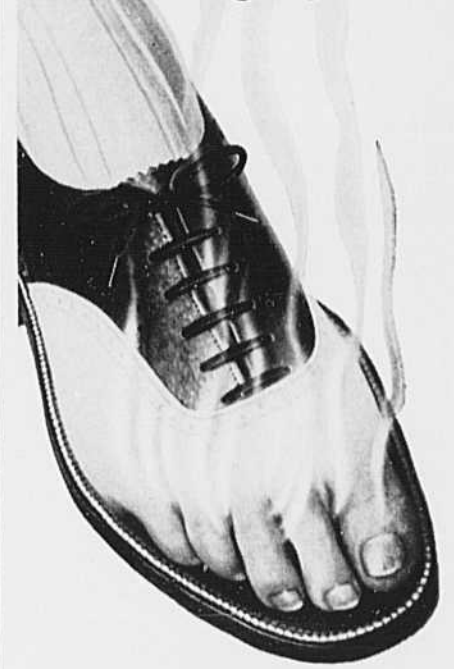
Il a remplacé le cuisinier

Plus tard, Nelson s'embarqua à bord d'un baleinier, le « Stratcona », dont l'équipage, sous la conduite d'un pasteur anglais, allait chaque été au Labrador prêcher la bonne parole aux Esquimaux. Quand le cuisinier tomba malade, c'est Nelson qui le remplaça et la manière dont il préparait la sole — avec sauce à la crème et bananes frites — lui valut l'indéfectible attachement des marins : le cuisinier guéri, ils supplièrent Nelson de rester à son poste.

Après un séjour à l'Université de Dartmouth il épousa une amie d'enfance, Mary Todhunter Clark, jeune fille de la bonne société philadelphienne qui partageait son goût de la voile, du camping et de la natation. Nelson et « Tod » reçurent en cadeau de nocces un billet pour le tour du monde. Ils en profitèrent pour affectuer, aux Indes, en Chine, en Malaisie, une enquête approfondie sur la misérable condition des peuples que le jargon actuel nomme « sous-développés ». Au retour de cette studieuse lune de miel, Nelson eut l'occasion de faire ses preuves.

[Lire la suite page 54]

C'est dangereux de négliger



LE PIED D'ATHLÈTE

(ou dysidrose)

Laissés sans traitement, les organismes du Pied d'Athlète s'introduisent sous la peau et se répandent — peuvent pénétrer dans le sang et causer de graves infections. Ou même se transmettre à d'autres personnes ! Combattez donc le Pied d'Athlète sans délai !

Au premier signe de crevasse entre les orteils, appliquez Absorbine Jr. Le picotement que vous ressentez vous indique que l'Absorbine Jr. est à l'oeuvre, détruisant tous les microbes qu'elle peut atteindre. D'emploi facile, elle soulage rapidement la douleur !

Absorbine Jr. se vend à tout comptoir pharmaceutique.



ABSORBINE Jr.

La formule n°1 au Canada contre le Pied d'Athlète

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

Le feuilleton du Samedi

L'ANGE CONSOLATEUR

par H.-L. Magog

No 6

SOLÉE et cachée sous son nom d'emprunt, Lily Merveille ne gênait guère Suavita. Réunie à Sernin Hourtouse, qui allait inévitablement revenir à son ancien projet de mariage, la jeune fille reprendrait son véritable nom et serait amenée à rechercher son père.

Où, ce dernier était là, pas bien loin d'elle, presque à sa portée, caché lui aussi sous un nom d'emprunt.

Mais ce double incognito était une barrière bien fragile. Il ne fallait que le plus léger hasard pour mettre en présence le père et la fille. Or, si Pierre Morestac, aveugle, ne pouvait reconnaître Liliane, cette dernière était en possession de deux bons yeux et d'une mémoire fidèle.

Le pire pourrait arriver, le pire selon l'aventurière !

Encore ne soupçonnait-elle pas le plus grave, qui était l'intervention du docteur Sernin Hourtouse dans la vie de Pierre Morestac grâce au caprice de l'innocente Lola.

Que le nom de Sernin fût seulement prononcé devant l'aveugle, qu'arriverait-il ? Sa mémoire aussitôt réveillée interpellait le fiancé de sa fille, s'étonnerait que celle-ci eût feint de ne pas reconnaître le jeune docteur.

En vérité, en établissant un lien entre l'ancien étudiant et l'aveugle, Lola Mirafiore ne savait pas quel danger elle appelait de ses vœux.

Pour l'instant, Suavita n'était pas mieux informée. Mais son instinct d'aventurière la guidait et, déjà, elle avait condamné Liliane.

« Où est Carlo ? se demanda-t-elle. C'est bien le moment d'agir. L'occasion est favorable. D'ici une heure, il serait sans doute trop tard. »

Mais précisément parce que le temps lui était mesuré, elle ne pouvait songer à entreprendre une recherche aussi chanceuse. Il fallait agir sans délai.

— Tant pis ! Je me passerai de lui ! décida-t-elle. N'ai-je pas la ressource de Bernay ? Il est l'homme de la situation.

Elle entra dans un café et s'en fut au téléphone demander une communication.

— Allô ! Quatre ?... C'est Six qui est à l'appareil... Cher ami, avez-vous en vue un prochain envoi ?

— Dès que le lot sera complet, lui répondit à l'autre bout du fil la voix du correspondant inconnu.

— Je pourrai peut-être le compléter. Préparez-vous à recevoir un colis.

— Entendu.

Satisfaite, après l'échange de ces paroles mystérieuses, l'aventurière quitta le café et se fit conduire dans un cabaret lointain.

Dans une arrière-salle, quatre individus jouaient à la belote. Ils étaient jeunes et avaient cette élégance bien

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».

Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.

Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considérait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.

L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.

Le lendemain, Liliane en pénétrant dans la bibliothèque trouve une enveloppe sur une table placée bien en évidence lui annonçant le départ de son père pour l'étranger où d'importants travaux l'appellent, avec promesse de revenir une fois son but atteint.

Liliane fait maintenant partie d'une troupe d'artistes de cinéma afin d'oublier et devient première vedette sous le pseudonyme de Lily Merveille.

spéciale qu'ont, dans toutes les villes du monde, les « gars du milieu ».

— Je suis Six et j'ai besoin de vous, dit la « baronne » Mirafiore, en s'avançant vers eux.

Elle tira de son sac un masque qu'elle montra.

Ils saluèrent et chacun d'eux montra un masque semblable.

— C'est régulier, dit l'un d'eux. A la disposition de « ousté », la petite mère ! Que faut-il faire ?

— Je vais vous l'expliquer, répondit l'aventurière en s'asseyant.

— Ici, Tourneville... Place-toi ici avec ton appareil, mon vieux. Et cesse de regarder à tout instant ta montre. Tu m'agaces. Aujourd'hui on se passera de toi au studio. Tant pis pour Trinola. Qu'il s'arrange comme il voudra. Je te réquisitionne. Ton devoir est à mes côtés pour tourner la plus belle scène du monde... Tu commenceras à mon signal... Je n'attends plus que mes artistes... Ah ! en voici un...

Affairé comme un général, Bout-de-Ciné se précipita vers Sernin Hourtouse, qui arrivait, cherchant des yeux Liliane...

— Pas encore là ! cria Bout-de-Ciné, devant les pensées du jeune docteur. Elle ne va pas tarder. Mais un peu de patience. Il faut que je vous fasse répéter un peu... Mais oui, répéter !... Vous imaginez-vous que je puisse renoncer à tourner la scène touchante de votre rencontre ? Ce sera la réplique à celle qui vous a tant ému, tantôt, au cinéma. Aujourd'hui, nous approchons du dénouement. Je veux avoir ça dans mes archives.

Il exultait le brave gosse, dans le décor préparé par ses soins. Ce n'était qu'un banal salon d'hôtel. Mais il avait fait mettre des fleurs partout et dissimulé Tourneville et son appareil derrière un rideau de plantes vertes.

— J'ai travaillé, affirma-t-il. Oui, cher monsieur, j'ai travaillé à notre surprise. Liliane y est préparée. Je lui ai fait comprendre que vous aviez été, tout comme elle, dupe des apparences et qu'en tout cas vous n'aviez jamais songé à l'abandonner. Pour le détail, je m'en rapporte à vous. Elle écouterait tout au long et sans ennui votre histoire. Elle vous redira la sienne et puis vous parlerez de votre avenir... Nous, pendant ce temps-là, nous vous regarderons. Ce sera la plus belle scène de Lily Merveille. Une histoire d'amour « pour de vrai » ! On n'a pas tous les jours l'occasion de tourner ça au cinéma. Vous pouvez bien me faire ce plaisir, puisque je vais vous rendre votre Liliane...

Il bavardait... bavardait... étourdissant Sernin, qui ne l'écoutait guère. Il ne pensait qu'à une chose. Il allait revoir Liliane, se disculper, reprendre l'ancien rêve... Quelle joie était en lui et quelle impatience !...

— Voici donc la scène à laquelle je vous demande de collaborer, expliquait Bout, intarissable. Ce sera vos débuts à l'écran. Mais comme vous les ferez en compagnie de mon amie Lily, je suis certain que vous serez excellent. Donc, voici le sujet : assis dans ce fauteuil et fumant nerveusement des cigarettes, que vous jetez après en avoir tiré deux ou trois bouffées pour en rallumer une autre l'instant d'après, vous attendez votre fiancée... Elle arrive... Quelqu'un — c'est moi ! — vous la ramène après un long voyage, de multiples péripéties et je ne sais combien de dangers. Vous vous élancez... Elle se jette dans vos bras... On coupe là. Je ne vous en demanderai pas davantage. Attention. Il me semble que j'entends l'auto qui amène Liliane... Ne bougez pas...

Conseil bien inutile ! Sernin, pour un empire, ne serait pas demeuré en place. Sur les talons du gosse, il courut vers la porte et ne s'arrêta qu'en voyant un

grand escogriffe de chauffeur se présenter seul à Bout, visiblement déconcerté.

— Où est Mlle Merveille ? cria le gosse.

— Excusez, m'sieu Bout, répondit le chauffeur. Mais quand je me suis présenté chez elle, elle venait d'en partir. On était venu la chercher de votre part.

— Comment de ma part ? éclata Bout. Puisque c'est toi que j'ai chargé de me l'amener !...

— C'est sans doute un malentendu. On a dû venir la chercher du studio et, puisqu'elle attendait votre convocation, elle aura cru que c'était vous et elle sera partie sans questionner.

— C'est un coup de Trinola ! s'exclama le gosse, furieux de voir rater la scène si bien préparée. Qu'est-ce qu'il lui prend de me chiper mon étoile ? Ah ! mais, je ne vais pas comme ça me laisser couper l'herbe sous le pied ! Venez, monsieur Sernin... Nous allons nous faire conduire au studio, reprendre Liliane et tourner là-bas notre grande scène... Vous n'y perdrez rien, finalement.

Il entraînait le fiancé. Devant lui, le chauffeur dégringolait l'escalier et courait se réinstaller à son volant.

L'auto fila et ne s'arrêta que devant la loge du concierge.

— Lily Merveille est là ? cria Bout en se penchant, prêt à jaillir de la voiture.

Le concierge avait une figure de catastrophe.

— Lily Merveille ? répéta-t-il en hochant tragiquement la tête. Ah ! monsieur Bout-de-Ciné !... Si vous saviez... Il vient d'arriver un malheur... un grand malheur !

TROISIEME PARTIE

LA FABRIQUE D'IMAGE

I — Le figurant

LE loup est dans la bergerie, ricana Carlo Misère. Reste à trouver la brebis qu'il doit dévorer.

La bergerie, c'était l'ensemble des terrains sur lesquels s'élevaient les studios de la firme qui utilisait, entre autres, les services de l'illustre metteur en scène Trinola et des non moins illustres vedettes Lily Merveille et Bout-de-Ciné.

Carlo venait d'y pénétrer, après une longue attente, mêlé à un lot de figurants.

Mais s'il était dans la place, il lui restait à situer son terrain d'action et à manoeuvrer pour s'en rapprocher.

Habilement, étant donné ce qu'il venait tenter, il ne tenait nullement à attirer sur lui l'attention.

Evitant d'être questionné, il écoutait, faisant son profit des propos entendus.

— Tu vois cette bagnole ? C'est celle de Lily Merveille, la nouvelle star, expliquait un vieux cabot à un voisin

[Lire la suite page 47]

[Suite de la page 18]

fois. Le comte Ascensio discrédité par l'abus d'alcool et de criantes dettes de jeu, venait de quitter la carrière diplomatique. Sa femme, dont il était séparé, vivait aux États-Unis. Quelques années plus tôt, il avait hérité d'une parente française ce chalet du Clos-Saint-Jean, une bicoque très modeste qu'il avait modernisée à grands frais et dont Pascal, tout de suite après son mariage, avait dû régler les factures d'entrepreneurs. En dépit de sa gêne financière, le comte recevait beaucoup : il avait deux filles à marier.

Déjà Pilar, en ce temps-là, tournait autour de Pascal, le tentant de sa beauté voyante, l'aguichant de son rire de gorge. C'était l'autre qu'il avait aimée.

Estrella, toujours vêtue de blanc, semblait une fleur exotique éclore par erreur sous ce ciel souvent gris. Elle était fine et gracieuse, avec une voix douce et des gestes lents. Lorsqu'elle riait son rire avait une sonorité interrogative et presque angoissée. Elle paraissait se demander si elle avait le droit d'être gaie. Pascal ne s'était pas tout de suite épris d'elle. Il s'était, au jour le jour, laissé fasciner par son charme. Plus grand, plus sûr, plus profond avait été son amour. Il l'aimait au-delà de la mort.

Ils n'étaient demeurés fiancés que quelques semaines. Le mariage avait été célébré dans l'intimité, à Hauteroche. La comtesse était à New-York. Lionel Cortez, l'ami de toujours d'Estrella, effectuait en Indochine son premier grand reportage.

Ils avaient été de ceux dont on dit qu'ils ont tout pour être heureux. Pourtant Estrella était triste. Elle le demeurait à la naissance de ses enfants lorsque, vision délicieuse, elle tenait dans ses bras, parmi les blancheteurs de son lit, les deux petits paquets vagissants. « Je ne me sens pas assez mère, disait-elle en pleurant, j'ai honte... » Les voyages la fatiguaient. Souvent lasse de cette campagne elle se lassait plus vite encore de Paris. Malgré des efforts méritoires, elle comprenait tout de travers la savante musique de Pascal.

Quatre années. Pendant quatre années, il avait essayé d'en faire une femme heureuse. Et puis, juste deux ans plus tôt, appelé à Paris par la direction de la Radio, il avait reçu ce télégramme à son hôtel : « Estrella grièvement blessée. »

Il ne l'avait pas revue vivante. A dix kilomètres de Hauteroche, la voiture qu'elle conduisait s'était écrasée contre un arbre, dans le brouillard. Il conserverait toute la vie l'image d'une jeune femme mélancolique, éternellement insatisfaite.

Estrella... Que restait-il d'elle ? Un souvenir mêlé de doutes, de remords, traversé de questions insolubles. Il restait aussi les enfants. Ils avaient peu connu leur mère. Ils étaient petits, si petits... Il demeurait aussi Pilar.

Jamais du vivant d'Estrella, Pascal n'eût imaginé les deux sœurs aussi unies. A en croire la belle rousse, celle-ci avait connu quotidiennement les moindres pensées de la morte. Chose étrange, depuis le jour fatal, il semblait que les sentiments d'Estrella se fussent cristallisés dans le cœur de Pilar. Pilar ne savait comment expliquer ce phénomène : elle voyait Pascal désormais comme avec les yeux d'Estrella. L'amour d'Estrella se continuait en elle, par elle. Pascal pouvait-il comprendre.

Pascal ne pouvait s'empêcher d'être ému et fort troublé. Le docteur Hauser ne lui affirmait-il pas que son « plan astral » correspondait exactement à celui de sa belle-sœur, bien plus qu'à celui de sa femme ? N'avait-il pas maintes fois évoqué l'esprit de la morte qui re-

mettait entièrement la destinée de son mari entre les mains de sa sœur aînée ?

Et voici que, tout d'un coup, Estrella lui apparaissait, l'Estrella d'autrefois, les joues pleines, les yeux vifs, non encore vaincue par une tristesse sans bornes. Telle qu'elle eût été, heureuse. Telle qu'il eût souhaité passionnément la voir.

Qui était cette Françoise ? D'où venait-elle ? De quel droit ressemblait-elle à Estrella ? La similitude ne l'avait frappé qu'au moment où, sur le point de quitter la pièce, elle avait, d'un geste souple de la main, écarté les mèches qui cachaient ses tempes et son front. Alors une sorte de terreur l'avait saisi. Sa main avait lâché les cartes qu'elles tenaient...

Cette fille était-elle l'envoyée de la Providence ? Son rôle consistait-il à le narguer, à lui rappeler son malheur ? Que ferait-il le lendemain ? La jeter à la porte ou lui ouvrir les bras ?

Pascal secoua la cendre de sa cigarette. Il en avait fumé plus de vingt depuis l'instant où il avait relevé ses cartes sous le regard jaloux de Pilar. Il regarda l'heure à son poignet. Ses yeux brûlaient. Dehors, une aube crainative commençait à poindre.

Il conclut : « Ma mère a raison, je deviens neurasthénique. Je suis véritablement obsédé. Cette petite institutrice, une réplique d'Estrella ? Allons donc ! Les traits ne sont rien dans l'âme. Le charme, le mystère, le secret d'Estrellita, elle seule les possédait. Et ils sont morts, morts avec elle. Que Françoise Andreani s'en aille ou reste, que m'importe ?... »

Il salua Françoise, le lendemain matin, avec une indifférence qui n'avait rien de factice. L'édifice construit par Pilar n'avait été qu'éraflé.

V

Il y avait grand dîner au chalet du Clos-Saint-Jean, en l'honneur d'un ami du comte Ascensio, récemment promu ministre d'Argentine à Berne et qui s'offrait la détente d'une promenade dans le Jura. Mme Marancey s'y était rendue en maugréant : « Vous avez de la chance, vous, avait-elle dit à Françoise. Vous passerez une soirée tranquille, vous jouerez du piano, vous lirez... Prenez ce que vous voudrez dans la bibliothèque... C'est un supplice pour moi que d'aller chez ces gens. J'aime ce qui est droit, ce qui est sain, ce qui inspire la confiance la plus totale. Le vieil Ascensio et sa fille appartiennent à un monde où je me sens mal à l'aise. J'aurais pu trouver un prétexte... Non, je ne veux pas quitter Pascal. Une mère s'imaginer toujours qu'elle protège son petit. »

Jamais encore les préventions de Mme Marancey à l'égard de l'Argentine ne s'étaient exprimées en présence de Françoise avec autant de sincérité. A mesure que passaient les jours, elle découvrait peu à peu les ressorts de son intrigue, parlait à la jeune fille de « choc psychologique », de « révélation subconsciente », de « transfert de sentiment ». Françoise savait trop s'il s'agissait du roman en cours ou de prévisions optimistes au sujet de l'état moral de Pascal. Elle affectait de ne pas comprendre, c'était plus simple. Des confidences plus explicites l'eussent gênée.

Demeurée seule à Hauteroche, elle dina rapidement et se mit au piano. Jouer lorsque Pascal était là l'intimidait au plus haut point. Et pourtant, lorsqu'il l'entendait, son visage s'animait d'une flamme inhabituelle. Il lui prodiguait les compliments, les indications, les critiques en certains cas. Elle lui était reconnaissante du moindre signe d'intérêt. Elle joua toute la partie pianistique du *Concerto*, représentant plusieurs fois chaque thème, s'ef-

forçant de suivre étroitement la pensée du compositeur. Il était dix heures passées lorsqu'elle se leva et éteignit les lumières.

Entre les lourds rideaux de soie brodée, elle vit qu'un magnifique clair de lune baignait le parc. Un peu lasse, les mains moites, écrasée par la chaleur qui, durant tout le jour, avait été torride, elle ouvrit la grande porte-fenêtre et sortit, agréablement saisie par l'air léger.

Elle traversa la clairière qui entourait le bâtiment, puis s'enfonça dans une allée où régnait une fraîcheur de puits. Sous cette charmitte naturelle le brouillard se condensait, montant de la rivière toute proche dont on entendait les clapotis juste au-dessous de la falaise. On était, à cet endroit, sur le sommet du tunnel creusé pour faire passer la route. La terrasse qui faisait suite à l'allée dominait les eaux de la Loue sans qu'on y vit une trace de présence humaine. Plus loin encore, dans les broussailles, c'étaient les ruines et leur donjon hanté de chouettes qui hululaient.

Françoise s'avança jusqu'à la terrasse, s'accouda, regarda couler l'eau bouillonnante de courants. La lumière de la lune l'inondait comme une pluie lustrale. A quoi songeait-elle ? A qui ? Il lui semblait ne penser à rien, avoir fait le vide dans son esprit. Elle attendait. Quoi ? Rien, sans doute. A moins que ce ne fût ce pas qui faisait crier le gravier.

Qui venait là ? Ce n'était certes pas la marche d'une personne qui se trouvait chez elle, Pascal Marancey ou sa mère. On marchait avec précaution, avec lenteur. On s'arrêtait, on écoutait, on hésitait. On repartait, invisible parmi les branches, dans l'étroite allée serpentine. Le pas s'assourdissait, glissant sur la terre molle.

Françoise, brusquement effrayée, fut sur le point de s'enfuir ou d'appeler au secours. Appeler, mais qui l'entendrait ? Elle était très loin du château. Les chambres des domestiques donnaient sur l'autre façade. La fuite ne pourrait que la conduire plus loin encore dans le chaos de pierres des ruines ou vers les futaies où le parc devenait forêt.

En désespoir de cause, elle choisit de ne pas bouger, s'adossant à la balustrade et, de ses yeux grands ouverts, tenta de percer l'ombre.

— Vous êtes là, dit une voix, la voix de Lionel Cortez. J'avais deviné que vous étiez là. Et je savais aussi que je vous verrais ce soir.

Le bout d'une cigarette rougeoyait sous les arbres. Il apparut bientôt, très beau, en smoking blanc, semblable plus que jamais à un gentilhomme espagnol. Il s'approcha d'elle, s'accouda à son côté.

— Vous ai-je fait peur ? Cette soirée était sinistre. On n'a parlé que de déplacements diplomatiques, des avantages matériels offerts par tel ou tel poste... Je connais tout cela par cœur. Puis Pascal s'est mis au piano. Cela avait l'air de l'assommer mais l'Argentin de Berne a insisté. Il est question de concerts en Suisse. Pilar a poussé à la roue. Ils en ont encore pour deux bonnes heures à se bercer d'harmonies. Alors je me suis éclipsé, non parce que la musique de Pascal m'importunait, mais parce que je voulais vous voir. Une idée, comme cela, Françoise...

Jamais encore il ne l'avait appelée Françoise bien qu'il fréquentait le château quotidiennement. Jamais, autrement que par ses regards à l'inépuisable gamme d'expressions, il ne lui manifestait quelque sentiment spécial. Maintenant, il était là, venu tout exprès pour elle. Et ses paroles se teintaient de la même douceur que ses regards.

— Naturellement, elle ne vous avait

pas invitée. Elle, Pilar... Elle a peur de vous. Vous êtes belle.

— Elle n'avait aucune raison de m'inviter. Ma place n'était pas à ce dîner. N'oubliez pas que vos compliments vont à une gouvernante, une institutrice tout au plus, un petit professeur de piano qui a raté le Conservatoire et que cet échec a réduit à des fonctions subalternes... D'ailleurs, je n'ai pas de robe du soir. Même invitée, même ici, je ne saurais assister à une quelconque cérémonie.

— Oui, je comprends, dit-il lentement. Il vous faudrait une longue robe blanche, de souples écharpes, des voiles... Cela vous irait bien. Vous seriez...

— Une autre.

Elle avait répondu trop vite et malgré elle. Il se mordit les lèvres et ses traits se contractèrent. Elle sentit qu'elle l'avait blessée et qu'il souffrait. Lui aussi l'avait donc aimée, Estrellita. Comme Pascal, plus encore peut-être. Elle n'avait pas été sa femme. Il n'avait le droit, lui, de pleurer que son ombre.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? interrogea-t-elle plus doucement. Pourquoi m'avez-vous poursuivie jusque dans ce parc, sous la lune, pour me traiter comme un fantôme ?

— Et vous, s'écria-t-il d'un ton presque agressif, pourquoi êtes-vous venue à Hauteroche ? Pourquoi vous appuyez-vous sur cette terrasse, en pleine nuit, comme elle, jadis ?... Le calme serait tombé, un jour, comme un voile d'oubli. Tout est remis en question parce que vous existez...

Brusquement il s'apaisa. Du bout de ses doigts il effleura le bras de la jeune fille. Elle tressaillit sous ce contact mais lui, de la caresse innocente, fit le plus passionné des appels. Il saisit le bras de Françoise. Elle sentit la pointe de ses ongles. Comme il l'attirait vers lui, elle s'arracha à la pression de la main puissante et recula en frissonnant.

C'était le frisson de la mort qu'elle éprouvait. Un froid de glace la pénétrait.

Il fit un pas et la rejoignit. De force il lui prit les mains. Elle n'avait plus, pour reculer, que quelques mètres de terrasse. Plus loin, c'était la brousse, les taillis, les épines. En bas, la rivière miroitante.

— Non ! cria-t-elle, je ne suis pas Estrellita !

Les mains de Lionel retombèrent. Ses paupières brunes voilèrent un regard éperdu. D'une voix presque imperceptible, il murmura :

— Taisez-vous. Taisez-vous... Françoise.

Tout d'un coup, elle eut infiniment pitié de cet homme qui était prisonnier de son secret, qui ne pouvait confier sa douleur qu'au silence et à la nuit. De quoi donc avait-il été fait, le charme de la petite Argentine, pour que ceux qui l'avaient connue fussent inguérissables de sa perte ! Une sorte de colère brusque la souleva contre Estrella. Qui des deux, Pascal ou Lionel, avait-elle trahi ? Qui des deux eût été en droit de la maudire ?

— Taisez-vous, continuait Lionel... Toute ma jeunesse, toute ma vie...

— Ne me dites rien, dit Françoise, je n'ai pas à savoir...

Il parla plus haut, avec plus d'autorité :

— Estrella n'a jamais été qu'une victime. Celle de son père, celle de Pilar, la mienne enfin. Je hais tous ces Ascensio et, parfois, je me hais moi-même.

— Pourtant vous revenez chaque année au Clos-Saint-Jean.

— Je ne puis m'empêcher de revivre le passé. Chez les Ascensio comme ici, je me torture à plaisir. Je repars ensuite pour mes voyages, saturé de douloureuses amertumes et rêvant de trouver la mort dans quelque aventure

héroïque. Ensuite, mon travail m'absorbe, puis je reviens... Je reviendrai aussi longtemps que le fantôme d'Estrella ne m'aura point laissé en paix. Cela durera sans doute tant que je serai sur terre...

Ses yeux brillaient. Il souriait, d'un sourire qui faisait mal à voir.

— Je veux rentrer à la maison. Tout de suite! supplia Françoise.

Côte à côte ils s'engagèrent sous les arbres. Lionel, pour guider Françoise à travers les fondrières et les racines saillantes, lui avait pris la main d'un geste fraternel. Elle ne s'était pas défendue. Elle sentait que l'exaltation de Lionel s'était muée en sombre désespoir.

Quand ils furent en vue du château, au centre d'une vaste plaque de clarté lunaire, Lionel s'immobilisa, serrant à peine un peu plus fort la main de Françoise.

— Encore un mot, dit-il, avant de nous quitter. Un mot que je veux vous entendre et vous voir prononcer pour moi, là, sous cette nappe de clarté surnaturelle. Dites-moi que vous me pardonnez.

— Mais, dit-elle, que vous pardonnerais-je? D'avoir été un peu brutal... Puis-je vraiment vous en vouloir?

Il secoua la tête:

— Non, ce n'est pas cela. Ne demandez pas d'explication. J'ai besoin que vous prononciez des mots précis et je vous supplie de le faire. Répétez: «Lionel, je vous pardonne»... — Non, non, je me trompe. C'est: «je te pardonne» qu'il faut dire.

L'étrangeté n'avait plus de limites mais Françoise ne pouvait refuser cette grâce.

— Lionel, je te pardonne, répéta-t-elle docilement d'une voix tremblante.

Il se pencha sur sa main qu'il effleura d'un baiser. Elle entendit, dans un souffle:

— Merci... Merci, Estrellita...

Elle vit, quand il se releva, que ses yeux étaient emplis de larmes.

— Merci, Françoise, dit-il. Adieu. Je n'oublierai jamais. Vous êtes bonne.

VI

FRANÇOISE apprit le lendemain matin que Pilar avait enfin triomphé. Le visage expressif de Mme Marancey ne pouvait laisser aucun doute à ce sujet: une mauvaise nouvelle l'écrasait de tout son poids. Ou bien elle avait, à l'exemple du père Dumas, enterré dans la nuit son héros préféré, ou bien son fils s'était fiancé à la femme qu'elle détestait. Hélas, la seconde hypothèse était réelle.

— Cela s'est fait après ce dîner de malheur, expliqua-t-elle à Françoise. Pascal était au piano. Pilar, dans le fond d'un grand fauteuil, avait l'air de somnoler. Ce n'était certainement pas flatteur pour mon fils. Eh bien, c'est à peine croyable, c'est cela qui l'a décidé! Je vous dis qu'ils l'ont rendu fou, Wilhelm et Pilar réunis, avec toutes leurs histoires de guéridons et de fluides... C'est vrai, vous n'êtes pas au courant. Ma pauvre enfant, excusez-moi, je vous parle comme à une amie. J'avais tellement espéré... Ah! je ne suis peut-être, moi aussi, qu'une vieille folle qui court après des chimères... Toujours est-il que, chaque soir, quand ils sont seuls, Pascal, Pilar et le vieux Hauser se livrent à toute une gymnastique, que je trouve absurde et dangereuse, pour évoquer l'esprit des morts: ma cousine, la femme de Hauser, et la pauvre petite Estrella. Cela ne vous surprend pas tellement?... J'en reviens à cette grande dinde de Pilar qui avait l'air de s'ennuyer dans son fauteuil. Tout d'un coup, Pascal l'a regardée avec une émotion visible. Il a cessé de jouer aussitôt. Que s'est-il passé ensuite? Je ne sais pas. Ils étaient sortis ensemble dans le jardin.

Quand ils ont reparu dans le salon, j'ai vu la figure de Pilar, si rayonnante que j'ai pressenti un malheur. Et dans la voiture, en rentrant, Pascal m'a dit: «Maman, c'est fait. Nous venons de nous fiancer. Je sais qu'en épousant Pilar, je réponds au vœu d'Estrella.» Le vœu d'Estrella! Pauvre Pascal!

Elle s'arrêta, poussa une douzaine de soupirs, puis reprit d'une voix lamentable:

— Toutes les mères ont des faiblesses. Je croyais que mon fils était intelligent. Ce n'était pas une illusion jusqu'au jour où cette Pilar a envahi la maison. Elle l'a rendu idiot, et fou. Je vous donne en mille ce qu'il m'a dit, des trémolos plein la voix, pour m'expliquer la brusquerie de sa décision: «As-tu vu comme elle s'ennuyait, dans son fauteuil? C'était tout à fait Estrella quand je lui jouais mes oeuvres!»! Allez donc essayer de séduire un artiste en comprenant et en aimant ce qu'il écrit. De qui s'éprend-il, cet artiste? Par qui se laisse-t-il prendre au file? Par une femme qui n'entend rien à sa musique, et cela parce que, s'ennuyant, elle ressemble à une autre femme qui n'y comprenait rien non plus mais qui l'aimait! Quelle pitié! Quel gachis, Françoise! Naturellement, Pilar veut une grande réception, ici, car ce chalet n'est pas assez somptueux. Elle a la folie des grandeurs. Il lui faut tout le pays depuis Lyon jusqu'à Genève, depuis Nancy jusqu'à Strasbourg, puis des personnalités venues de Paris. Cela se passera, paraît-il, au début du mois de septembre, juste avant l'ouverture du festival de Besançon.

Quelques semaines auparavant, Françoise eut accueilli cette annonce de fiançailles dans l'esprit de la plus parfaite indifférence. Il n'en fut pas de même ce jour-là. Un malaise l'envahit tout entière, un agacement picota le bout de ses doigts. Tout cela elle crut sincèrement en exprimer les motifs:

— Je suis désolée, dit-elle, d'abord à cause de vous, madame, qui êtes hostile à ce projet, sans doute pour des raisons valables... et puis à cause des enfants... Je me suis attachée à eux, à vous, à mademoiselle Hauser...

Elle s'arrêta à l'instant où elle allait dire «à Pascal». Ce n'eût pas été correct. Pourtant elle le nommait ainsi dans ses pensées et dans ses rêves. Plus dans ses lettres à Jean-Paul. Même des lettres destinées à rester au fond de son armoire, elle avait cessé d'en écrire.

Période amère et maussade pour l'élément sain du château. Mme Marancey, plus que jamais, se retranchait dans son travail. Blandine perdait son entrain, rougissait à tout propos, se réfugiait auprès de Françoise qu'elle traitait en amie intime, ne redevenant vraiment elle-même que lorsqu'elles s'en allaient ensemble sur les routes, les jumeaux courant devant elles. Françoise s'effrayait en songeant que, bientôt, Pilar lui dirait: «Mademoiselle, je n'ai plus besoin de vos services. Je suis maîtresse à Hauteroche».

Châtelaine de Hauteroche, Pilar l'était déjà et faisait tout pour le prouver. Elle décidait d'innovations dans la maison et dans le parc, parlait de faire construire une piscine, ne prenait avis que de Pascal. Sa future belle-mère, elle la supprimait. Elle était aimable envers elle comme une maîtresse de maison vis-à-vis d'une invitée. Une invitée qui ne saurait sans mauvais goût demeurer trop longtemps sous son toit.

Il fallait bien, pourtant, préparer la soirée. Pascal, lui, s'en souciait peu, mais Pilar se débarrassa follement de listes d'invitations, en commandes de toutes sortes, en choix de robes et de bijoux. Si bien que Mme Marancey fut brusquement contaminée par cette ambiance de coquetterie «Je vais à

Paris, déclara-t-elle. Je n'ai plus rien à me mettre. Quarante-huit heures me suffiront.»

Durant cette courte absence, Françoise fut plusieurs fois à deux pas de donner sa démission. Il n'était pas de vexation que Pilar lui épargnât. Toutes les occasions lui étaient propices pour rappeler à la jeune fille son rôle de salariée. Elle fit tant et si bien, un jour, que Pascal la rappela à l'ordre. «Je m'excuse, dit-il ensuite à Françoise. Ma fiancée a été élevée dans un tout autre climat social que celui de France. Elle ne s'est jamais adaptée... Les enfants ont besoin de vous...» Elle le regarda sans rancune, avec pitié. Il baissa la tête et s'en fut. Jamais peut-être son front pâle n'avait été aussi soucieux.

— Restez, disait aussi Lionel. Ce n'est pas seulement aux enfants que vous êtes utile. Votre présence est bénéfique. Vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes saine. Votre regard est une clarté sur notre nuit. Françoise, si vous vouliez m'entendre... Si vous consentiez à écouter sans frissonner des phrases qui s'adressent à vous... A vous, Françoise, à vous-même, à vous seule...

Il la poursuivait implacablement, devenait où la conduirait la promenade des jumeaux, l'adjurait d'oublier la nuit de la terrasse et leur pathétique tête-à-tête dominé par l'image d'une morte. Il affirmait que ce pardon, tombé des lèvres de Françoise, l'avait exorcisé du souvenir d'Estrella. Peine inutile. Elle ne pouvait, depuis cette nuit, le voir paraître sans éprouver le même frisson.

Françoise ne quitta pas Hauteroche. Elle y vit revenir Mme Marancey porteuse d'impressionnants cartons. La romancière la convoqua dans sa chambre en grand secret.

— Voici la robe que j'ai choisie pour moi, dit-elle en étalant sur le lit une robe de faille grise. La crinoline d'organdi bleu, c'est pour Blandine. Elle aura l'air d'un bouton de rose entouré de papier gaufré. Quant à cette robe-là, en crêpe blanc, eh bien, ma chère, c'est la vôtre. Vous plaît-elle?

Françoise ne trouvait pas de mots assez forts pour protester. C'était trop beau, trop cher, trop luxueux, immérité...

— Indispensable, ma chère enfant, résuma Mme Marancey. La vieille dame que je suis aime à être entourée d'une belle jeunesse. Je veux que vous paraissiez dignement à cette soirée. Ce sera une compensation à mes tourments. Ne me remerciez pas, Françoise. Cette robe je l'ai achetée pour mon plaisir plus encore que pour le vôtre.

Jamais de sa vie, évidemment, Françoise n'avait possédé une toilette de ce genre, signée du nom prestigieux d'un couturier en vogue. Tenant le cintre à bout de bras, elle jugeait avec une admiration puérile de la sûreté de la coupe et de l'harmonie des longs plis. Elle brûlait de l'essayer. Dans le même instant elle en eut peur. Cette robe, c'était un peu comme la parure d'une autre. Elle craignait, en la revêtant, de se sentir glacée jusqu'à l'âme. La robe resta suspendue, pendant une semaine entière, dans son cabinet de toilette sans qu'elle fit autre chose que de l'admirer de loin.

VII

On dina rapidement, la veille de la soirée, il y avait tant à faire! Pilar aurait bien voulu que l'on dansât mais, ben vite, elle avait compris que cette suggestion amenait sur le visage de Pascal une expression douloureuse. Ne danserait-on plus jamais à Hauteroche? Combien de temps encore, remarié, Pascal porterait-il, dans le fond de son cœur, le deuil de sa première femme? Pilar se résigna,

pour cette fois. En fait de danse, ce serait un ennuyeux concert de chambre qui aurait lieu, dans le grand salon envahi de chaises, avec le concours de solistes du Festival. On se mit, après le dîner, à ranger toutes ces chaises car le lendemain réservait bien d'autres tâches.

Lorsqu'on n'eut plus besoin de lui, Lionel prit congé et s'en fut, à pied, vers le Clos-Saint-Jean. Depuis l'annonce des fiançailles, les bridges s'étaient raréfiés. Et aussi les séances de spiritisme. Pilar pouvait se passer désormais des bons conseils qu'Estrella prodiguait à son mari et que traduisait le docteur Hauser. Ce dernier, très fatigué, montait se coucher de bonne heure. Chaque soir Pilar et Pascal demeuraient seuls dans le salon. Le jeune homme, toutes lumières éteintes, improvisait au piano. Pilar savait que, se taisant, elle agissait avec sagesse. Elle s'étendait dans un fauteuil et laissait passer les heures.

— Blandine, dit Françoise, il faut que j'essaie ma robe. Voulez-vous monter avec moi? S'il y a des retouches à faire vous serez assez gentille pour m'aider. Je couds très mal.

— Bien sûr, je monte avec vous.

Blandine ajouta dans l'escalier:

— Nous avons bien fait de partir. Pilar avait hâte d'être seule avec Pascal. Elle est là comme une araignée qui l'enferme dans sa toile. Je l'admire, autrefois. Maintenant il m'arrive d'avoir envie de la tuer. Pilar mariée avec Pascal! Je n'y pense pas sans frémir. Cet être jeune, beau, intelligent, sensible, génial, elle est capable de le gâcher, de le rabaisser à sa mesure. C'est affreux. Je voudrais n'être jamais à demain. Je prie pour qu'avant leur mariage, le ciel provoque un miracle, peut-être même un cataclysme. Il faut que quelque chose arrive. J'espère encore.

Françoise regarda avec un sourire étonné ce jeune visage fait pour la douceur et la joie et que la colère vieillissait. «Vous, ma petite fille, songeait-elle, vous venez, sans le savoir, de me révéler le fond de votre cœur transparent. Vous êtes amoureuse de Pascal depuis l'enfance. Mais savez-vous seulement que cela s'appelle l'amour?»

Françoise, en défense contre le malaise qu'elle redoutait, échangea ses simples sandales contre de fines chaussures à talons, puis sa robe chemisier contre la belle robe blanche. Blandine tira la fermeture-éclair puis recula pour juger de l'ensemble.

— Vous êtes ravissante, dit-elle. Il faut vous montrer à marraine. On dirait que cette toilette a été coupée sur vous. Ce que c'est que d'avoir la taille-mannequin! Moi je suis un peu maigre d'épaules. J'ai honte de mon décolleté. Elles allèrent ensemble frapper à la porte de la chambre où Mme Marancey tapait à la machine. La romancière se réfugiait dans la fiction pour fuir la réalité. Elle interrompit son travail et les invita à entrer.

Les deux jeunes filles s'attendaient à des exclamations. Tout au moins à des compliments. Au lieu de cela ce fut le silence, une sorte de contemplation muette, presque religieuse. Puis Mme Marancey prit une brosse sur sa coiffeuse.

— Cette coiffure ne va pas avec le style de la robe, dit-elle en s'approchant de Françoise. Nous allons chercher quelque chose de différent. Asseyez-vous.

Françoise obéit, réticente. Elle se sentait pâlir. Pourtant la mère de Pascal ne prononçait que des phrases très ordinaires, celles qui constituent le répertoire des coiffeuses: «Le front dégagé, les tempes lisses?... Un peu plus de flou, peut-être... Non, il faut que toute la masse des cheveux aille s'appuyer sur la nuque. Cela met en va-

leur le regard et le profil... » Elle planait des épingles, examinait son oeuvre. « Le jour où je n'aurai plus d'idées pour composer des romans, je chercherai à m'engager dans un salon de coiffure. C'est tellement amusant de travailler une tête ! On a l'impression de faire un portrait... »

Brusquement, elle jeta un coup d'oeil par la fenêtre ouverte.

— Ma petite Françoise, j'ai peur de la pluie. Je crois que j'ai laissé dans le parc sur la terrasse un volume précieux à relier ancienne. L'humidité le gâterait. Allez me le chercher s'il vous plaît.

— Je puis y aller, marraine, s'empressa de proposer Blandine. Françoise pourrait abîmer le bas de sa robe dans l'allée.

— Elle la relèvera. Dans ma jeunesse, toutes les femmes marchaient en relevant le bas de leur robe.

— Il ne pleuvra sûrement pas. Le ciel est pur et la lune magnifique.

— Elle s'entoure d'un halo, c'est un mauvais signe. Et puis l'humidité monte toujours de la Loue, même lorsque le temps est sec.

Françoise ne pouvait refuser ce menu service à son hôtesse si bonne pour elle. C'était une idée saugrenue qu'avait là Mme Marancey mais ce n'était pas la première. Elle descendit l'escalier en suivant les conseils qu'on venait de lui donner. En bas le piano résonnait sous les mains passionnées de Pascal. De lourds accords funèbres écrasaient les touches. Bizarre prélude à des fiançailles. La prochaine oeuvre de Marancey n'exprimerait pas la joie de vivre.

Pour éviter de traverser le grand salon, elle sortit dans le jardin à la française sur le devant de la maison, puis fit le tour de l'aile droite pour gagner le parc et s'engager sous la charmille. Par la porte-fenêtre, grande ouverte, elle aperçut le salon envahi de chaises et, tout au fond, le compositeur devant son Pleyel de concert. Il y eut encore quelques accords. Le dernier se brisa sur une dissonnance. Ce fut ensuite un vacarme de chaises renversées. Puis plus rien. Elle courait sous la charmille, butait sur les racines tordues, accrochait ses talons hauts dans des branches rampantes de lierre. Elle arriva tout essoufflée à la terrasse.

Aussitôt elle se traita de folle. Pourquoi avait-elle pris peur ? Pourquoi avait-elle couru ? Personne ne la poursuivait. Pascal avait cessé de jouer, tout simplement. Qu'allait-elle imaginer ? D'ailleurs que faisait-elle là ? Ah ! oui, un livre. Mais aucun livre ne reposait sur la terrasse. Mme Marancey s'était moquée d'elle. Tout le monde se moquait d'elle. On lui faisait jouer un rôle dont elle était excédée. Lionel qui disait l'aimer n'était amoureux que de l'autre. Et Pascal, oh ! Pascal, lui, s'il avait voulu... Celui-là savait aimer. Rien ne pouvait le détourner de sa ferveur et, s'il épousait Pilar, c'était encore Estrella qu'il étreindrait dans ses bras. Pascal n'était pas, comme Jean-Paul, un petit garçon soumis. Ses sentiments n'étaient pas tièdes. Jean-Paul, depuis des semaines elle n'avait eu de ses nouvelles. Il l'oubliait. Il renonçait à ses promesses. « C'est ma faute, s'accusa-t-elle, c'est ma faute. J'aurais dû attendre, patienter. Au moins j'aurais encore l'espoir, au lieu de flotter au vent comme ces feuilles sous la lune... »

Elle s'appuya à la terrasse, prit sa tête entre ses mains et, tout d'un coup, fondit en larmes.

— Estrella !... Estrellita !... Chérie... Où es-tu, mon amour ?...

La voix était basse, étranglée, comme celle qu'on a dans les rêves quand on veut crier au secours. On courait là, sous les arbres. Cette fois ce n'était

pas Lionel bien que le décor fût le même, et le clair de lune, et la rivière indifférente. Comme cette nuit-là, elle se sentit soudain glacée. Elle se mit à fuir follement comme si c'était la mort elle-même qui la défiait à la course. Elle n'hésita même pas à écarter les buissons qui faisaient aux ruines une barrière. Tout un pan de sa belle robe se déchira dans les ronces. Il fallait, coûte que coûte, mettre de la distance entre elle et ce cri répété, gémi : « Estrellita, mon amour ! Où es-tu, Estrellita ?... »

Du bloc romantique des ruines, un sentier dévalait, très raide, vers la rivière. La jeune fille s'y engagea. Elle glissait, se raccrochait, relevait à pleines mains sa jupe dont le drapé s'enroulait autour de ses jambes. Épuisée, blessée, à bout de souffle, elle parvint au bord de l'eau. Pascal l'y avait précédée, empruntant une autre voie dont elle ignorait le tracé. Il la reçut dans ses bras.

— Estrella, ma douce chérie...

Comme elle n'avait plus la force de se défendre, il la pressait contre sa poitrine et couvrait de baisers ses cheveux et ses paupières. Elle était comme une poupée molle, comme une morte... Cette pensée fulgurante lui rendit quelque énergie. Elle se dégagea avec peine, les cheveux dénoués, sa chair en larmes. Puis d'une voix qu'elle s'efforça de rendre très calme, de la voix que l'on prend pour annoncer à un enfant une mauvaise nouvelle et, en même temps, le rassurer, elle lui dit sans faire un geste :

— Je ne suis que Françoise Andreani. Rien que moi-même. Je n'y puis rien.

VIII

LES bras tendus qui retombent, des mains vides qui s'abandonnent, un visage qui se dégage de plusieurs épaisseurs de songe, un regard fixe et dilaté qui, peu à peu, se réaccoutume à la lumière, une voix qui redevient celle d'un homme éveillé : — Françoise Andreani... Bien sûr... Ce n'était pas possible.

Il passa sur son front couvert de sueur une main tremblante. Il tituba. Ce fut Françoise, cette fois, qui lui saisit le bras et le força à aller s'asseoir sur une pierre à l'entrée de cette caverne qu'on appelait la Grotte du Seigneur. Il y demeura quelques minutes, prostré, tandis qu'elle déchirait un lambeau de sa robe — à quoi bon la ménager, désormais ? — pour le tremper dans la rivière et en baigner le visage du jeune homme.

Il reçut comme un bienfait la caresse de cette eau fraîche, de ces mains douces.

— Je deviens fou, Françoise, dit-il, je deviens complètement fou... Écoutez, c'était pour elle que je jouais. J'avais oublié le reste du monde. Elle était sourde à mes appels. Comme toujours. Je sais, j'ai compris maintenant qu'elle ne m'a jamais répondu, ni par la voix du vent, ni par celle de l'orage, ni par ces stratagèmes dont j'étais la dupe... Alors, par la porte ouverte, je l'ai vue, toute blanche dans le parc. Je l'ai vue et j'ai bondi, et j'ai couru dans les allées en l'appelant. Je faisais un effort immense pour articuler les syllabes de son nom... Tout d'un coup, je me suis souvenu qu'elle aimait cette terrasse, qu'elle allait s'y appuyer, qu'un jour elle y avait pleuré... Des larmes qui n'étaient pas pour moi, dont je n'ai jamais su l'objet... Elle pleurait, je voulais l'étreindre, la consoler, et aussi lui arracher ce secret qui me martyrisait... C'était vous, Françoise.

— Ce n'était que moi. Hélas, Pascal, que puis-je pour vous ?

Il reprit en s'animant, en martelant ses paroles :

— Vous me jugez comme un obsédé. Comme un démon. Sans doute traitez-

vous d'indignes sortilèges les recherches auxquelles je me suis livré, à moins que vous ne voyiez là que de ridicules manigances. Vous avez raison, Françoise, mais écoutez pourtant ceci, et que ce me soit une circonstance atténuante : quand on a perdu un être adoré, un être qui est mort nimbé de mystère, on est prêt à tout tenter, même les plus insensées des expériences, même l'absurde, pour essayer de recueillir une parcelle de sa survivance et soulager un coin du voile. Je me suis nourri d'illusions, rien n'est parvenu à me convaincre, même si je me donne l'apparence d'un homme qui a choisi une consolation.

— Je crois surtout que l'on abuse de votre foi, dit Françoise avec gravité. Seul, auriez-vous pensé à tous ces... sortilèges ?

— Non. Lorsque Estrella vivait, je riais des études du vieux docteur Hauser, comme Estrella en riait, comme sa mère en rit encore. Et puis, soutenu par Pilar, il a éveillé ma curiosité, il m'a tenté.

— Soutenu par Pilar...

— Je sais ce que vous pensez. Moi-même depuis que vous êtes ici...

Elle s'écarta légèrement. Un nuage noir cacha la lune. Un souffle de brise tiède souleva les pans déchiquetés de sa robe blanche.

— Demain, murmura-t-elle votre soirée de fiançailles...

Il se leva avec brusquerie. Malgré sa pâleur persistante il paraissait plus calme, plus fort. Sa poitrine se bomba pour absorber une large bouffée d'air pur.

— Françoise, vous avez introduit dans la maison la santé, le bon sens, la confiance, une stabilité dont j'avais oublié l'existence. Rentrez, Françoise. Vos épaules nues peuvent être saisies par le froid. Laissez-moi seul. Surtout ne vous inquiétez pas. Malgré la scène de tout à l'heure, je ne suis pas tout à fait fou. Je le serais peut-être devenu si je ne vous avais pas connue. Bonne nuit, Françoise. Bonne nuit petite divinité de la rivière.

— Bonne nuit, Pascal, soyez en paix.

Elle hésitait à le quitter. Face à face, ils se regardaient dans la pénombre. Ce n'était point le froid qu'elle sentait, mais une brûlure multiple infiniment troublante. Les caresses et les baisers de Pascal s'adressaient à Estrella. C'était elle, Françoise, qui les avait reçus. C'était elle qui en conservait la chaude empreinte.

Elle s'éloigna et gravit lentement le sentier. D'en haut, elle lui fit un signe de la main. Il souriait. « Que se passe-t-il en moi ? » songeait-elle le coeur en déroute. Le nom de Jean-Paul résonnait à ses oreilles comme une cloche sans écho. « Il ne m'aime plus, je suis libre. » Elle escalada les éboulis qui s'étendaient au pied des ruines, puis se pencha au-dessus de la terrasse. Pascal avait disparu. Elle parcourut en rêvant l'allée en forme de charmille.

Lorsqu'elle se réveilla à la réalité, ce fut pour voir se dresser une silhouette féminine. Pilar l'avait attendue à la sortie de l'allée.

— Mademoiselle Andreani, dit l'Argentine, votre promenade sentimentale a été longue. Mon fiancé m'a oubliée pour s'élancer à vos trousses. Je tiens à vous féliciter. Vous n'êtes pas seulement douée pour le piano mais aussi pour la mise en scène, la comédie, la tragédie. Voilà bien des cordes à votre arc. Vraiment le coup a été admirablement combiné. Je me doutais depuis quelque temps que vous prépariez un rebondissement dramatique. Il a eu lieu, bravo ! C'est encore plus réussi que votre arrivée au château.

Françoise eut un cri de protestation. Elle ébaucha une phrase d'explication à laquelle Pilar coupa court :

— Pascal m'a oubliée, soit. Mais, vous, ne m'oubliez pas. Je suis maîtresse de la place, mademoiselle, jusqu'à nouvel ordre. Il faut vous le tenir pour dit. Je rentre chez moi immédiatement. Je n'ai pas besoin de Pascal, j'ai la voiture de Cortez. Ne m'effacez pas de vos préoccupations, ni de l'élaboration de votre plan de travail. Nous nous retrouverons demain. Sachez-le bien ; l'une de nous deux doit disparaître, renoncer, quitter le pays. Certaines choses doivent être précisées.

Françoise ne prenait pas une attitude de coupable. Sa fierté corse tenait tête à l'insolente.

— Je suis à votre disposition, quand vous voudrez.

— Alors demain, à minuit, devant la Grotte du Seigneur, au bord de l'eau. A cet endroit où, tout à l'heure, vous prodiguez à mon fiancé des soins touchants mais superflus. A cette heure, tout le monde écouterait la musique et personne ne s'apercevra de mon absence. Quant à la vôtre, de toute façon...

Elle désignait la robe déchirée avec un sourire dédaigneux :

— Cette pauvre madame Marancey jette l'argent par les fenêtres. La dépense était inutile. Votre robe n'est plus bonne qu'à faire des compresses pour épancher la fièvre des fiancés des autres.

— Je serai à minuit à la Grotte, dit Françoise d'une voix ferme. Mais ne vous imaginez pas que j'ai des comptes à vous rendre.

— Nous verrons bien ! cria Pilar.

Françoise rentra dans la maison tandis que ronflait le moteur de la voiture. Mme Marancey et Blandine étaient couchées. Elle fut heureuse de n'avoir rien à raconter, rien à expliquer, rien à confier. La robe tomba, misérable comme un chiffon. Françoise essaya de faire le vide dans son esprit. Elle avala un comprimé de somnifère et dormit si lourdement qu'elle n'entendit aucune des bruits qui bouleversaient la maison.

IX

« B » LANDINE, que se passe-t-il encore ? interrogea Françoise le lendemain matin en voyant la mine défaite de la jeune fille.

— Un malheur. Papa a eu cette nuit une crise cardiaque. Il dit qu'il se sentait mourir. Le médecin est venu à la première heure et reviendra plus tard avec un confrère. Je suis sûre que c'est très grave, bien qu'on ne veuille pas me le dire.

— Je suppose qu'on décommande la soirée.

— C'est impossible avec ces gens qui viennent si nombreux de partout. Et puis Pilar serait furieuse. Elle n'a pas de coeur, cela lui est égal, à elle. Elle téléphone toutes les demi-heures, non pas pour prendre des nouvelles mais pour faire des recommandations. Les fleurs, les lanternes dans le jardin, les places des invités autour des petites tables du souper, voilà tout ce qui l'intéresse, cette intrigante ! Il faut même que je m'en occupe, moi, c'est le comble ! Marraine affecte de se désintéresser de cette soirée. Elle prétend qu'elle n'est déjà plus chez elle. Et puis elle est triste à cause de papa... Les domestiques sont débordés, Rosine et Hervé s'énervent, Pascal est parti en voiture, je ne sais où...

— Et moi qui me suis réveillée si tard ! s'excusa Françoise confuse. Je vais vous aider, ma petite Blandine. Soyez courageuse et ne perdez pas confiance.

Elles composèrent ensemble les bouquets, tout en surveillant les enfants, excités par l'atmosphère électrique de cette journée mal commencée. Ni l'une ni l'autre ne parlait. L'une comme l'autre avait le coeur lourd.

Vers midi, Mme Marancey fit une

apparition rapide et sombre. Le spécialiste avait vu le docteur Hauser. Consultation peu rassurante. Une seconde crise était à craindre. Si des symptômes annonçaient cette nouvelle alerte, il faudrait transporter le vieillard dans une clinique. Là, peut-être, on pourrait agir. La science moderne fait des miracles...

Françoise se souvenait tristement des paroles des médecins autour du lit de son père : « La science moderne fait des miracles ». Eux aussi donnaient de l'espoir. Son père ne s'était pas guéri.

Parfois, sur la pointe des pieds, la petite Blandine allait embrasser le vieux docteur. Elle revenait, les yeux rougis, reprendre une besogne qui lui était amère. Les enfants s'étaient implantés dans la cuisine. Bouche bée, ils assistaient à la fabrication des crêmes et l'enjolivement des volailles en gelée. Françoise et Blandine déjeunèrent sur un coin de table, en silence, sans appétit.

Un sanglot jaillit. s'enfla, déchâna une cataracte de larmes. Blandine s'était abattue contre la poitrine de Françoise.

— Je n'en peux plus ! criait-elle. C'est trop de chagrin pour moi toute seule ! Il faut que je vous le dise, Françoise, il faut ! Il faut !...

Françoise berça d'abord sans paroles cette petite fille éperdue. Puis elle l'interrogea doucement, sans cesser de caresser les joues inondées de pleurs.

— C'est trop, Françoise, c'est trop, répétait l'éplorée. Perdre papa, peut-être, en même temps que je perds Pascal... Ah vous ne savez pas combien je suis malheureuse...

Il n'était point besoin d'interroger Blandine. Elle parlait en phrases précipitées qui libéraient son cœur souffrant :

— Je sens que papa va mourir, lui qui m'aime. Et Pascal qui ne m'aimera jamais va épouser sa Pilar... Il n'aura donc servi à rien, mon sacrifice. C'est donc pour obtenir cela que je n'aurai rien révélé... Je ne voulais pas ternir le souvenir d'Estrella. Et c'est Pilar qui en profite... Ecoutez-moi, Françoise. Un jour, vous veniez d'arriver ici, j'ai cherché un livre dans le boudoir d'Estrellita. Marraine me l'avait permis. Par exemple, elle ne tenait pas à ce que je lise certains livres qu'elle trouvait trop modernes pour moi. J'ai désobéi, oh ! très peu. Je n'ai fait qu'en feuilleter un.

« Je n'ai pas compris tout de suite. Il m'a fallu quelques secondes d'observation pour m'apercevoir que ce livre n'était pas un objet banal. Il ne restait que les premières et les dernières pages. Tout le milieu avait été coupé et enlevé, puis remplacé par un cahier manuscrit. Le livre fermé on ne voyait rien d'anormal. Ce cahier n'était autre que le journal d'Estrella.

« Je savais que je commettais une vilaine action. Je n'avais pas le droit. Personne n'avait le droit. C'était un vol.

« Pourtant, Françoise, la tentation était bien forte. Depuis mon enfance, comme tous ceux qui avaient connu et aimé Estrellita, je voyais qu'elle était triste, je sentais un mystère et un secret. Pascal en souffrait et... j'aimais Pascal. Mais cela c'est seulement de ce jour-là que je l'ai su...

« Il ne s'agissait au début que de confidences de jeune fille. Je me retrouvais en elle : « Je l'aime, je l'aime, il est pour moi tout au monde ». Ensuite, elle disait qu'elle était aimée. Là je soupirais car j'ignorais ce bonheur-là : « Qu'il soit dans la maison ou au-delà des mers, ma pensée ne le quitte pas. J'en suis sûre et c'est pour moi une ivresse de tous les instants. Il ne rêve, comme moi-même qu'au jour où nous serons mariés. Mais pendant quelque temps encore je dois me taire,

alors que je voudrais crier mon amour pour toi, Lionel ! »...

Françoise ne manifesta pas de surprise. Depuis le soir de la terrasse, elle avait entrevu le roman d'Estrella parmi les brumes de la rivière, sous les nappes livides de la lune. Elle murmura seulement :

— Vous savez toutes ces phrases par cœur... Pauvre, pauvre petite Blandine !

— Oui, car j'ai emporté le livre dans ma chambre. Je l'ai lu et relu cent fois. Chaque fois je me demandais si j'allais l'exposer aux regards de Pascal. Je ne pouvais pas me décider à le donner au nouveau son cœur. Pourtant on y lisait ceci : « Je ne comprends pas ma soeur. Comme nous nous ressemblons peu ! L'amour ne signifie pour elle que l'aventure. Des aventures, elle en a eu des quantités, en Argentine et partout. Elle disait que l'idée du mariage l'assommait, qu'elle désirait rester libre, qu'elle aimerait à sa guise, un jour, un mois ou un an. Ce sont ses propres paroles et je les trouve horribles. On dirait cependant qu'elle change. La voilà qui parle sérieusement d'épouser Pascal Marancey. Je crois que papa le souhaite. Il dit que, pour Pilar, ce serait un beau parti. Moi je serais assez contente. Pilar mariée avec Pascal, j'oserais parler à papa de mon grand amour pour Lionel. »

« Dans les pages suivantes le style était très différent, même l'écriture : « C'est fini, je suis perdue. Ce n'est pas ma soeur que Pascal a demandée en mariage. C'est moi, moi qui n'aime que Lionel et n'aimerai jamais que lui. Oh ! Lionel, pourquoi es-tu loin ? Pourquoi n'es-tu qu'un journaliste débutant ? Pourquoi n'as-tu pas cet argent que mon père exige pour ses filles ?... Ils se sont ligüés contre moi, tous les deux, mon père et Pilar. Ils ne veulent pas de Lionel à aucun prix. Ils me forcent à me marier, très vite, avant que mon bien-aimé me revienne pour me défendre. Je résiste autant que mes forces me le permettent mais je suis lasse de lutter. Mon Dieu, comme la vie est mal faite ! Comme tout est noir ! Comme tout est désespéré !... »

« Après cela, il n'y a plus que quelques lignes. D'abord celles-ci : « Lionel prolonge son séjour en Indochine. M'écrit-il ? Je ne sais. On ne me donne plus ses lettres. J'ai besoin d'une protection, qu'elle qu'elle soit. J'ai de l'amitié pour Pascal. Il ne fallait pas que tu me quittes, Lionel ! Je suis faible, je cède à ces volontés qui ont écrasé la mienne. Je m'abandonne à mon destin. Je serai une femme soucieuse de ses devoirs. Le bonheur viendra peut-être. Et peut-être aussi l'amour... » Ensuite celles-ci, encore plus brèves, qui clôturent le journal : « Ni le bonheur ni l'amour. J'ai revu Lionel. Je n'ai pas failli à mon devoir. Donnez-moi, oh ! mon Dieu, la patience de vivre jusqu'au jour où il vous plaira de me reprendre ». C'est tout, Françoise. Vous savez maintenant comme moi qui était Estrellita. Et aussi qui est Pilar.

Les paupières de Françoise battaient, retenant des larmes de pitié. Toute une vie dans ces quelques pages. Une vie mal faite, comme l'avait écrit Estrella. Elle la plaignait, et elle plaignait également ces deux hommes qui l'avaient aimée. Trois êtres s'étaient égarés, dans le silence et dans la nuit. Deux êtres souffraient encore. Tout le domaine de Hauteroche, toute la vallée, semblaient retentir d'une plainte inapaisée.

— Êtes-vous certaine que jamais en dehors de vous, personne n'ait jamais eu ce livre entre les mains ? demanda Françoise à Blandine qui, sa confession achevée, tamponnait ses yeux meurtris.

— L'appartement d'Estrella a toujours ses fenêtres closes. On n'y entre que pour mettre des fleurs dans les vases.

Si Pascal avait lu ce livre, il ne fêterait pas ce soir ses fiançailles avec Pilar. Et Marraine n'observerait pas la même discrétion que moi. Peut-être aurait-elle raison, dans l'intérêt de son fils.

Françoise réfléchit un instant, puis s'adressa à la jeune fille avec douceur :

— Montez embrasser votre père. Et puis allez dans votre chambre et apportez-moi ce petit livre. Ensemble nous irons le jeter à la rivière. C'est la seule solution loyale et charitable. La seule qui soulagera notre conscience à toutes deux.

Après une hésitation, Blandine obéit. Une fois de plus elle embrassa son amie :

— Vous êtes meilleure que moi, dit-elle. Je n'aurais pu m'empêcher, tôt ou tard, de me servir de cette arme contre Pilar.

— Je me charge de Pilar, dit Françoise. Allez, Blandine.

Quelques minutes plus tard, du haut de la terrasse, elles regardaient tourbillonner parmi les courants de la Loue, les pages de l'album déchirées en petits morceaux. Et c'était comme une pieuse offrande aux mânes de la jeune morte.

X

UNE heure avant l'arrivée des premières voitures, une ambulance s'arrêta devant le château. On y glissa la civière sur laquelle était étendu le docteur Hauser. Blandine y prit place à côté des infirmiers. Ses yeux étaient secs, son visage aminci. Elle sentait que c'était la fin. Le vieux sorcier mécréant, avant de partir pour la clinique, avait accepté de voir un prêtre, de recevoir les sacrements. « J'accomplis sa volonté », disait-il. Mme Marancey fut sans doute à comprendre que cette volonté c'était celle d'une femme, sa femme, qui venait, pour la première fois, de transmettre un message réel de ciel à terre.

Seule des trois belles robes achetées à Paris, la robe grise de Mme Marancey figurerait à la soirée. Elle fut revêtue sans enthousiasme et eut son corsage taché de larmes. Mme Marancey pleurait son vieil ami, gémissait sur ces fiançailles, maudissait en bloc tous ses invités. Ceux-ci commencèrent bientôt à défilier devant le couple des fiancés qui les accueillait à l'entrée du grand salon.

Un beau couple. Un couple spectaculaire. Rien, sur le visage de Pascal, ne transparaissait d'une nervosité qui l'avait fait, toute la journée, rouler au hasard sur les routes. Il était rentré à Hauteroche juste à temps pour revêtir son habit. Pilar, en une longue tunique de dentelle couleur algue-marine, ressemblait à une statue de la Victoire. Seules les divinités païennes ont sur les lèvres ce froid orgueil, dans les yeux cette flamme cruelle. Seules, elles savent être splendides sans inspirer la tendresse.

En haut, dans leur chambre, les enfants s'endormaient mal. Françoise en prit prétexte pour rester à leur chevet. A Lionel qui s'informerait d'elle auprès de Mme Marancey, celle-ci pourrait répondre qu'elle ne descendrait pas. Quand Françoise avait dit : « J'ai déchiré ma robe. Il me sera impossible de paraître à la soirée », la romancière l'avait interrogée d'un regard anxieux avant de prononcer avec découragement : « J'ai cru bien faire. Pardonnez-moi ». Ce n'était pas à la robe qu'elle faisait allusion.

Les enfants endormis. Françoise consulta sa montre. Il n'était que dix heures. Deux heures plus tard elle se trouverait au rendez-vous. Un rendez-vous sans clair de lune. Une pluie fine était tombée depuis le matin. La pluie avait cessé mais le ciel restait nuageux. On ne souperait pas dans le jardin. Les

lanternes suspendues aux arbres s'éteignaient ça et là, arrosées de lourdes gouttes qui retombaient des feuilles.

Françoise regagna sa chambre et essaya de lire. Entre les lignes de son livre, c'était la confession poignante d'Estrella qui se réveillait, obsédante : « C'est fini, je suis perdue. Ce n'est pas ma soeur que Pascal a demandé en mariage. C'est moi, moi qui n'aime que Lionel !... » Elle songeait au long tourment de la jeune femme, entre les murs de ce château. « Ni le bonheur ni l'amour. » Elle songeait aussi à Blandine dans une chambre de clinique, près de son père agonisant. Blandine qui aimait tant Pascal ! Les révélations de la jeune fille la déchiraient. Prête à lutter contre Pilar de toutes ses forces, elle sentait que ce n'était plus seulement pour sauver Pascal d'une mauvaise emprise, pour remplir son engagement envers une mère angoissée. Elle se reconnaissait attirée vers Pascal. Elle pouvait être aimée de lui. Alors la petite Blandine continuerait d'être malheureuse. Blandine souffrirait toute sa vie comme avait souffert Estrella.

Elle avait peur aussi, non de Pilar mais de l'autre, peur du fantôme toujours puissant de la petite morte. C'est toujours Estrellita que Pascal chercherait en elle, même s'il lui ouvrait les bras, même s'il l'appelait Françoise. Son ombre serait toujours entre eux...

Les minutes s'écoulaient. Minuit moins le quart. Des silhouettes élégantes tournaient dans le parc. Les femmes réchauffaient leurs épaules d'écharpes ou de fourrures. Une rumeur confuse montait des salons, dominée par des éclats de rire féminins ou de sonores voix masculines. Puis ce fut un bruit de chaises, comme à l'église avant que ne commence le sermon. Un silence soudain. Et enfin les harmonies d'une sonate pour piano et violon.

Françoise, vêtue de la plus simple de ses robes, descendit dans le parc, vit de loin les lumières et les groupes d'invités, se hâta vers la grande grille et, par la route, gagna le bord de la rivière. Son cœur battait. Le décor était menaçant sous un ciel qui gardait prisonnières les étoiles. Il y eut un lointain coup de tonnerre. Une soudaine averse déferla sur la rive à l'instant où Françoise parvenait à la grotte.

Pilar était déjà là, abritée sous la voûte de pierre, droite comme une justicière.

— Encore bravo ! dit-elle d'une voix ironique. Vous n'êtes pas peureuse, mademoiselle.

— De quoi aurais-je peur ? De l'orage ou de vous ?

Le dialogue s'engageait, serré, avec passion :

— Pourquoi pas de moi quand vous me volez mon fiancé ?

— Je ne vous ai rien volé. Ma conscience est en repos.

— C'est donc par hasard qu'un beau jour cette vieille folle de Marguerite Marancey a imposé dans la maison une institutrice-sosie. Une institutrice à tout faire. On vous a payée pour me détrôner : je vois clair dans votre jeu.

— Je permets que vous m'insultiez, mais non Mme Marancey.

— Vous ne faites pas encore partie de la famille et j'ai le droit de dire ce que je pense. Je le répète, une de nous deux doit disparaître. Ce sera vous. Si vous ne partez pas de vous-même, je me servirai de tous moyens, même du mensonge, pour vous presser de déguerpir. Est-ce compris ?

Elle changea de ton, trouva de bon goût de s'attendrir :

— Ma soeur a trop aimé son mari, et moi-même j'aime trop Pascal, pour supporter qu'une intrigante me supplante.

— C'est faux ! dit sèchement Fran-

goise. Ni votre soeur ni vous-même n'avez jamais aimé Pascal. Estrella ne s'est mariée que parce que vous l'y avez contrainte, vous et votre père. C'est Lionel Cortez qu'elle aimait. Vous avez été son mauvais génie. Depuis qu'elle est morte, après toute une vie de tristesse et de regret, vous ne pensez qu'à recueillir sa succession. La voilà, la vérité!

— Quoi? Comment pouvez-vous savoir!...

— Je ne fais pas tourner les tables et je reçois pourtant des confidences posthumes. Des confidences authentiques, de la main même de votre soeur.

— Des lettres?

— Que vous importe? Ce que j'ai lu ne m'a inspiré à l'égard de cette victime que du respect et de la pitié. Pour vous je n'ai que du mépris. Je connais vos belles aventures, celles d'Argentine, celles d'ailleurs...

— Du chantage?

— Non, puisque je ne demande rien pour moi-même. Je tiens uniquement à vous prévenir que je sais tout.

— Vous ne savez certainement pas tout, répliqua Pilar avec cynisme. Il est un détail important que ma soeur ne peut pas avoir écrit de sa main. Puisque vous êtes si bien renseignée, sachez aussi que, dans la voiture où elle a trouvé la mort, Estrella n'était pas seule. C'était Lionel qui conduisait. Lui il n'a été que blessé. Affolé il s'est enfui quand il a vu qu'il l'avait tuée. Estrella l'aimait toujours. Il ne cessait de répéter: «Je suis un misérable. Je suis son assassin. Elle ne pourra plus me pardonner jamais.»

— Estrella lui a pardonné, dit Françoise avec noblesse. Et elle n'a pas trahi Pascal.

— Vous parlez comme si vous connaissiez le fond des coeurs. Eh bien, qui vous empêche d'épouser Lionel? C'est maintenant un grand journaliste. Pascal, lui, n'appartient qu'à moi. Qu'il songe à vous, ce serait comique! Pourquoi pas à la petite Blandine?

— Cela n'aurait rien de ridicule car elle l'aime... Mais nous perdons du temps, ici, et il fait froid. Retournons donc dans le salon si cela peut vous amuser. A votre place, je préférerais prendre le chemin du Clos-Saint-Jean, faire mes valises et m'embarquer pour l'Amérique. Votre mère y réside, n'est-ce pas? Allez la rejoindre. Bon voyage, mademoiselle Ascensio de Las Rojas!

La silhouette de l'Argentine vacillait. Elle était à bout d'arguments. À bouts de méchancetés à lancer. Préparée à attaquer, elle ne l'était pas à se défendre, surtout contre quelqu'un qui avait lu des lettres, les tenait en sa possession, se déciderait à s'en servir au cas où elle s'obstinerait.

— Vous me donnez des ordres, maintenant? Quelle audace.

— Non des ordres mais des conseils. Vous les suivrez. En débarrassant la maison de votre présence embarrassée, j'ouvre devant Pascal les portes de la vie. Allez-vous-en, Pilar! Allez-vous-en bien loin!

A l'instant de s'avouer vaincue, la belle rousse eut un sursaut de rage. Sans raisonnement, sans logique, elle se précipita sur Françoise, griffes en avant. Ses ongles acajou éraflèrent profondément le visage de la jeune fille. Alors une forme masculine émergea du fond de la grotte, non pas celle d'un rôdeur nocturne mais celle d'un homme en habit. Pascal n'eut pas besoin de repousser Pilar. Elle s'était éloignée de plusieurs pas, muette de stupeur.

Pascal, s'adressant à Françoise, s'expliquait:

— Hier soir je vous suivais de peu, sous l'allée. Je n'ai pas perdu un seul mot de ce que vous disiez cette femme: «L'une de nous deux doit disparaître... Demain, à minuit, à la Grotte

du Seigneur». Tout à l'heure, j'ai laissé le piano à un virtuose et je suis passé par le raccourci pour me porter au fond de la grotte, là où gronde l'eau de la rivière, en profondeur. La sonorité est remarquable. Ce bruit de fond donnait un relief étonnant à votre conversation pleine d'enseignements pour moi. Si je suis venu, en réalité, c'était moins pour être éclairé que pour intervenir, Françoise, au cas où vous couriez quelque danger.

Il ne regardait point Pilar. Rien qu'un geste dédaigneux de la main pour lui faire signe qu'elle était libre de s'éloigner.

Elle n'attendait pas d'être chassée:

— Je m'en vais, Pascal, pour toujours. J'ai beaucoup menti, dans ma vie. Je vous supplie pourtant de me croire si j'énonce une vérité, la première vérité humaine qui soit jamais sortie de mes lèvres. Cette vérité, la voilà: Estrella ne vous aimait pas et elle en aimait un autre. Pourtant je sais et je vous jure qu'elle ne vous a jamais trahi. Françoise a dit vrai, tout à l'heure. Je vous le jure sur tout ce qui me reste de sacré: sa mémoire. Si je connais un jour le remords, ma pénitence sera de plus oser penser à Estrellita sans rougir. Adieu, Pascal...

Maintenant ils sont seuls, face à face. C'est comme si le génie du mal s'était évanoui dans la nuée. La taille de Pascal s'est courbée. C'est Françoise, cette nuit, qui l'entoure de ses bras. Il pose sa tête sur son épaule. Il pleure, pleure comme un tout petit. Comme Hervé qui fait le matamore mais sanglote sur un jouet brisé. Il gémit:

— Oh! Françoise, il me semble que je viens de la perdre une seconde fois. Moi qui ai tant désiré savoir! Maintenant, je sais. Elle ne m'a jamais aimé. Elle a subi passivement mon amour,

ma tendresse, ma sollicitude. Je n'ai jamais représenté pour elle que son devoir. Si elle s'était confiée à moi, dès le premier jour, j'aurais su renoncer à elle et favoriser son bonheur, même au profit de Lionel Cortez. Tout, Françoise, pour qu'elle fût heureuse. Elle n'a pas eu confiance en moi. Pauvre petite âme errante!...

Que peut Françoise contre cette immense douleur? Des sanglots montent à sa gorge. Elle imaginait, dans ses rêves, d'autres sortes de tête-à-tête avec Pascal. Doucement elle l'apaise. Doucement elle le ramène vers le château illuminé. Ils sont tous deux trempés de pluie et n'en ont cure.

— Montez dans votre chambre, dit-elle. Je vais prévenir votre mère. On dira que Pilar s'est trouvée subitement souffrante et que vous l'avez reconduite à son chalet. D'ailleurs que vous importe l'opinion des gens?

Ils se quittent en silence, au seuil d'une porte basse, sur les marches d'un escalier qui mène directement à la bibliothèque. Ils se quittent sur une pression de mains, sur un regard désolé.

Dans les salons et dans le parc où l'averse s'est tarie, la fête dérisoire se poursuit, sans objet, sans héro, peuplée d'indifférents. Tout à l'heure, à l'aube naissante, les dernières voitures franchiront le portail. La lumière, aux ailes opposées, brille encore à deux des fenêtres du château.

XI

Ce fut dans une maison totalement désorganisée qu'ils se rencontrèrent le lendemain. Pascal apprit à Françoise la mort du docteur Hauser, survenue très tard dans la nuit. Le dernier invité parti, sans prendre le temps de changer de robe, Mme Ma-

rance s'était rendue à la clinique. Les domestiques, nonchalamment, faisaient le ménage en baillant, Rosine et Hervé, à peine levés, prétendaient liquider tous les restes des buffets.

— J'ai à vous parler, dit Pascal. Ma nuit blanche m'a porté conseil, elle m'a désintoxiqué. J'ai besoin de vous pour accomplir une opération délicate. Abandonnez les enfants aux délices de la cuisine. Accompagnez-moi, Françoise.

Elle le suivit sans poser de questions. C'est vers l'appartement de sa femme qu'il l'entraîna.

— Je ne commets pas de sacrilège, dit-il d'une voix émue, mais je me libère du passé. Je la libère, elle aussi. Nous l'avons tellement tourmentée! Nos appels étaient inhumains.

Des deux pièces toujours closes il ouvrit les rideaux, les fenêtres, les volets. La chambre et le boudoir apparurent blancs et froids sous le chaud soleil de l'été.

Côte à côte ils se penchèrent à la fenêtre. Dans le parc, le soleil se jouait dans les flaques d'eau. Le ciel pur et lavé était d'un bleu de lin.

— Tout est bien ainsi, dit-il, je suis calme. Ce qui tue un homme c'est le doute et, depuis des années, je vivais dans le doute. C'est le passé, Françoise. Je crois que je vais renaître. J'ai envie de respirer l'air, de me brûler au soleil, de voyager, d'aimer la vie. J'entre en convalescence, Françoise. C'est vous qui avez commencé à me guérir, achevez votre oeuvre...

Elle retombait sous le charme. Il ne parlait pas d'amour là, dans cette chambre. Mais plus tard, sans doute, peu à peu... Ils se promèneraient dans le parc et elle n'aurait ni froid ni peur. Elle l'écouterait, le soir, quand il se mettrait au piano...

— Je vais m'absenter quelque temps, jusqu'à l'automne. On me réclame en Italie. Milan, Rome, Florence, Naples. Peut-être même la Sicile... En rentrant je vous retrouverai...

Il y eut quelques coups discrets derrière la porte. Pascal se retourna avec impatience:

— Qu'y a-t-il?

— Un télégramme pour Mademoiselle. Elle s'affola:

— Quoi? Mamaman? Non, voyons, elle téléphonerait... Je n'attends de télégramme de personne.

Elle ne l'attendait pas, en effet, celui-là. Son esprit était à cent lieues de celui qui l'expédiait. Elle vit le cachet: Juan-les-Pins. Puis elle lut le texte, poussa un cri, se laissa tomber sur une chaise. Pascal ramassa le papier bleu: «Vaincu parents. — Hurrah! — Lettre suit. — Jean-Paul.» Il n'en fut pas plus avancé.

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, en apparence, suggéra-t-il en souriant d'un air perplexe. Pourtant vous êtes très émue. Puis-je me permettre de vous demander?...

Elle était incapable d'expliquer quoi que ce fût. Son cerveau bouillonnait et ses yeux voyaient trouble. Jean-Paul, Pascal, Lionel, Pilar, Estrellita. Et des vivants et des morts. Et des réalités humaines et des fantômes. Et le présent et demain... Tout d'un coup elle se redressa. La ronde folle s'était arrêtée d'un seul déclic. Il ne restait plus que Jean-Paul. Son Jean-Paul, son «faux dur de dur», avec ses yeux bleus et ses larges épaules, sa timidité, ses promesses et ses rengaines. Jean-Paul qui ne courait pas le monde, qui n'écrivait pas de musique, mais qu'elle aimait de toutes ses forces. Qu'avait-il bien pu se passer? «Parents vaincus», cela impliquait une lutte, une bagarre. Pourquoi qu'il n'eût pas été trop brutal après avoir été trop doux! Bah! il ne les avait pas tués, cela eût compliqué les choses. L'expression n'était née que de son enthousiasme...

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai
qui tu es

RAOUL

Si les Raoul ne se font pas une réputation de grands esprits, c'est faute d'ambition, non de possibilités; cette modestie est un peu à base d'indolence; les Raoul n'aiment pas ce qui demanderait un gros effort; aussi ne sont-ils pas combattifs, ni rancuniers, mais très faciles à vivre, du moins tant qu'on ne les contrarie pas à un point tel qu'ils soient obligés d'entrer en lutte, auquel cas ils se montrent assez piquants et même mordants.

Une sensibilité sans réaction violente.

RAPHAEL

Les Raphaël sont des cérébraux; tout ce qui est abstrait, immatériel, leur plaît, les attire, et ils s'y meuvent à l'aise. Il serait peut-être un peu osé de dire que les Raphaël tiennent de leur patron quelque chose d'angélique... pourtant, il y a un peu de cela. Si le célèbre peintre Sanzio est beaucoup plus connu sous son seul prénom de Raphaël, n'est-ce pas parce que ce prénom «angélique» symbolise à merveille sa vie et son oeuvre? Le grossier, le trivial les mettent en fuite... Ils ne s'extériorisent guère, par crainte de rencontrer l'incompréhension ou de se heurter à un positivisme trop brutal qui les meurtrirait, mais quand ils se sentent en confiance, ils s'épanouissent et laissent déborder une sensibilité exquise et fidèle.

RAYMOND

Les Raymond et les Raymonde sont des bûcheurs acharnés et peuvent rivaliser avec des concurrents même mieux doués. Leur ténacité, leur travail méthodique les placent, souvent, au-dessus d'esprits qui leur sont supérieurs.

La volonté suit la même ligne: pas d'impétuosité, mais une fermeté que rien ne peut faire dévier de son but.

Les Raymond sont plus calmes, plus froids, plus réservés, d'aspect sévère même et pas très attirants malgré leur fidélité et leur loyauté, tandis que les Raymonde, plus bruyantes, plus audacieuses, plus extériorisantes, ont le don d'attirer et de charmer.

— Jean-Paul, c'est mon fiancé, dit-elle. Jean-Paul Berthier.

— Félicitations, dit Pascal.

Il retourna à la fenêtre et alluma une cigarette, tournant le dos à la jeune fille. Elle songeait à cette lettre qui allait venir. L'appellerait-il à Juan-les-Pins? Viendrait-il la chercher ici? Ne se reverraient-ils qu'à Paris? Fixerait-on la date du mariage? Elle se sentait tout étourdie, mais si heureuse, si heureuse!...

Quand de nouveau Pascal lui fit face, elle lui vit un visage plus jeune. Dans ses yeux couleur de noisette, comme ceux de sa mère, brillait le même éclair de malice qui révélait l'humour de Marguerite Jasmin.

— J'avais oublié, lui dit-il, que l'univers était en partie constitué de personnes sensées et que le destin des jeunes filles est d'épouser l'homme qu'elles aiment. J'ai failli vous aimer, Françoise. Il était temps!... Tenez, prenez une cigarette et bavardons comme des amis. Parlez-moi de Jean-Paul Berthier. Qui est-il et que fait-il?

Ils s'étaient remis à la fenêtre. Elle parla, inépuisable sur ce merveilleux sujet. Il approuvait en silence.

— Heureux Jean-Paul! dit-il enfin.

Elle craignit d'avoir discerné quelque amertume dans sa voix.

— Pascal, ne l'enviez pas. L'amour qu'il a pour moi ne s'adresse qu'à moi seule. Celui que vous auriez cru me donner n'aurait pu être aussi pur. Moi aussi, je vous l'avoue, j'ai failli vous aimer. Pourtant j'aurais eu peur, toujours. Je ressemble à Estrellita. Je l'aurais évoquée sans cesse devant vos yeux au lieu de vous en libérer.

— Peut-être dites-vous vrai, Françoise.

Il lui prit la main, rêveusement, fraternellement. La lueur de malice reparut dans son regard:

— Sans doute vaut-il mieux que je m'éprenne d'une jeune fille blonde aux yeux bleus, aussi différente d'Estrellita que le beau matin ensoleillé que nous contemplons est différent de la nuit d'hiver. Une jeune fille, presque une enfant, gaie, primesautière, qui me doit son premier battement de cœur et aussi son premier chagrin. Une orpheline qui a besoin de protection et de bonheur...

— Pourquoi dites-vous cela, Pascal?

— Parce que ma mémoire est bonne. N'avez-vous pas dit à Pilar, au cours de votre lutte oratoire, que la petite Blandine était amoureuse de moi?

— Je l'ai dit. C'est la vérité. J'ajoute que c'est elle qui a trouvé le journal

de votre femme et que, pour l'amour de vous, l'ayant appris par cœur et arrosé de beaucoup de larmes, elle n'en a révélé l'existence à quiconque.

— Sauf à vous.

— Sauf à moi, parce que j'étais sa seule amie. Et aussi parce qu'elle s'effaçait, se sacrifiait à l'avance. Moi, j'avais peut-être un espoir de vous arracher aux griffes de l'aventurière. Elle, Blandine, vous ne l'aviez jamais regardée. En quoi vous avez tort, d'ailleurs, elle est charmante. Si vous vous mettiez dans la tête une fois pour toutes, qu'elle n'est plus une petite fille...

— Qu'est devenu le journal d'Estrellita?

— Nous l'avons, Blandine et moi, jeté dans les eaux de la Loue.

— Merci, Françoise.

D'en bas, les enfants les appelaient. Ils quittèrent la chambre en se tenant la main. Mais, avant d'abandonner ce qui avait été le cadre des mélancolies et des désespoirs d'Estrellita, Françoise dédia une ultime pensée à cette sœur jumelle inconnue. En une courte et pieuse oraison, elle lui recommanda son propre bonheur.

— Adieu, Estrellita, adieu, murmura-t-elle.

XII

CE qui s'était passé? Une évolution très banale et prévisible. En dépit de son demi-silence, Jean-Paul s'était exaspéré du silence total de Françoise. Il avait écrit à Mme Andreani qui lui avait communiqué l'adresse actuelle de sa fille.

Enfin, las d'assiéger ses parents qui n'avaient qu'un idéal de belle-fille: Jacqueline Faivre, il avait adopté le parti désespéré de se confier à cette dernière qui était, en somme «une chic fille» et passait également ses vacances sur la Côte où elle témoignait d'une évidente sympathie pour un polytechnicien. Le jour où elle fut informé de l'amour qu'éprouvait pour une autre jeune fille celui que ses parents tenaient pour son fiancé, elle s'écria: «Ça, c'est une veine! Chacun de nous deux est amoureux de son côté! On ne nous obligera pas à nous épouser malgré nous. Soyons alliés, tout s'arrangera. Compte sur moi, mon vieux Jean-Paul!»

Huit jours plus tard, tambour battant, les fiançailles de Jacqueline et du polytechnicien étaient conclues. Jacqueline, qui n'avait jamais nourri que des sentiments vagues à l'égard de Jean-Paul Berthier, se révélait expéditive

quand il s'agissait enfin du «béguin fou», du «grand coup de cœur».

— Maintenant, dit-elle à Jean-Paul, je n'encombre plus ton décor. Fais comme moi, débrouille-toi. Tu n'es plus un gamin!

M. et Mme Berthier, fort irrités contre Jacqueline qui se permettait de préférer à leur fils un «godelureau», virent tomber, du fait de ce mariage, le plus solide de leurs arguments contre Françoise. De toute façon, l'usine des Ardennes s'écroulait, elle se retirait de leur horizon. Jean-Paul profita de ce marasme pour déclencher l'offensive. L'ennemi fut abattu, faute d'armes secrètes.

Comme le temps passe! Pendant trois mois, Françoise est demeurée à Hauteroche. Pascal l'avait suppliée de n'abandonner ni sa mère, ni les enfants, ni Blandine, tandis qu'il parcourait l'Italie en tous sens Jean-Paul écrivait chaque jour. Parfois il arrivait pour le week-end. Ses parents s'humanisaient. «Tu aurais pu tomber plus mal», convenait Mme Berthier. C'était de sa part un compliment appréciable. Elle avait offert à Françoise une belle bague de diamants. On parlait de fixer le mariage tout de suite après le concours. Françoise accompagnerait Jean-Paul dans la ville de garnison où il ferait, comme sous-lieutenant, son service militaire. «Nous avons tous été jeunes», disait philosophiquement M. Berthier.

Comme le temps passe! Aujourd'hui, dans la chambre d'hôtel de province qui est le cadre peu romantique de leur lune de miel, la jeune femme lit quelques lettres posées sur le plateau de son petit déjeuner. La première qu'elle ouvre est celle de Blandine:

Enfin, enfin, il a parlé, ma chère Françoise, et je veux que vous soyez la première à le savoir. Au retour de chacun de ses voyages, je le voyais plus jeune, plus gai. Je le trouvais aussi plus beau et je l'aimais davantage. Mais j'avais des crises de cafard abominables parce que, après quelques jours ou quelques semaines, il repartait. J'avais peur que, dans ces pays où il a tant d'admiratrices, l'une me le prenne pour toujours. Personne ne me l'a pris. Il m'aime. Il me l'a dit. Vous entendez, Françoise, il m'aime! Je voudrais le crier sur les toits. Il ne repartira pas seul. Nous sommes fiancés pour de vrai, sans soirée et sans lanternes. Nous nous marierons dans un mois. Pourquoi attendre? Nous nous connaissons depuis dix ans! Ro-

sine et Hervé veulent déjà m'appeler maman. J'exige qu'ils continuent à ne m'appeler que Blandine. On n'a qu'une maman, n'est-ce pas? Marmaine est enchantée. Quand elle parle de nous, elle nous nomme Patrice et Sylvie. Les héros de son nouveau roman, vous l'avez déjà deviné... Mais j'en oublie de parler de vous. Votre bonheur...

Il y avait encore plusieurs pages de félicitations, d'amitié, de cris de joie. Après cela Françoise affronta la lettre certainement moins lumineuse de Lionel Cortez, par avion, venant des Indes:

Françoise, je ne connais point les mots que l'on adresse à une jeune mariée. Je suis très loin de ces formules. Je voudrais en trouver de correctes. Je vous dis simplement: soyez heureuse, Françoise. Aimez très fort votre mari, volez plus haut que les nuages. Moi, si j'ose vous parler de moi, je doute de trouver jamais, au Pôle ou bien à l'Equateur, un paradis deux fois envié, deux fois perdu. Deux fois, Françoise. J'ai aimé deux fois, dans ma vie. Contrairement à ce que vous ayez pu penser, c'étaient deux personnes distinctes... Soyez heureuse et plaignez-moi.

La troisième lettre, émanant de Mme Marancey, en termes à peine moins enthousiastes que ceux dont se servait Blandine, comportait un post-scriptum: *Le Clos Saint-Jean vient d'être acheté par un chirurgien de Pontarlier. C'est un voisin très agréable. Il paraît que Pilar s'est mariée avec un financier très vieux. Jugez vous-même: il a mon âge!...*

Jean-Paul était déjà parti pour la caserne. Françoise paressait dans son lit, désœuvrée. Elle déchira lentement la lettre de Lionel. Ce n'est pas le genre de lettres que les maris doivent trouver à leur retour. Pauvre Lionel! Il demeurait l'unique victime du maléfice. Là-bas la vallée de la Loue coulait au pied de la falaise avec ses courants froids qu'affectionnent les truites. Les ruines envahies de lierre vivaient de leur vie multiple d'oiseaux et d'insectes. Le jardin à la française embaumait de toutes ses fleurs. Sous la charmillie, sur la terrasse, passaient les silhouettes enlacées de Pascal et de Blandine. Le soleil régnait sur Haute-roche avec le bonheur des vivants. Le mince fantôme d'Estrellita connaissait la paix éternelle que cette terre inquiète lui avait refusée.

PHILIPPE MOURET.

Les occupations de la championne des apiculteurs

Avoir soin de quinze millions d'abeilles et de cinq enfants, voilà la tâche quotidienne de madame Lucie Deschamps de Duvernay, près de Montréal, épouse du champion des apiculteurs du Canada. Lorsque Gérard Deschamps remporta le trophée du Conseil des Apiculteurs canadiens pour le meilleur miel exposé à la Foire d'Hiver en novembre, il attribua la moitié de son succès à Lucie.

En 1947, quand Lucie épousa Gérard, ancien aviateur, elle n'avait nulle idée qu'un jour elle prendrait soin d'abeilles «premier prix». Le fait est que les abeilles la terrifiaient. Aujourd'hui, elle est une manipuleuse experte. Lucie dit qu'il lui a fallu environ un an pour s'habituer aux abeilles. Pour ce qui est de se faire piquer «ça fait partie du boulot» dit-elle gaiement. Vaincre la peur des abeil-

est le premier pas de la vie d'un apiculteur, et le plus important. Les abeilles, à l'instar de beaucoup d'autres bêtes, semblent pressentir instinctivement la peur chez leurs maîtres.

Les Deschamps ont 300 ruches dispersées en divers endroits dans un rayon de cinq milles de leur habitation. Les ruches sont placées là où abonde le meilleur trèfle. L'été dernier, les Deschamps ont même mené quelques-unes de leurs ruches dans la région du Lac Saint-Jean pendant 15 jours, afin de profiter d'une abondance d'excellent trèfle dans cette région.

Pour Lucie Deschamps, la production et la conservation du miel «premier prix», cela veut dire un programme quotidien très chargé. Debout à 6 heures 30, elle prépare ses cinq fils, de 2 à 10 ans, pour la journée (trois

vont à l'école) et s'apprête ensuite à aller aux ruches.

Son mari qui travaille jusqu'à 2 h. 30 du matin au bureau de poste, ne se lève qu'à 9 h. Quand il est prêt, tous deux partent, travaillent et récoltent le miel jusqu'au milieu de l'après-midi. Lucie a une jeune fille qui reste avec les deux benjamins dans la journée lorsqu'elle-même est absente.

Mais, trois matins par semaine, le printemps et l'été, Lucie observe un régime différent. Elle quitte la maison tôt, et conduit une camionnette au marché Jean-Talon à Montréal. Là, elle a sa propre boutique depuis nombre d'années, et aussi, de nombreux clients assidus pour le miel Deschamps. En hiver, elle ne va au marché que le samedi.

L'après-midi et le soir, Lucie travaille dans le petit atelier contigu à leur logis où le miel est apprêté, et les rayons préparés et enveloppés.

Tandis qu'une certaine partie du miel est extraite des rayons, filtrée dans un tamis spécial en nylon et vendue comme miel liquide, la majeure partie du miel Deschamps est vendue en rayons enveloppés individuellement dans des petits sacs de pellicule cellulosique «Cellophane», et «Mini-Combs». Ces petits rayons sont fragmentés au moyen d'un couteau à plusieurs lames. Se servant ensuite de machines spécialement agencées à cette fin, Lucie introduit les rayons dans leurs sacs de «Cellophane» avant de placer chaque portion de la grosseur d'une barre de bonbon, dans de jolies boîtes individuelles.

La récolte, la préparation et l'emballage du miel, le soin de ses fils et de son foyer, font de Lucie une femme très occupée. Néanmoins, elle est tout à fait heureuse lorsqu'elle travaille aux côtés de son mari, et l'ambiance sereine, détendue, du ménage Deschamps est une preuve flagrante qu'il est bon d'être «occupée comme une abeille».

Enigme criminelle

Châtiment d'un profanateur de choses saintes

par ALAIN ROBERT

Sous le régime français, en 1742, on témoignait d'un profond respect à l'égard des choses sacrées, et le sacrilège était sévèrement châtié.

L'avocat-sorcier

Peu après s'être levé le matin du 27 juin 1742, Charles Robidoux, cordonnier, faubourg Saint-Joseph, à Montréal, constatait avec désespoir la disparition de toute sa fortune liquide, soit 300 livres. Il révéla son infortune à ses voisins et amis. Sympathiques, ceux-ci lui recommandèrent de s'adresser à Havard De Beaufort. Le type avait la réputation de faire récupérer les objets perdus. Quelques années auparavant, n'avait-il pas fait retrouver une bague à une dame de Montigny, après avoir exécuté certains tours de cartes et de Magie ?

François Charles Harvard De Beaufort habitait tout près de Charles Robidoux. Né à Paris, c'était un soldat de la Compagnie de Monsieur de la Fresnière. Agé de vingt-six ans, il pouvait lire et écrire, chose plutôt rare à l'époque. A cause de son instruction et de sa propension à discuter, on l'avait surnommé l'Avocat.

De Beaufort écouta le récit des malheurs de Robidoux d'une oreille sympathique. Moyennant une récompense de vingt livres, il promit au cordonnier dépouillé de lui faire retrouver son magot. Il exigea six livres immédiatement toutefois et Robidoux dut s'adresser à des amis pour trouver l'argent.

Puis, dès le 28 juin au soir, De Beaufort décida de tenir une première séance incantatoire, au domicile même de Robidoux, pour chercher à découvrir son voleur.

Sorcellerie

Plusieurs curieux avaient insisté pour être présents.

De Beaufort opérait solennellement, au sein d'un appareil impressionnant. Il fit recouvrir une table d'une nappe blanche. La pièce ne devait être éclairée que par les lueurs de deux chandelles, placées près de lui, à un bout de la table. Il sortit de ses goussets trois petits paquets de poudres : blanche, jaune et noire, puis un petit flacon qui, selon lui, contenait de l'huile aspic. Il plaça le tout sur la table devant lui et se fit apporter un miroir. A plat sur la table, le miroir devait, à un moment donné, refléter le visage du voleur. Finalement, De Beaufort demanda un crucifix, ainsi qu'une Bible.

Ainsi outillé, le sorcier commença ses incantations. La Bible ouverte devant lui, il lut certains versets latins. En même temps, il puisait de la poudre dans les petits sacs et la répandait sur la glace du miroir. Il éteignait parfois les chandelles, pour les rallumer ensuite.

C'était impressionnant. Les curieux se serraient les coudes en silence. Et les exhortations magiques continuaient.

Tout à coup, aux yeux horrifiés de l'assistance, De Beaufort saisit le crucifix et y fit sur le bois certaines marques avec un couteau. Sur ces rayures il répandit d'autres portions de poudres. Finalement il se servit du crucifix pour graver trois raies sur la bordure de la cheminée.

Ces marques faisaient partie d'un vieux truc à lui, destiné à impressionner ses audiences. De complicité avec un certain Lanoue, De Beaufort sortait de la pièce où il avait gravé les trois raies. En son absence quelqu'un en touchait une. Quand on lui permettait de revenir, De Beaufort désignait celle qui avait été touchée. C'était Lanoue qui lui indiquait la marque stratégique au moyen d'un signe convenu d'avance.

Le truc des raies fut réussi à la séance du 28 juin 1742. Si les témoins en furent impressionnés, ils se retirèrent cependant pénétrés d'un certain émoi. L'usage que De Beaufort avait fait du crucifix leur avait paru sacrilège. Aussi portèrent-ils un jugement défavorable sur le sorcier. D'autant plus que tout cela n'avait pas jeté la moindre

pendant lesquels la quantité de témoins déposèrent en tremblant, le Président du Tribunal délivra son jugement. Le document ci-après reproduit partiellement d'après le texte original, est daté du 30 août 1742.

« Tout considéré, déclarons Charles de Beaufort, dit l'Avocat, soldat de la garnison de cette ville, dûment atteint et convaincu d'avoir profané les paroles du Nouveau Testament contenues dans le livre joint au procès, ainsi que la représentation de Jésus Christ crucifié, en faisant servir l'un et l'autre à des pronostications et autres usages profanes et illicites, même d'avoir joint les extrémités dudit crucifix et de l'avoir approché des flammes pour faire sécher les drogues qu'il avait mises sur le dos des extrémités du bois de la Croix du dit Crucifix.

« Pour réparation de quoi, le condamnons à faire amende honorable, nu en chemise, la corde au coup, tenant en ses mains une torche de cire ardente du poids de deux livres, au-devant de la principale porte et entrée de l'église paroissiale de cette ville, et ce jour du marché, au devant de la

ment conduit par l'exécuteur de la haute justice, et ce par une corde dont il aura seulement les bras liés.

« Ce fait, avons banni le dit Lanoue l'espace de trois années de l'étendue de cette juridiction et à lui est enjoint de garder son ban sous les peines portées par les ordonnances. »

Charles Robidoux fut condamné par coutumace à la même peine que Lanoue. Vu l'impossibilité où l'on se trouvait de lui appliquer son châtiment, il fut ordonné que sa sentence serait « transcrite dans un tableau attaché par l'exécuteur de la haute justice à une potence qui, pour cet effet, sera plantée sur la place publique du marché de cette ville ».

Appel

Monsieur Foucher, substitut du Procureur-Général, en appela des sentences du Conseil supérieur, à Québec. A cette occasion, les prisonniers de Beaufort et Lanoue furent donc transférés de la prison de Montréal à celle de Québec.

Le jugement du Conseil Supérieur modifia quelque peu le châtiment de De Beaufort. Son temps aux galères fut réduit à trois ans. Par contre il fut condamné à être promené dans les rues et carrefours de Montréal pour y être « battu et fustigé de verges ». Ce supplice aurait lieu après que le condamné eut fait son amende honorable à la porte de l'église.

Les sentences des deux autres furent sensiblement atténuées. Charles Lanoue n'aurait à payer que trois livres d'amende au Roi et Charles Robidoux, trois livres destinées à l'achat de pain pour les prisonniers.

Lanoue serait forcé d'assister à l'amende honorable de De Beaufort. Il serait alors tête nue et en chemise. Mais ce serait les archers de la Maréchaussée qui l'accompagneraient et non l'exécuteur de la haute justice.

Outre son amende, Robidoux subirait une « admonestation en la Chambre d'audience. »

La Fête du Crucifix Outragé

Cette affaire ne se termina pas avec l'exécution des sentences des condamnés. Mgr de Pontbriand, alors évêque du diocèse de Montréal, proclama un mandement énergique à l'adresse de ses diocésains, « afin d'imprimer dans leur âme une sainte horreur et une douleur profonde pour la profanation qui avait déshonoré leur ville ». Toutes les églises organisèrent des prières en vue de réparer l'outrage fait au crucifix.

Quant au crucifix utilisé par De Beaufort, il fut envoyé à Québec le 1er mars 1744. Pendant longtemps, on célébra, dans la Vieille Capitale, en date du 1er octobre, la Fête du Crucifix Outragé.

Philippon écrit une jolie lettre à sa petite amie Dodo.

— Je t'aime beaucoup. Est-ce que tu veux qu'on se marie ?

Et le lendemain, impatient, il reçoit la réponse de la fillette :

— Moi aussi, je t'aime beaucoup, mais je ne peux pas me marier avec toi, parce qu'on est beaucoup trop d'enfants à la maison.

* * *

— Il faut que vous les preniez tous les deux, dit le marchand de perroquets à son client. L'un ne va pas sans l'autre car le premier parle seulement le chinois et le second fait l'interprète.

lumière sur le vol commis chez Robidoux.

Procès

L'indignation soulevée par les procédés de De Beaufort chez les témoins de la séance cabalistique gagna bientôt toute la population du faubourg Saint-Joseph. On qualifia De Beaufort de sacrilège. Il fut question d'arrestation.

Une plainte fut alors déposée contre lui. Circonstance étrange, ce fut Charles Robidoux lui-même qui accusa De Beaufort.

Chargé de l'enquête, le juge Guiton de Monrepos s'occupa en tout premier lieu de démasquer les complices de l'accusé. Tous les témoins de la séance incriminée furent longuement et minutieusement questionnés. Chacun chercha des excuses et, pour se disculper, chargea De Beaufort, Robidoux et Lanoue.

Sentant le fer chaud, Charles Robidoux s'enfuit et dut subir son procès avec De Beaufort. Il avait, paraît-il, procuré le crucifix et la Bible au sorcier.

Jugement

Après deux longs mois d'enquête,

quelle porte de l'église il sera amené et conduit par l'exécuteur de la haute justice, le dit Havard ayant écrit au devant et derrière, portant ces mots : PROFANATEUR DES CHOSES SAINTES.

« Et là, étant nu-tête et à genoux, dire et déclarer à haute et intelligible voix que témérairement et imprudemment il a profané les paroles de N.-S. J. C., contenues au susdit livre joint au procès, ainsi que la représentation et image de J.-C. crucifié, pour vouloir donner plus de poids à ses devinations et pronostications prohibées par les lois divines et humaines, dont il se repent et en demande pardon à Dieu, au Roi et à la Justice.

« Ce fait, l'avons condamné à servir de forçat dans les galères du Roi l'espace de cinq années. Et nous avons déclaré le dit Charles Lanoue, atteint et convaincu d'avoir prêté assistance au dit Havard de Beaufort, dans ses pronostications et devinations, et lui avoir administré le crucifix joint au procès.

« Pour réparation de quoi le condamnons à assister nu en chemise et à genoux le dit Beaufort, lors de l'amende honorable qu'il fera au devant de la porte principale de l'église paroissiale, où le dit Lanoue sera égale-

LE ROI EST MORT

par V. ATHERTON

Grant était en retard, ce jour-là. Il claqua la porte de la classe, mécontent de son retard, déprimé par la chaleur et par la nouvelle qui lui était parvenue dans la nuit.

— Debout ! dit-il sèchement.

Les enfants se levèrent dans un brouhaha, comme des animaux obéissant au fouet. Grant en fit la remarque et se demanda amèrement comment il en était venu à enseigner l'« abc » à une bande de négrillons et de métis dans un centre d'élevage perdu dans la brousse. « Un travail sans avenir », pensait-il, « sans la moindre perspective ».

Et il les regardait, irrité par leur sourire affable, par le frottement de leurs pieds nus sur le plancher et l'alignement des huit petits visages, noirs, blancs et café au lait : les fils du surveillant, ceux du boutiquier, Umi du camp de la Rivière et Rosa, la fille du cuisinier italien.

— Avant de commencer ce matin, j'ai une nouvelle très grave à vous apprendre, dit-il, puis il se tut.

Les regards demeuraient fixés sur lui, sur son long visage triste et ses yeux de myope abrités derrière des verres épais. Le monde pouvait être ébranlé, ces enfants de couleur s'en souciaient fort peu, pensait-il, plein de rancœur, pourvu que le soleil brille, qu'il y ait des poissons dans la rivière et, dans la brousse, des sentiers aventureux creusés par les troupeaux. Comment ces êtres primitifs pourraient-ils être sensibles à une perte nationale ? Il doutait même qu'ils fussent capables d'éprouver du chagrin.

— Le roi est mort, prononça lentement Grant, et il sentit que l'émotion lui picotait les yeux.

« Notre cher roi... est mort... dans son sommeil... Nous allons observer deux minutes de silence et penser à lui avant de commencer la leçon. »

Les élèves s'agitèrent et Grant frappa sur son pupitre.

— Nous commencerons quand vous aurez la décence de vous tenir tranquilles, fit-il sur un ton acide. Nous pouvons très bien attendre debout.

Les enfants connaissaient la routine. Le silence se fit rapidement.

— Sachez que le roi était notre père et que nous étions comme ses enfants, poursuivit Grant. Je veux que vous pensiez à cela, que vous vous souveniez de la chance que vous avez eue d'être sous sa protection.

Il se tut de nouveau. La rancune montait en lui et grandissait comme un orage sous la chaleur intolérable et devant le flegme de ses élèves. Il n'avait pas l'impression que ses paroles portaient et il se sentait gagné par l'impatience. Il aurait voulu leur crier : « C'était un grand homme ! Vous ne voyez donc pas la perte que sa mort entraîne, petits imbéciles. D'ailleurs, pourquoi vous apprendre cela ? Vous ne le comprendriez pas quand même on vous le répéterait un mois durant. Qu'est-ce que la fidélité à la couronne peut bien vous faire ? »

Grant n'avait pas reçu en don la vertu de la tolérance, qui met de l'huile dans les rouages de la vie. Il n'avait hérité qu'une idée excessive de la valeur de son enseignement, ce qui privait cet enseignement de toute chance de succès.

Il passa son mouchoir sur sa nuque et sous son menton et le replia imbibé de sueur.

Les enfants l'observaient, surpris par la véhémence que lui inspirait la mort d'un homme si lointain, en dehors de leur monde.

— Répétez ceci, dit-il : « Un grand homme a disparu. Nous ne verrons jamais son pareil ! »

Ils répétèrent consciencieusement, avec des yeux tout étonnés. Soudain, Grant leva la main pour leur faire signe de se taire.

— Pourquoi ne répètes-tu pas avec les autres, Umi ?

Le petit garçon dressa une tête embroussaillée et pointa des yeux effrayés, qui paraissaient immenses dans son visage d'un brun pâle.

— Moi parler, maître.

— Eh bien ! lève la tête. Reprenez tous.

La tête d'Umi retomba sur sa poitrine. Sa famille, originaire du pays d'Arnhem, était croisée avec des pêcheurs de perles des archipels du Nord. Des hommes libres. Mais Umi, lui, n'était plus libre. Il était pris au piège dans le monde des Blancs, et ce jour-là, il avait un gros chagrin qui n'avait rien à voir avec la mort d'un roi. Un souvenir brûlant occupait l'esprit de ce gosse de onze ans : le souvenir d'une tragédie qui avait eu lieu la veille au camp de la Rivière. Et ce souvenir lui inspirait un élan de sympathie pour son maître, lui aussi terrassé par le chagrin. De tout son cœur, il désirait consoler l'homme. Il avait même pensé à un moyen de le faire lorsque Grant l'avait rappelé à l'ordre.

Sa petite main se glissa furtivement dans sa poche, qui était la seule chose qui lui plaisait dans la tenue vestimentaire imposée par l'école. Dans cette poche reposait Abbas, le petit lézard.

Abbas s'éveilla en sursaut. Il se déroula et se sauva d'un trait à travers les petits doigts qui exploraient son domaine. Parvenu en haut de la poche, il s'arrêta, agrippé à l'étoffe, dardant sa langue violette.

Umi chercha frénétiquement à l'attraper, mais le lézard lui échappa et tomba sur le pupitre avec un léger bruit sourd. Il fila le long de l'arête et atteignit la main grassouillette de Rosa. L'instant suivant, il grimpait sur son bras et se mettait à l'abri dans sa manche.

Rosa se mit à hurler. Elle se trémoussa tant et si bien, en secouant sa robe, qu'elle tomba en arrière et faisant choir le banc. Umi se pencha sur elle et parvint à saisir son lézard.

Un tel vacarme à un moment si mal choisi fut pour Grant la goutte qui fait déborder le vase.

— Tais-toi, Rosa. Et toi, Umi, viens ici.

L'enfant s'avança, les yeux écarquillés, jaune de frayeur.

Grant fit un effort pour parler calmement.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Moi... attraper... lézard...

Il se tut. Comment aurait-il pu dire son intention de faire cadeau du petit animal à son maître pour le réconforter, de le lui donner secrètement parce que son père, le roi, était mort et qu'il paraissait avoir un gros chagrin.

— Moi... attraper lézard, balbutia-t-il encore.

— Nous pensions au roi, Umi. Au bon roi qui t'a ouvert les portes de l'école, qui t'a donné la chance de grandir comme un enfant blanc, qui t'a donné toutes ces choses que ne possédaient pas encore tes parents. Et tu ne veux même pas sacrifier quelques minutes pour penser à lui. Tu devrais avoir honte. Reste ici, devant moi, et répète mes paroles. Dis-les à toute la classe : « Le roi était un père pour moi. Il m'a donné toutes les bonnes choses que je possède ». Allons, montre-nous que tu sais dire cela comme il faut.

Umi resta muet et terrifié, car c'étaient là des paroles qu'il ne pouvait pas dire. Le cœur battant la chamade, il fixait l'homme derrière son pupitre, la bouche serrée, le visage de pierre pâle de rage, la voix dure et insistante. Puis, l'enfant détourna les yeux. Il serra les poings en pensant au choc et à l'horreur de la nuit passée, dont son cœur porterait la plaie jusqu'à la fin de ses jours.

— Moi pas dire ça, m'sieur, finit-il, buté.

La main de Grant s'abattit sur le pupitre.

— Tu le diras ! tonna-t-il.

— Moi pas dire.

Quelque chose se brisa dans l'esprit de Grant. L'instituteur se dressa comme un ressort et sortit de la classe à grandes enjambées. Demeuré seul devant la rangée d'élèves ébahis, les jambes tremblantes et le visage sans vie, Umi se sentait envahi par la terreur d'une chose menaçante et primitive, dont il attendait qu'elle pénétrât dans la classe, conscient de cette chose avec tout son instinct de petit sauvage, craignant de fuir et redoutant de rester où il était.

L'homme revint avec une canne de bambou.

Umi ne cria pas beaucoup. Il reçut stoïquement la rageuse volée de coups, pendant que les autres le regardaient de tous leurs yeux et que Rosa sanglotait. Toute la fureur rentrée de Grant, la haine de son état humiliant, les déceptions qui s'étaient accumulées depuis des mois se donnaient libre cours dans son bras forcené. Il cherchait aveuglément à imposer sa volonté à l'enfant par les coups, réagissant comme une brute, puisque toute autre tentative paraissait avoir échoué. Et la sueur ruisselait sur son visage, et l'odeur âcre de la peau des enfants noirs se répandait dans la pièce.

Enfin, il jeta la canne dans un coin en jurant et poussa brusquement l'enfant défaillant vers la porte.

— Sors d'ici ! cria-t-il. Et vous autres aussi... Filez tous !

La classe partit à la débânde. En quelques secondes, les lieux étaient vides.

Entassés dans la cour, les gosses regardèrent s'éloigner Umi, qui boitillait en tenant le pan de sa chemise déchirée, son petit poing noué sur la hanche. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu hors de vue, derrière les rochers jaunes qui surplombent la rivière.

Là, il s'assit dans un creux d'ombre. La main toujours crispée lâcha la chemise pour essuyer un bout de nez humide. Mais il refusait encore de pleurer, quoique les coups portés le torturassent comme des hachures brûlantes.

Son chien bleu l'avait attendu à la porte de l'école. Il s'assit à côté de lui, la langue pendante. Umi se considérait comme le frère de tous les animaux, car tel était le totem de sa tribu maternelle. Il les aimait tous et ils étaient ses amis. Mais aujourd'hui il n'avait pas une pensée pour eux, tant le faisait souffrir l'humiliation d'avoir été battu injustement. Pourtant, il fallait surmonter ce malheur. L'homme blanc lui avait fait mal parce que lui-même avait mal. Telle était sa manière de vaincre sa peine : en faisant un sacrifice. Umi pensa à cela avec beaucoup d'attention. Il se pouvait que le remède fût efficace quand on souffrait trop.

Le petit lézard se trémoussa dans sa poche et l'enfant plongeait la main pour le prendre, mais la bête se sauva sur le rocher brûlant. Comme il l'attrapait, l'arête piquante de son échine lui écorcha le pouce.

La réaction d'Umi fut aussi soudaine que l'avait été celle de Grant, aussi féroce et impitoyable. Il saisit une pierre et écrasa Abbas contre le rocher, le déchiqueta sur la surface rugueuse, le réduisit à rien du tout ; puis il se sauva en sanglotant tandis que son chien, derrière lui, grattait furieusement la poussière soulevée par les débris gluants du petit reptile.

Umi rentra au camp. A présent, il se trouvait de l'autre côté du ravin. L'emplacement avait été changé depuis ce matin, car les Noirs quittent toujours les lieux où quelqu'un est mort, afin d'échapper à l'esprit désincarné qui pourrait leur porter malheur dans la chasse. Umi eût préféré retrouver l'ancien camp, où l'aurait peut-être attendu l'esprit de l'homme mort la veille d'une morsure de serpent : son propre père, qu'il aimait plus que les dieux et les rois.

[Suite de la page 38]

qu'il voulait éblouir. Elle est là... Elle tourne dans le studio de Trinola... un brouge pas commode...

Sans en avoir l'air, Carlo regarda du côté désigné. Justement, d'une porte ouverte, des éclats de voix arrivaient.

— Comme ça, au chiqué, j'peux pas ! plaquait une voix larmoyante. Si c'était pour de bon, vous verreriez...

Et une voix exaspérée répondit :

— F...-moi le camp !... Va te faire régler et qu'on ne te revole plus ! A un autre... Prenez dans le tas, au hasard... Ils ne pourront jamais être plus mauvais que ce loustic-là !...

Violamment expulsé du studio, un figurant jaillit — un de ces figurants de hasard que la fantaisie des metteurs en scène ou de leurs racoleurs choisit dans la rue pour le caractère de leur tête et parce qu'ils correspondent au type désiré.

Mais celui-là, qui venait sans doute d'être essayé dans un bout de scène, était déjà jugé et condamné. Malgré ses dons physiques — sa gueule ! — et tout ce que la nature lui avait départi de bestialité et de férocité, dans la carure, les traits et le regard, malgré sa voix, crapuleuse à souhait, il ne ferait jamais rien, tout au moins au cinéma. C'était une brute, un crétin, incapable de sentir et d'exprimer.

Et pourtant, le régisseur qui l'avait ramassé dans la rue l'avait si bien vu dans un rôle d'apache en gros plan !

— Voilà le décor... Mets-toi là... Saute par la fenêtre et assomme le type qui prétend te barrer le passage... Tu viens de voler, comprends-tu ?... peut-être même d'assassiner... Il s'agit de sauver ta tête... Cogne... Etrangle !...

Conseils perdus. L'homme à la tête de bandit et aux poings formidables n'y avait mis aucune conviction.

Ayant franchi assez maladroitement la fausse fenêtre du décor, il s'était avancé vers son adversaire et l'avait empoigné avec le trop évident souci de ne pas lui faire de mal.

Lui-même semblait redouter fort de recevoir un coup mal dirigé.

Juge de la situation, le metteur en scène avait fait cinq pas d'un air agacé, s'était planté devant l'homme, l'avait toisé en grommelant.

— Il n'y a rien à faire... Avec une bobine pareille ! C'est à désespérer de tout.

Il ne restait plus qu'à congédier le gaillard. C'était ce que venait de faire le régisseur, plutôt discourtoisement.

Rapidement, Carlo s'était porté au-devant de l'évincé.

— Que t'arrive-t-il ? lui demanda-t-il.

L'apache — c'en était un et il arrivait visiblement de Paris, doué quelque mauvais coup l'avait chassé — regarda de travers le questionneur.

Puis comme, malgré tout, il éprouvait le besoin de s'épancher et de traduire sa déception et son mécontentement, il répondit en haussant les épaules.

— C'est le type du cinéma... Un gueulard ! Un mal poli, qui vous traite comme du poisson pourri. Et c'est lui qui était venu me chercher, tu sais... Connais-tu une star qui s'appelle Lily Merveille ?

— Il me semble, fit Carlo, dissimulant sous un air d'indifférence l'intérêt qui s'éveillait en lui.

— Eh bien, mon pote, c'est avec elle que je devais jouer... Ou pour mieux te dire, c'est elle que je devais « dégringoler », en lui serrant le kiki d'abord et puis en lui envoyant un ou deux pruneaux... Après quoi je mettais les cannes... Tu me comprends ?

— Bien sûr.

— Une partie de plaisir, comme tu vois, reprit le malandrin. C'est un autre qui va s'envoyer ça... Moi, ils m'ont

jugé trop ballot et pas assez nature... Tu te rends compte ? Trop ballot, moi, Nénèsse de Paname !...

Violent, brillard, déchaîné, le figurant d'occasion n'était plus ni gauche, ni timide. Il ne jouait plus. Il exposait ses griefs à un copain et il pensait ce qu'il disait.

— J'aurais dû lui mettre la bobine en marmelade, regretta-t-il. Oui, j'aurais dû. Mais ça n'est peut-être que partie remise. On se retrouvera. Pour le moment, la seule chose que je regrette, c'est de manquer le spectacle. J'aurais bien voulu voir comment il descendra la gonze, le frère qui me succède. Il paraît que c'est un vrai artiste, celui-là !

— Moi aussi, je voudrais bien voir ça, dit Carlo.

— T'as qu'à te faire embaucher, conseille l'autre. C'est plein de figuration, là-dedans. Tu ne te feras pas remarquer... Entre en peinar, comme si c'était ton boulot. Ils te laisseront passer. Tu ne viens pas d'être flanqué à la porte, toi !

La rancune sonnait dans sa voix.

— Va m'attendre chez le bistro d'en face, répondit Carlo. Je vais essayer. Si ça réussit, je paierai une tournée...

— Ça colle... puisque j'ai rien de mieux à faire.

Et l'apache se dirigea vers la sortie, tandis que Carlo se rapprochait de la porte du studio.

— On va tuer la petite Merveille ! ricana-t-il. Oh ! mais je tiens à voir ça, moi !... Je pourrai peut-être donner une bonne idée au metteur en scène... Qu'est-ce qu'il dirait si je lui fournissais un coup de théâtre ?

II — On tourne

Au dehors, une main poussa la fenêtre, entrouvrit. Une individu vêtu d'une combinaison noire, la tête cachée dans une cagoule dont les trous laissaient tout juste deviner deux yeux fiévreux, et ganté de caoutchouc, sauta dans la chambre élégante et parfumée. Tout, dans cette pièce-là respirait le luxe et la richesse.

Il était donc inutile de se demander ce que venait faire en pareil lieu et par ce chemin l'homme qui venait d'y pénétrer.

Il ne fit que traverser cette chambre à coucher, meublée selon les exigences du goût le plus moderne, féeriquement éclairée et se dirigea, avec une assurance qui prouvait sa parfaite connaissance des lieux, vers un admirable cabinet de toilette.

Il s'y cacha.

Aussitôt, comme si elle n'eût attendu que sa disparition, une jeune femme entra par la porte du fond, emmitouflée dans de coûteuses fourrures. Pour l'accueillir ne s'était-il trouvé personne dans l'antichambre ? On l'eût juré, à voir la façon impatiente dont elle appuya sur un bouton, pour sonner sa camériste.

Celle-ci demeura invisible, soit qu'elle fût de mèche avec le cambrioleur, soit que ce dernier eût pris la précaution de couper les fils. Mais, seul un esprit tâtillon pouvait se préoccuper de ce détail et chercher ces explications. La jeune femme qui était vraiment jolie, se contenta de pousser un grand soupir et se débarrassa de sa fourrure.

Elle apparut alors en robe du soir, moulée, vaporeuse, divine et presque nue. Sur sa blanche poitrine vivaient les perles d'un merveilleux collier que la main droite, chargée de bagues, caressa amoureusement, tandis que la jeune femme se dirigeait vers le cabinet de toilette et y pénétrait.

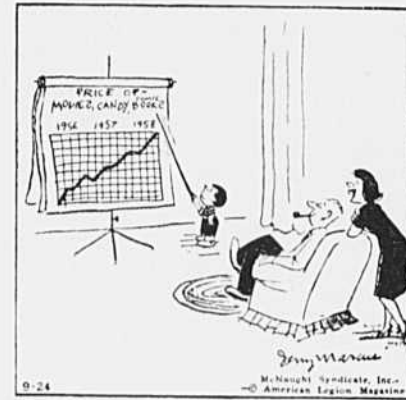
Un cri de terreur. Elle s'arrêtait sur la porte, paralysée par l'épouvante, puis fit un brusque demi-tour et s'élança vers la porte en hurlant :

— Au secours !... Au sec...

Une détonation interrompit son appel. Elle s'abattit sur le tapis et tenta de se relever pour appeler encore.

Mais le cambrioleur en cagoule s'était précipité à sa suite, tenant encore le revolver dont il venait de se servir. Il le jeta pour se ruer sauvagement sur sa victime, la renverser et nouer autour du frère cou deux mains meurtrières.

Quelques râles, quelques spasmes, les suprêmes convulsions d'un visage aux yeux exorbités, exprimant la douleur et l'épouvante. Une brève agonie, puis l'affaissement définitif accompagné par les mains du meurtrier, qui se desserraient lentement.



— Allons, Robert, accorde-lui donc plus d'argent de poche !

Alors, penché sur le corps immobile, l'homme arracha le collier de perles, le fourra dans une poche, se releva d'un bond et s'enfuit par la porte, laissant étendu le cadavre de sa victime.

— Coupez ! cria à cet instant une voix indignée.

C'était le metteur en scène Trinola, dirigeant la prise de vue et fort manifestement mécontent du jeu des interprètes.

— Reviens, Ranvières ! intima-t-il d'une voix mugissante.

Déjà, le cadavre se relevait et le cambrioleur, débarrassé de sa cagoule, reparaissait, visage découvert, renfrogné et vexé.

— Mauvais !... Archi-mauvais ! jugea le metteur en scène. Comment, madame, vous vous trouvez inopinément en présence d'un cambrioleur, d'un assassin probable et vous ne marquez pas plus de frayeur que cela ?

Il imita, en le caricaturant, le cri qu'avait poussé l'artiste. Et il singea la mimique, vraiment sans chaleur ni sincérité, dont elle l'avait accompagné.

— Vous croyez que c'est ainsi qu'on meurt ?... Je voudrais qu'on vous logeât dans la peau une vraie balle de revolver, ou que Ranvières vous étranglât pour de bon ! Nous verrions un peu la différence.

Vraiment, pour que Trinola se permit pareille apostrophe envers son interprète, il fallait que Bout-de-Ciné ne fût point là et ne dût pas venir.

Car, enfin, comme l'avait confirmé le concierge à Carlo Misère, l'héroïne du film qu'on était en train de tourner n'était autre que Lily Merveille — Liliane !

Mais celle-ci n'avait rien d'un agneau. Elle se rebiffa visiblement furieuse.

— Si je suis tellement mauvaise, remplacez-moi... Et d'abord, trouvez-en une autre qui joue plus vrai...

— Ah ! oui ! ricana le metteur en scène, exaspéré par cette riposte. J'oubliais !... Vous n'êtes pas n'importe qui... Vous m'êtes particulièrement recommandée. Eh bien, zut pour le protecteur ! Voilà mon opinion. J'aimerais plus de vérité dans votre jeu... On tient à vous, c'est une affaire entendue...

Il grommela très vite entre ses dents :

— Les commanditaires... naturellement !

— Vous êtes imposée. Mais tout de même j'ai mon mot à dire. Si le film est un navet, vous pourrez vous en consoler. Pas bibi ! Je travaille pour ma croûte, madame !

— Moi aussi ! répliqua l'actrice.

— Ça va ! coupa Trinola, agacé. Ne perdons pas notre temps à discuter. Vous allez me remettre ça, tous les deux... Et vous, ma petite, tâchez tout de même de tenir compte de ce que je viens de vous dire ! Va te préparer, Ranvières.

Autoritaire, son geste congédia les deux artistes, qui sortirent du décor, Ranvières avec une indifférence résignée, sa partenaire visiblement énervée.

Alors, le groupe d'artistes, de figurants et de machinistes qui, attiré par les éclats de voix, s'était peu à peu formé à quelques pas de la scène, se dispersa à travers le studio, encombré de décors plantés en vue de la réalisation des autres parties du film.

En goût de solitude, Paulette Marvel, petite figurante fraîche et gentille comme peut l'être une Parisienne de vingt ans suivant le dédale de ce labyrinthe improvisé, avait gagné l'autre extrémité du studio. Soudain, une main se posa sur son bras, tandis qu'une silhouette se dégageait de l'ombre d'une ruelle de toile peinte.

— Bonjour, petite Paulette ! murmura une voix timide et caressante.

La petite avait sursauté et poussé un petit cri. Vivement, elle dévisagea le jeune homme mince et blond, qui lui souriait.

— Jean !... Oh ! que c'est bête de m'avoir fait une peur pareille ? Que faites-vous ici ? Vous savez bien que c'est défendu d'y venir !

— Je le sais bien, je suis entré par une lucarne et, la chance me servant, j'ai pu arriver jusqu'au studio dans lequel vous tournez.

— C'est ça ! Pour vous faire pincer et me compromettre ! C'est trouvé !

— Je vous aime tant, ma petite Paulette ! soupira plaintivement le jeune homme.

Ce n'était qu'un petit étudiant, dont les parents, peu fortunés, pouvaient tout juste subvenir à ses frais d'études et le laissaient fort démuné d'argent de poche. Evidemment, Paulette eût pu souhaiter un soupirant plus sérieux et en situation de l'initier aux joies de la vie parisienne. Sa mine effrayée et attendrie prouvait qu'elle n'y songeait guère et que ce n'était pas pour ce motif qu'elle grondait son « flirt » imprudent.

Depuis qu'ils avaient fait connaissance, par hasard un dimanche, une idylle un peu naïve avait fleuri entre eux. Jean Artimont s'était tout de suite emballé pour la brune figurante, sa cadette de tout juste deux ans. C'était le grand amour. Elle en avait été touchée, tout en s'en défendant. A quoi cela les mènerait-il, de s'aimer ? Ils ne pouvaient ni s'épouser, ni même se mettre en ménage. Elle gagnait à peine sa vie et lui n'avait pas terminé ses études. Alors ? Etre des amis ? Se voir ? Sortir ensemble ?

— On s'aimerait trop et ça tournerait mal, pronostiquait la trop raisonnable Paulette.

Elle ne l'était qu'en apparence. Mais le timide étudiant prenait au sérieux sa résistance et s'en désespérait. Il était amoureux fou. Il voulait Paulette. Il était prêt à tout pour la conquérir, à tout, même aux pires folies.

Il l'affirmait une fois de plus.

— Vous voyez bien... Je suis venu... Je me suis caché ici, pour vous attendre...

— Avec la mine d'un criminel ! assura la jeune fille. Quel air sombre vous avez aujourd'hui, mon petit Jean ! On dirait que vous méditez un mauvais coup.

— Je pense que la vie nous sépare

et cela m'enrage contre elle, répliquait-il, en pressant contre ses lèvres une des mains de son amie. Je voudrais vous emporter, vous couvrir de bijoux, vous faire une existence dorée. Et je n'ai rien, pas dix francs en poche, ma pension payée... Ah! tenez! quand je pense à cela!...

Qu'allait-il dire? Il s'interrompit à cause de la mine effrayée de la figurante. Elle prenait au sérieux ses paroles. Il fallait les mesurer.

— Voulez-vous vous taire! Si on vous entendait! soupira-t-elle.

— Qui m'entendrait? Nous sommes seuls.

Il le croyait. Elle aussi. Ils n'avaient d'yeux que pour eux, se dévorant du regard, faute de mieux. Jean avait attiré passionnément la petite dans ses bras. Il l'emprisonnait, cherchait sa bouche, qu'elle faisait semblant de refuser. Il l'obtient. Leurs lèvres se joignirent. Ils oublièrent tout.

Comment aurait-il aperçu ce fumeur solitaire, adossé au décor et qui les observait, en savourant silencieusement la cigarette défendue qu'il était venu s'octroyer dans ce coin sombre? C'était un de ces vagues figurants qu'on engage au jour le jour, pour les besoins de la mise en scène. Un grand garçon maigre, n'ayant que de peu dépassé la trentaine mais dont le visage, précocement ravagé, était déjà celui d'un vieux cabot.

Secouant la cendre de sa cigarette, il haussa les épaules et, détournant ses regards du couple amoureux, il s'éloigna silencieusement.

Jean et Paulette prolongeaient leur baiser. Tout de même, ils finirent par se lâcher.

— Va-t'en, mon petit! murmura tendrement la jeune fille. J'ai trop peur. Songe à l'histoire que ça ferait, si on nous surprenait. Le régisseur me réglerait mon compte immédiatement. Et vraiment, je n'ai pas besoin d'une pareille malchance. De quoi vivrai-je?

— Je veux que tu sois heureuse! Je veux être riche et avoir de l'argent pour te libérer de tout cela!... N'importe comment! dit passionnément Artimont en promenant ses lèvres sur le visage de la jeune fille.

— Ne dis pas de bêtises! grondait-elle en le repoussant gentiment. Va, mon petit! Sauve-toi! C'est plus sage.

— Tu verras! fit-il en lui donnant un dernier baiser. Je sais ce que je dis et ce que je veux.

Il la quitta. Elle le suivit des yeux. Par trois fois, il se retourna pour lui sourire. Il était maintenant à l'extrémité de l'allée de décors. Il s'apprêtait à filer vers la sortie quand, brusquement, il se jeta dans un angle et se glissa entre la muraille et les panneaux de toile peinte qui y étaient appuyés.

Il venait d'apercevoir, se dirigeant vers lui, une silhouette masculine qui pouvait être celle d'un régisseur.

Mais, régisseur ou non, l'importun tourna dans une autre allée et Paulette ne put l'apercevoir. Elle avait vu seulement l'étudiant se dissimuler derrière le décor.

Etonnée, presque anxieuse, elle murmura :

— Pourquoi ne sort-il pas?... On dirait qu'il se cache...

Mais une sonnerie partie de l'autre extrémité du studio rappelait les figurants dispersés. Paulette dut courir vers le point de ralliement sans plus s'occuper de Jean Artimont.

Cette sonnerie, l'acteur Ranvières l'avait aussi entendue. Préparant son entrée et attendant le signal de Trinola, il se tenait derrière le décor, près de la fenêtre qu'il devait ouvrir et franchir. Saisissant le capuchon de la cagoule, il s'apprêta à le rabattre sur son visage.

A ce moment, une forme sombre, enveloppée dans une cagoule semblable,

bondit sur lui et un poing fermé heurtait violemment sa mâchoire.

Ranvières s'écroula.

III — Comme dans la vie

Au signal de Trinola, l'ampoule rouge, de nouveau, venait de s'allumer, commandant à tous le silence. On allait tourner. Devant le décor, inondé des feux des «sunlights», le metteur en scène s'impatientait par signes, car le moteur tournait déjà et les micros étaient prêts à enregistrer les moindres bruits.

— Que fabrique-t-il encore? grognait-il intérieurement.

Et vers la fenêtre, derrière laquelle il avait tout lieu de supposer que l'acteur se tenait, ses gestes, brassant l'air, intimaient :

— Ranvières!... Commence, Ranvières!...

Comme il les répétait pour la troisième fois, frénétique, exaspéré et prêt à donner l'ordre de «couper le son», pour aller enguirlander le lambin, celui-ci se décida enfin à donner signe de vie. Ses battants repoussés, la fenêtre s'ouvrit, l'homme en cagoule l'enjamba et la scène recommença, identique au premier essai.



— J'en veux trois qui ne se chamaillent pas.

Il y avait pourtant, dans le jeu des protagonistes, quelques différences qui ne pouvaient manquer d'être appréciées du metteur en scène, visiblement plus satisfait. Ils jouaient mieux. Ou plutôt, cette fois, ils n'avaient plus l'air de jouer, mais de vivre leur rôle. La jeune femme entraînait, découvrait le cambrioleur, criait, était abattue d'un coup de revolver, puis étranglée et dépouillée.

Mais, si dans la première partie de la scène, elle n'avait pu s'élever au-dessus de l'honnête médiocrité, tout d'un coup elle devint meilleure, splendide, tragique, vraie.

Ce fut au moment où le cambrioleur en cagoule se jetait sur elle et commençait à l'étrangler. La façon dont elle mima alors sa terreur et l'agonie fut tellement expressive et si effroyablement vraie, que Trinola, enthousiasmé, mais fort empêché de manifester bruyamment se mit à mimer des applaudissements.

— Bravo!... Bravo!... ma petite... Superbe! Splendide! Merveilleux!... Vous y êtes, cette fois...

Et quand le voleur se fut enfui par la porte, emportant son butin et laissant sa victime étendue et sans mouvement, l'ordre, vivement donné, de couper le son vint libérer le metteur en scène de sa contrainte.

Alors son enthousiasme éclata, déborda.

— Ça y est!... Ce qu'elle a pu être bonne, cette enfant!... Une révélation! Allons, mon petit chou, venez que je vous embrasse. Il y a de l'étoffe en vous... de l'étoffe d'étoile, vous m'entendez?

Eh bien, non! «l'étoile» ne semblait

pas l'entendre, ne se relevait pas. Indifférente, inerte, elle demeurait étendue sur le tapis, dans la position où l'avait abandonnée son partenaire.

— Qu'y a-t-il? On est dans les pommes? s'inquiéta Trinola. Est-ce que l'enfant se serait évanouie pour de bon? Elle y est allée de trop bon cœur et les nerfs flanchent... N'importe! Le résultat y est...

Tout en parlant, il s'approchait de l'artiste et se baissait pour lui donner les soins habituels et l'aider à reprendre ses sens.

Soudain, il poussa un cri, presque un hurlement d'effroi. Le visage de la jeune femme venait de lui apparaître violacé, la bouche écumante et tordue, les yeux fixes. Autour du cou, il y avait des ecchymoses et sur la poitrine une tache de sang s'étalait.

— Bon Dieu! hurla Trinola, se jetant sur la vedette et la palpant avec angoisse. Un médecin!... Vite! Un médecin!... Qu'est-ce qu'ils ont fait?... Mais il l'a étranglée vraiment! Et ce sang! Le revolver était donc chargé?... Appelez-moi le machiniste qui a tiré... et Ranvières, Ranvières!... Ranvières! Viens voir ce que tu as fait... Es-tu devenu fou?

Emplissant le studio, ses clameurs ameutaient immédiatement tous ceux qui se trouvaient aux alentours du décor. Opérateurs, ingénieurs du son, électriciens se précipitaient hors de leurs cabines. Artistes, régisseurs, figurants accouraient et formaient aussitôt un cercle horrifié, dont Trinola et la victime étaient le centre.

— Naturellement! fulmina le metteur en scène. C'est tout ce que vous savez faire: regarder... Voulez-vous bien vous ôter de là et ne pas étouffer davantage cette malheureuse... Allez me chercher un médecin, au trot... Et amenez-moi ce Ranvières de malheur.

Repoussés par les gestes du metteur en scène, les curieux se divisaient. Quelques-uns couraient à la recherche du médecin réclamé. Les autres, contournant le décor, se mettaient en quête de Ranvières, auteur responsable de cet incident inouï.

— Ranvières!... Ranvières!...

En même temps, un régisseur ramenait en le tenant au collet un pauvre diable d'accessoiriste qui se débattait :

— C'est pas moi!... Je vous dis que j'ai pas tiré... J'ai pas eu le temps... Tenez, voilà le revolver! Il est encore chargé à blanc!

C'était l'accessoiriste chargé du «bruit de coulisse» que constituait le coup de revolver censément tiré par le cambrioleur. Pour expliquer le drame, il eût suffi que l'arme maniée par ce garçon eût été, par erreur, garnie d'une cartouche à balle.

Mais puisqu'il n'en était pas ainsi. Puisque le coup qui avait abattu — vraiment abattu — l'actrice était parti avant que l'accessoiriste eût fait feu, qui donc avait tiré? Ranvières?

— Ranvières?

On le cherchait dans tout le studio, pensant qu'il avait pu, une fois son coup fait, partir comme un fou. Et il n'était venu, tout d'abord, à la pensée de personne de le chercher là où il devait être, c'est-à-dire derrière le décor.

On n'y revint que tout à fait par hasard, en parcourant le studio. Au cours de ces allées et venues, un machiniste heurta un corps étendu et cria, après s'être penché pour l'examiner.

— Le v'là, m'sieu Ranvières!... Il a son compte aussi!...

Un remous, provoqué par l'émotion née de ce nouveau coup de théâtre, ramena tout le monde vers l'endroit de la découverte.

Et c'était vrai, Ranvières était là, écroulé sur le plancher, manifestement assommé. Du sang coulait de sa mâchoire endommagée.

Il revenait à lui. Son retour à la vie se traduisait tout d'abord par un gémissement. Il porta ses deux mains à sa tête, douloureuse encore du coup qu'il avait reçu.

— Ranvières!... Qu'as-tu, Ranvières? Que t'est-il arrivé? cria anxieusement Trinola, penché sur lui.

Ranvières gémit de nouveau et promena autour de lui des regards hébétés, qui s'arrêtèrent sur le metteur en scène.

— Qu'y a-t-il? bégaya-t-il à son tour, questionnant machinalement tout en cherchant à reprendre ses esprits.

— Ce qu'il y a? éclata Trinola. On vient d'assassiner ta partenaire. Et si j'en croyais ce que nous avons vu, je dirais que c'est toi qui a fait le coup.

— Moi? soupira l'acteur, en pressant ses tempes entre ses mains.

Encore mal remis de son étourdissement, il percevait les mots, point leur sens.

— Comprends-tu? cria Trinola. On vient de commettre un crime dans le studio, sous nos yeux. Ecoute bien: nous t'avons vu entrer et jouer ta scène, c'est-à-dire te cacher, tirer sur cette malheureuse, puis te jeter sur elle, l'étrangler et lui voler son collier. Cela semblait être toi et nous ne nous sommes pas émus, puisque c'était le scénario. Tu étais vêtu exactement comme te voilà; tu portais une cagoule identique à celle-ci et, naturellement, elle cachait ton visage. Comment nous serions-nous doutés que quelqu'un avait pris, dans le magasin de costumes, une combinaison et une cagoule semblables aux tiennes, s'en était revêtu et s'était substitué à toi pour jouer la scène? Je devine cela maintenant, parce que je te vois par terre...

Assis sur le plancher et le buste soutenu par deux machinistes, Ranvières écoutait, en faisant de visibles efforts pour comprendre et interroger ses souvenirs.

— J'étais là, articula-t-il, en montrant l'ensers du décor. J'allais entrer par la fenêtre... Et tout à coup...

Il pressa encore son front et murmura :

— Plus rien... Du noir... C'est comme si j'étais tombé dans un gouffre ou comme si je m'étais endormi brusquement, à cet instant-là. Impossible de me rappeler. J'ai dû recevoir un coup.

— Tu en as certainement reçu un... et un fameux! déclara le metteur en scène avec commisération. Donc, nous pouvons reconstituer ce qui s'est passé. Un misérable, qui avait pris ton apparence, a guetté l'instant de ton entrée, t'a assommé et a pris ta place. Et il a joué ta scène de façon telle que nous devions croire que c'était toi et que nous le croirions encore, si nous ne t'avions trouvé ici, arrangé comme te voilà... Ah! c'est de la belle besogne! Tu as été knock-outé et il y a une mourante, sinon une morte.

— Une mourante? s'émut enfin Ranvières. Que dis-tu?

— Je dis, mon pauvre vieux, que ta doublure avait un revolver chargé avec de vraies balles et qu'elle en a envoyé une à la malheureuse. Après quoi ton double a bel et bien étranglé notre vedette et l'a laissée pour morte sur la place.

— Pourquoi? bégala Ranvières, effaré.

— Pourquoi? répéta Trinola. Au fait, oui! Pourquoi?

Il ne chercha qu'une seconde et se frappa le front.

— J'y suis... Le collier?... Les perles... Les a-t-il jetés?... Les retrouvera-t-on?... Non?... Et bien, c'est clair: il a filé avec. C'était un simple vol et c'est pour le commettre en toute tranquillité qu'il a assommé Ranvières et pris sa place.

— Moi, je comprends, admit l'acteur. Mais elle? Ce n'était pas du tout né-

cessaire de la blesser, puis de l'étrangler, vraiment.

« L'autre n'avait qu'à jouer ma scène et à partir avec le collier. Il n'aurait pas couru plus de risques.

— C'est vrai ! reconnut Trinola, frappé du raisonnement. Le vol n'explique pas le meurtre. Il y a autre chose.

Et tandis que Ranvières, aidé par les machinistes, se remettait péniblement debout, le metteur en scène revint vers le groupe qui soignait la jeune femme.

— Comment va-t-elle ? Vit-elle encore ? demanda-t-il au médecin.

— Je ne puis me prononcer maintenant, répondit celui-ci. Toutefois, je crois qu'il existe de sérieuses chances de tirer d'affaire cette malheureuse. A premier examen, la blessure paraît superficielle, et quant à l'asphyxie, j'ai pu, par des soins appropriés, rétablir la circulation. Pour l'instant, elle est évanouie. Mais elle respire et son cœur bat régulièrement. Il faut la faire transporter dans une clinique.

— Occupez-vous-en, brusqua Trinola. Nous, nous allons avertir la police. L'assassin ne peut être loin.

— Il n'a pas dû quitter le studio, expliqua le second régisseur. Dès la première minute d'alerte, la porte a été fermée et gardée. Il est probablement caché dans quelque coin. Mais on fouille les diverses plantations et la resserre des décors. Il faudra bien qu'on le trouve.

— Bien. Cherchez-le, mais avec prudence, il est armé et il n'est pas nécessaire de lui fournir une seconde occasion de jouer du revolver. Je vais téléphoner au commissariat.

Comme il se dirigeait vers la cabine téléphonique, un tumulte éclata dans une autre partie du studio. L'alarme venait d'y être donnée par un machiniste qui, après avoir buté contre un paquet de vêtements — la cagoule dont l'assassin avait dû se débarrasser après avoir commis son crime — venait de déboucher de derrière un décor un individu qui s'y tenait caché.

— Le voilà !... Arrêtez-le !... criait-il, en poursuivant la silhouette aperçue.

De tous les côtés, on accourait, coupant toute retraite. Mais le suspect s'était précipité vers le tableau commandant les lumières et, rabattant les manettes, plongeait dans l'obscurité le studio tout entier.

— Attention !... Il veut fuir... Ne le laissez pas échapper. Tâchez de le prendre !

Il y eut une bousculade. Mais il n'y eut point de nouveau drame. Aucun coup de feu n'éclata dans l'ombre du studio. Seulement, tout à coup, le silence fut déchiré par une tempête de cris. Et le même avertissement retentit à la fois sur plusieurs points.

— A moi !... Je le tiens... Rallumez...

Et la lumière, enfin revenue, révéla ce stupéfiant spectacle d'un groupe de combattants, dont chacun s'imaginait lutter pour empêcher l'autre de se dégager et de s'enfuir. Bras et jambes emmêlés, deux machinistes se roulaient sur le plancher, un couple de boxeurs engagés pour tourner un match s'y entraînaient en échangeant des horions ; le mystérieux figurant déjà entrevu par la jeune Paulette assommait consciencieusement le premier régisseur, qui s'efforçait de lui rendre ses coups, et, tout autour d'eux, artistes et figurants en usaient de même, tous aussi convaincus les uns que les autres de tenir le coupable. La lumière dissipa instantanément leur illusion.

— Comment ! c'est toi ?... C'est vous ? Je vous prenais pour l'assassin !...

— Mais lâchez-moi donc, imbécile !... Vous voyez bien qu'il y a erreur !...

Et s'étant comptés, ils durent convenir que le mystérieux criminel ne se trouvait point parmi eux. Dans leur

hâte à s'entre-saisir, ils l'avaient laissé fuir.

Tout de même, on venait d'acquiescer la certitude qu'il était encore dans le studio.

Il était donc condamné à se laisser prendre, puisque la police allait venir. Fatalement, on lui mettrait la main au collet.

— Fatalement ! murmura l'accessoiriste à un électricien. Oui, mon pote, c'est couru !... A moins que... ce ne soit pas quelqu'un du dehors... Tu comprends, vieux ; si c'est un étranger, ça va tout seul. Le seul fait de sa présence dans le studio le dénoncera. Mais si c'est quelqu'un de chez nous, comment le reconnaître, à présent qu'on l'a laissé se débarrasser de la cagoule ?

— Tu déraillais ! ça ne peut pas être un d'entre nous ! protesta véhémentement l'électricien. Moi, je sais des choses, vois-tu. Celui qui a fait le coup, c'est comme ça. Mais, motus ! Il sera temps de l'ouvrir, quand la police nous questionnera...

IV — Deux gros molins

« P » EUCHÈRE ! fit Baptistin Tricasse en jetant un regard du côté de la fenêtre. Le temps se gâte ! Ah ! ce coquin de printemps, tout de même !

— Qu'on est bien, le dos au feu, le ventre à table ! soupira avec conviction son collègue Olive la Pomme.

Il empruntait au proverbe cet axiome de sybaritisme. Mais le feu n'était qu'un poêle de fonte bourré jusqu'à la gueule, chauffé à blanc et ronflant furieusement. Et la table était de simple bois blanc, rendu funèbrement noir par un long usage et une couche de peinture. Au lieu d'un appétissant menu, Olive la Pomme n'y avait étalé qu'un jeu de cartes, lequel lui servait à tuer le temps en poursuivant la réussite de « patiences » compliquées.

— On serait mieux au café ! grogna Tricasse, renfrogné.

— Bien sûr ! approuva Olive, amateur d'apéritif tout autant que son ami et collègue Baptistin.

— Quand je pense, Olive, que je me suis mis dans la police, moi qui aime tant ma tranquillité.

— Moi de même, Baptistin.

Car cette scène se passait dans un poste de police, où Baptistin Tricasse et Olive la Pomme, tous deux inspecteurs de police, fraîchement arrivés de Marseille, entraînaient des heures moroses, en attendant qu'on fit appel à leur sagacité professionnelle.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on nous donne de la besogne intéressante, se lamenta Tricasse. Jusqu'ici, mon pauvre Olive, on a plutôt moi.

— Il ne serait que temps qu'on nous donne une occasion de se dégourdir. Mais, patience !

— Encore ? C'est une manie.

— Tais-toi, Olive, tu me vexes. Il ne s'agit pas de celle que je fais... Ou plutôt, si ! Car elle m'annonce des choses... des choses... Tu vois, tous les as sont sortis. Je suis en train de la réussir.

— Et alors ?

— Eh bien, ça signifie qu'il va nous arriver quelque chose d'intéressant.

Un appel partit soudain du bureau voisin.

— Tricasse !... La Pomme ! Tout de suite chez le chef.

— Oh ! oh ! fit Baptistin.

Et il se leva, en lançant à son collègue un coup d'oeil significatif.

— Que te disais-je ?

Olive la Pomme le suivit en hochant la tête. Il était impressionné.

— Mes petits, leur dit le « chef », qui était de taille exiguë et atteignait tout juste, quand il était assis, à la hanche de Titin Tricasse, lequel possédait une belle stature, mes petits, je vais vous donner l'occasion de vous distinguer.

Un crime vient d'être commis dans un studio de cinéma et les prévisions qui viennent de m'être fournies par téléphone prouvent que le coupable donnera du fil à retordre aux gaillards chargés de le découvrir. Je vous ai choisis. Vous allez courir. Voici l'adresse...

— Ça va, chef ! déclara Titin, épanoui de joie. Il n'a qu'à bien se tenir l'assassin. On se charge de l'avoir. Pas vrai, Olive ?

— Comme de bien entendu, Titin !

Les deux policiers prirent un taxi et débarquèrent devant l'entrée des artistes.

— Police !

Appuyée de cartes d'identité, une telle annonce ouvre toutes les portes. On conduisit les inspecteurs à la porte du studio dans lequel s'était déroulé le crime.

— Méfiez-vous. L'assassin est sans doute encore caché là-dedans.

— Compris, riposta Tricasse d'un ton plein de suffisance. La suite nous regarde. Inutile de nous accompagner. Nous nous débrouillerons.

Ils avancèrent dans le vaste hall, rempli de décors installés, qui le divisaient en autant de compartiments. C'était un milieu nouveau pour les deux policiers, vite perdus entre les couloirs de toiles. Là où les « sunlights » ne donnaient pas, il ne faisait pas très clair. Olive et Titin avançaient avec méfiance, les yeux ouverts et l'oreille tendue.

— Sors ton automatique et tiens-toi prêt, recommanda Tricasse. On ne sait jamais. Il ne faut pas nous laisser surprendre.

Olive était bien de cet avis. Petit, maigre et nerveux, autant que son ami Titin était grand et corpulent, il formait avec lui un absolu contraste. Au physique seulement. Pour le moral, ils se valaient.

— Ecoute ! murmura Olive, en s'arrêtant.

A quelques pas d'eux, des cris éclataient, de stridents appels au secours. Cela partait de derrière un décor que les deux amis contournerent courageusement.

— Vite !... Il est là ! avait simplement murmuré Titin, en plaçant un doigt sur ses lèvres.

« Il » — l'assassin, évidemment, en train de faire de nouveau des siennes. Les inspecteurs n'en doutèrent point en apercevant un individu de mauvaise mine, en train de brutaliser un autre personnage, fort sérieusement menacé.

Olive et Titin bondirent ensemble sur le triste sire et le ceinturèrent.

— Haut les mains, canaille ! Tu es fait. Pas de résistance, ou on te brûle !

— D'où tombent ces deux idiots ? clama derrière eux une voix furieuse. Voulez-vous lâcher mon interprète et vous retirer du champ ! Vous n'avez donc jamais vu tourner une scène de cinéma ?

Interloqués, Olive et Titin se retournèrent et finirent par distinguer, hors de l'aveuglante lumière des « sunlights », un groupe d'hommes et d'appareils braqués sur le prétendu malfaiteur.

C'était un assistant et son personnel en train de tourner un « bout de scène ». Un instant interrompu par le crime, la vie du studio reprenait son activité.

— C'est du cinéma ? bredouilla Tricasse, ahuri et confus.

— Il fallait le dire, soupira le petit Olive en desserrant à regret son étreinte.

Puis, ils se présentèrent pour arrêter le flot d'épithètes désagréables, dont l'assistant continuait à lesoucher.

— Inspecteur de police... Nous venons pour l'enquête.

— Ah ! bien ! Mais vous vous trompez d'adresse. C'est dans l'autre partie du studio qu'il faut aller.

Et tandis que les deux policiers s'éloi-

gnaient, assez penauds de leur méprise, le cinéaste grommela assez haut pour qu'ils l'entendissent et fussent mortifiés :

— Si c'est ça, leur flair, l'assassin n'est pas près d'être arrêté !...

— Mauvais début ! soupirait Olive. Si c'est cela le succès que tes cartes annonçaient, va, Titin, je leur retire ma confiance !

— Attends ! souffla Tricasse. C'est une bêtise. Il faut bien payer son apprentissage. Nous voici avertis. Nous n'en commettrons plus d'autres... Tiens, par exemple, regarde un peu de ce côté...

Entre les décors, une de ces « vues » comme peuvent en former des avenues d'arbres, dans les parcs bleu dessinés, laissait apercevoir un décor vide, mais éclairé. Essoufflé, les vêtements en désordre, un jeune homme s'y précipitait, jetant autour de lui des regards de gibier traqué. C'était l'étudiant Jean Artimont, mais pâle, bouleversé et paraissant sous le coup d'une terreur intense.

En quête d'une issue pour fuir, il allait sortir du décor quand la petite figurante Paulette Marjeval survint à son tour, en proie à une émotion non moins vive.

— Jean ! se lamentait-elle. Malheureux !... Qu'as-tu fait ? Pourquoi es-tu resté ?...

— Par ce que... commença le jeune homme.

Puis il interrompit son explication et poussa un sourd gémissement.

— Je sais ce que tu vas me dire... Ne m'accuse pas... Ne me demande rien... C'est la fatalité... Il faut seulement que je parte... qu'on ne me trouve pas ici... parce que... Tu devines ce qui arriverait ?

— Oui ! soupira la petite. Je te comprends. C'est terrible ! Ne me dis rien. Je ne veux pas savoir...

Brusquement, elle s'interrompit et prêta l'oreille.

— On vient ! murmura-t-elle, affolée. Sauve-toi vite... Tiens, par là... C'est le vestiaire. Il y a une fenêtre par laquelle tu pourras peut-être sauter sans être vu...

Elle le poussait vers une porte, qu'elle ouvrit, tandis qu'il lui embrassait la main.

— Va !

La porte refermée, elle s'y adossa maladroitement. Sa terreur était visible. Dans le décor surgissait, mystérieux, ironique, le figurant inconnu qui, pendant quelques secondes, contemplait Paulette avec un singulier sourire.

— Il est là, n'est-ce pas ? prononçait-il enfin.

Il s'avançait vers la porte. La jeune fille se jeta sur lui, barrant le passage.

— Il n'y a personne.

— Laissez-moi voir.

— Non... Cela ne vous regarde pas... A qui en avez-vous, d'abord ?

— Mais oui, fit l'homme avec un petit rire. J'ai bien le droit d'être curieux et de vouloir connaître les traits de ton amoureux... Car c'est ton amoureux, n'est-ce pas, que tu caches là-dedans ? Laisse-moi passer...

— Non.

— Pauvre gosse ! Te crois-tu de force à m'arrêter ?...

Il lui saisit les poignets. Elle se débattait désespérément...

A distance, n'entendant point les paroles, mais voyant les gestes, deux spectateurs contemplaient cette scène.

Mais cette fois, ni Tricasse, ni Olive la Pomme n'avaient le désir d'intervenir. Ils se regardèrent en clignant de l'oeil.

— Qu'en dis-tu, Olive ?

— Nous ne marchons pas, Titin, c'est encore du cinéma. Viens.

S'ils étaient restés, ils auraient vu l'énergique Paulette se dégager d'une

brusque secousse, courir à une table sur laquelle des accessoires de mise en scène avaient été préparés et saisir, dans le tas, un revolver.

C'était une arme rouillée, parfaitement démunie de cartouches et qui ne pouvait effrayer personne. En se voyant menacé par le canon que braquait sur lui la jeune fille, l'énigmatique figurant se contenta de hausser les épaules, en continuant à sourire.

— Vous ne le livrez pas ! Je vous tuerais plutôt, disait Paulette, d'une voix sourde.

— Comme tu l'aimes, pauvre petit, railla l'homme, avec une expression indéfinissable. N'aie donc pas peur ! Telle n'était pas mon intention. Je voulais seulement m'assurer que les choses étaient bien comme je pensais. Me voilà fixé. Tranquillise-toi. S'il n'y a que moi pour parler, tu n'as rien à craindre.

Il s'éloigna, laissant la petite abasourdie et aussi tremblante que s'il avait proféré des menaces.

Et force eût bien été alors aux deux policiers de constater qu'il sortait de scène par ce quatrième côté, tout théorique, qui figure, au théâtre, la rampe éblouissante, et qu'il n'y avait là nul metteur en scène ni aucun appareil de prise de vues.

Le figurant s'éloignait, cherchant une fenêtre, une issue quelconque, qui lui permit de quitter ce studio, où il n'avait plus rien à faire. Il murmurait :

— C'est Suavita qui va être contente, quand je lui raconterai que je l'ai débarrassée de Liliane Morestac. Bien travaillé, mon vieux Carlo... Mais il s'agit à présent de te mettre à l'abri. Heureusement que le petit amoureux de la jeune Paulette est là pour attirer sur lui les soupçons... Pendant qu'il se débattrait comme un beau diable, j'aurai le temps de disparaître.

V — Enquête

“C'EST compris ?”

Soufflé par Olive la Pomme, Baptistin Tricasse venait, avec autorité, de communiquer ses consignes : isolement complet du studio, fermeture des portes, interdiction de sortir et de communiquer avec l'extérieur, appel de tout le personnel et vérification de l'identité de chacun.

Prononcées d'une voix de faux-bourdon, les phrases exprimant ces différents ordres avaient suffisamment impressionné le metteur en scène Trinola pour qu'il se sentit, entre les mains de la police, un bien petit garçon.

— C'est compris ! affirma-t-il avec un pâle sourire.

Il était, au fond, très ennuyé de cette interruption forcée qui arrêta l'exécution du film en cours.

L'obligation de laisser l'enquête policière se poursuivre dans le studio y empêchait tout travail. Trinola était navré.

— Commençons l'interrogatoire, dit Tricasse. Que tout le monde se tienne à notre disposition. Nous appellerons chacun à son tour.

Il s'installa commodément avec la Pomme dans un des décors qui lui parut disposé à son intention. Il y avait une table et deux fauteuils confortables. L'ensemble était majestueux et bien propre à donner une haute idée de l'appareil judiciaire que représentaient, pour le moment, Baptistin et son ami la Pomme.

— A tout seigneur, tout honneur, proposait-il. Que dirais-tu, Olive, d'une audition de la victime, si elle est en état de parler ?

La Pomme allait approuver. Mais Trinola intervint, assez sèchement.

— Elle ne l'est certainement pas, objecta-t-il. On la soigne en ce moment. Demandez au docteur. Certes, elle n'est pas morte et je crois qu'on conserve l'espoir de la sauver. Mais tout de

même, elle est assez sérieusement amochée pour qu'on la laisse tranquille.

D'un geste éloquent, il montrait le divan sur lequel on avait étendu la victime du mystérieux assassin. Un médecin et deux infirmières s'affairaient auprès d'elle. Tricasse ne manquait pas d'humanité.

— Soit ! concédait-il. Nous l'entendrons plus tard. En attendant, venez donc un peu ici, mon bonhomme. Je pense que vous en savez long sur le drame, ses circonstances et ses antécédents. Faites-nous votre déposition.

— Je ne sais rien... sinon qu'on l'a assassinée, déclama le metteur en scène.

— Qui soupçonnez-vous ?

— Tout le monde et personne. C'est arrivé si drôlement !

Il refit le récit de l'étrange scène, durant laquelle la réalité s'était si effroyablement mêlée au scénario.

La Pomme entreprit de résumer la déposition.



— Il ne m'a jamais été présenté mais ce doit être quelqu'un d'important, il porte la veste.

— C'est un crime crapuleux, quoique assez ingénieusement agencé, appréciait-il. En somme, si je comprends bien, un individu, venu évidemment dans ce but, s'est substitué à l'interprète et a tiré avec un revolver chargé à balle, puis étranglé l'artiste pour voler un collier de perles ?

— On vient de le retrouver et de me le rapporter, répliqua Trinola en l'exhibant. D'ailleurs, les perles étaient fausses. Ce n'était naturellement pas le vrai collier de Lily Merveille.

— Ah ! s'exclamèrent ensemble les deux policiers, pareillement désappointés.

— Alors, Baptistin, on ne peut pas dire que le crime ait eu le vol pour mobile.

— On ne le peut certainement pas, Olive. Il faut chercher autre chose.

— Quoi ?... La vengeance ?... La jalousie ?

Tricasse interpella Trinola.

— Elle est jolie, la petite ?

— Comme ci, comme ça, répondit dédaigneusement le metteur en scène. Cela dépend des goûts.

— Mais enfin on peut admettre qu'elle avait des adorateurs, des soupirants... peut-être des amis ? insista Tricasse, impatient.

— On peut l'admettre, concédait Trinola.

— Bien... D'autre part, elle avait du succès ? C'était une star, à ce qu'on m'a dit ? Elle était célèbre !

— N'exagérons rien. Elle débutait, et si vous voulez mon avis...

— Gardez-le pour vous. Nous nous ferons une opinion, en entendant vos artistes. Voulez-vous les appeler un à un ?

Le défilé commença. Il devait apprendre peu de chose aux enquêteurs. Les dépositions s'embrouillaient, se contredisaient. Heureusement pour eux, une diversion se produisit.

On amenait Paulette, la jeune figurante que Carlo Misère, avant de

s'éclipser, avait si bizarrement terrorisée.

Elle arriva en larmes et visiblement troublée.

— Celle-là sait quelque chose ! Je sens ça, émit Baptistin Tricasse qui se vantait de posséder du flair.

— Collègue, tu pourrais bien avoir raison, renchérit Olive la Pomme.

Il n'en fallait pas plus pour décider Tricasse à employer le grand jeu. Il donna à son regard une expression sévère et grossit sa voix :

— Approchez, mademoiselle ! Montrez votre frimousse et tâchez de répondre nettement...

Écartant ses mains, dont elle protégeait ses yeux, la jeune fille dévoila son visage inondé de larmes.

Ce visage avait une expression de résolution presque farouche.

— Inutile de me torturer, dit-elle d'une voix tremblante. Je préfère en finir tout de suite et tout avouer : c'est moi qui ai tiré sur la dame.

— Vous dites ? s'exclamèrent les policiers.

Et le metteur en scène Trinola, tout aussi abasourdi, grommela :

— Qu'est-ce qu'elle chante ?... Elle est folle !...

— C'est moi !... Et voici le revolver, acheva Paulette, dont les nerfs paraissaient tendus à se briser tant l'effort moral qu'elle s'imposait était surhumain.

En même temps, elle déposait sur la table l'arme rouillée, dérobée par elle à la réserve d'accessoires, et dont elle avait vainement essayé d'effrayer Carlo Misère.

Tricasse la prit en hochant la tête et la passa à la Pomme, qui l'examina à son tour.

— C'est avec ça que vous prétendez avoir tiré ? fit-il d'un air sceptique.

— Oui... par jalousie... parce qu'elle avait essayé de me chiper... mon ami...

Visiblement, la jeune fille répétait une leçon apprise par cœur.

Trinola ne put se contenir davantage.

— Ne l'écoutez pas, clama-t-il. Elle se moque de vous. Et d'abord, il n'y a pas eu que le coup de revolver... Il y a eu l'étrangement... Or, c'est un homme que nous avons vu faire le coup.

C'est un homme qui était dans la cage... Cette jeune folle ne nous aurait pas fait illusion. Elle n'a ni la taille, ni la carrure.

— J'ai tiré de la coulisse, balbutia Paulette.

— Et c'est aussi de la coulisse que vous lui avez serré le cou ?

D'un geste, Tricasse fit signe au metteur en scène de se taire.

— Ne nous racontez pas d'histoire, petite fille, dit-il d'un ton sévère. Vous apprendriez à vos dépens ce qu'il en coûte d'essayer d'égarer la justice...

C'est bien avec cette arme que vous soutenez avoir tiré ?

— Oui, soupira Paulette d'une voix qui n'était qu'un souffle.

— Bien. Combien y avait-il de cartouches dans le canon ?

— Je... je ne sais pas... Au moins une, puisque j'ai tiré...

— Et qu'avez-vous fait de la douille ?

— De la douille ?

Evidemment, la jeune fille n'avait jamais manié un revolver de sa vie.

— C'est clair, votre mensonge est flagrant, reprit le policier. Inutile de tenter l'expérience. Il suffit d'examiner cette arme pour s'apercevoir qu'elle ne peut fonctionner.

Il appuya sur la gâchette... sans résultat.

— Vous voyez... Tout est démolé et cela ne date pas d'hier. Pourquoi mentez-vous ?

Paulette baissa la tête, sans répondre.

— Pourquoi vous êtes-vous accusée ? insista Tricasse, en élevant la voix.

Je ne vous découvre qu'une excuse.

Vous vouliez détourner nos soupçons... sauver quelqu'un ?

La jeune fille se mit à trembler de tous ses membres.

— C'est votre amoureux qui a fait le coup, n'est-ce pas ? reprit le policier d'une voix douce.

— Non... non... Il est innocent ! protesta la jeune fille, avec terreur.

Tricasse interpella le metteur en scène.

— Vous le connaissez, son amoureux ?

— Non... Mais si elle en a un et s'il est venu aujourd'hui, ça se saura, répondit Trinola.

— Nous allons voir ça...

Les policiers se levaient.

Effondrée contre un portant, Paulette sanglotait.

La Pomme lui jeta un regard de pitié.

— Pauvre gosse ! Je crois tout de même que nous tenons la bonne piste, émit-il. Allons passer en revue le personnel. Voulez-vous rassembler tous ceux qui se trouvaient dans le studio, monsieur Trinola ?

Le metteur en scène allait donner l'ordre nécessaire.

Un tumulte éclatant du côté de l'entrée l'arrêta.

— Qu'est-ce encore ? vociféra-t-il.

Le régisseur accourait.

— C'est Bout-de-Ciné qui se fâche parce qu'on ne veut pas le laisser entrer, annonça-t-il. Il menace de tout briser et de faire un malheur. Il a déjà mis trois machinistes hors de combat. Pourtant, puisque c'est la consigne...

— Amenez-moi cet énergumène, réclama Tricasse.

— Ils sont deux, avertit le régisseur.

— Amenez-les tous les deux...

— Inutile, les voici, dit Trinola. Vous ne connaissez pas le gosse. Je me doutais bien qu'il ne se laisserait pas barrer le passage.

Bout arrivait, suivi de Sernin Hourtouse.

Tous deux étaient pâles d'angoisse.

Le gosse se précipita vers Trinola.

— Où est-elle ?... Comment est-ce arrivé ?... cria-t-il d'une voix rauque.

— De qui parlez-tu ? Et pourquoi te mets-tu dans des états pareils, s'étonna le metteur en scène.

— De qui ? rugit le gosse. Tu le demandes... quand on vient de m'apprendre que mon amie Liliane a été assassinée par un misérable ? Laisse-moi la voir...

Impétueux à son ordinaire, il fonçait vers le groupe qui entourait la blessée, écartait tout le monde et se penchait sur le visage aux yeux clos.

— Mais ce n'est pas Liliane ! hurla-t-il soudain.

— Mais non, ce n'est pas Liliane... puisque c'est sa doublure, répliqua Trinola. Tu t'étais donc imaginé qu'il s'agissait d'elle ? Tu aurais pu être au courant, puisque c'est toi qui m'a envoyé dire qu'elle ne pourrait venir tourner aujourd'hui, ni les prochains jours et qu'il fallait que je m'arrange pour la remplacer... Hum ! Je crois tout de même que tu as eu du nez... Elle serait dans un bel état, la pauvre petite. Vrai ! Je préfère que l'aventure soit arrivée à une autre.

— Moi aussi ! lança Brest, avec conviction. Vous entendez, Monsieur Sernin ? C'est une fausse alerte... Il y a erreur !... Quelle veine ! On nous a mal renseignés. Tout le monde croyait que c'était Lily Merveille qui tournait... Alors !... Enfin, tant mieux !... Tant mieux ! Nous en sommes quittes pour la peur.

Il trépidait de joie. Après le chagrin qu'il venait d'éprouver, c'était assez naturel.

— Ce n'est pas que je ne plaigne la malheureuse qui a écopé, peut-être à la place de Liliane, acheva-t-il.

Il ne croyait pas si bien dire !

— Mais tout de même, ce n'est pas la même chose pour moi... pour nous... Regarde ce monsieur, vieux Trino... C'est le fiancé de Lily! Je l'ai retrouvé. Je le lui amenais... Alors, tu te rends compte!

— Certainement, je me rends compte, approuva machinalement le metteur en scène.

Mais déjà Bout, rasséréné, reprenait le fil de ses préoccupations et s'apercevait que la situation n'était pas complètement éclaircie.

— Mais si Lily n'est pas ici, où est-elle?... Où l'a-t-on emmenée? Et qu'est-ce que cette auto qui est venue la chercher... tout comme j'en étais convenu avec elle? C'est louche... Cela ressemble fort à un enlèvement... Il n'y a qu'un moyen de savoir. Il faut repartir du commencement, c'est-à-dire de chez Liliane. Venez, monsieur Sernin.

Il partit en éclair, entraînant le jeune médecin.

— Nous, n'est-ce pas, ça nous intéresse guère que la victime s'appelle comme ci ou comme ça, expliqua Tricasse à son ami la Pomme. Il y a tout de même un assassin dans l'histoire et il faut que nous le trouvions. Reprenons notre enquête, mon ami Olive.

— Cherchez! Cherchez! bougonnait Trinola, dans le dos des deux policiers. Vous n'êtes pas au bout de vos peines, mes braves gaissons. Car si j'ai bien compris les divagations de cet animal de Bout-de-Ciné, il n'y a pas que cet assassinat... Il y a aussi la disparition de Lily Merveille. Faut-il supposer que les deux affaires sont connexes et visaient toutes deux notre étoile? Hum! Dans ce cas, j'ai peur que Bout ne se soit réjoui trop tôt. Elle n'est peut-être pas tirée d'affaire, notre Lily!... Si on l'a enlevée en cours de route, tandis qu'ici un chenapan essayait de l'assassiner, cela n'annonce pas à son égard des intentions bienveillantes... Mais l'a-t-on enlevée... et qui l'a enlevée?... Toute la question est là!...

VI — Un enlèvement

DANS l'auto qui l'emportait, Liliane rêvait.

— Était-ce vraiment possible, ce qu'avait laissé entrevoir Bout-de-Ciné? Sernin l'aimait-il toujours?... N'avaient-ils été, l'un et l'autre, que les victimes des circonstances? donc d'une fatalité aboutissant à leur séparation involontaire. Allait-elle le revoir et l'entendre affirmer qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer?

Le rêve s'effrit. Elle s'y abandonna, imaginant le prochain avenir, au gré de sa fantaisie et de son espoir.

Débridée, l'imagination de Liliane se donnait libre carrière.

Sernin allait paraître... Il arrêterait l'auto; il monterait près d'elle; il lui prendrait la main et murmurerait:

— Liliane... C'est moi... Sais-tu que j'ai souffert autant que toi?... Et voudras-tu me pardonner le mal que ma mère t'a fait à mon insu?

Il dirait cela et bien d'autres choses encore. A peine répondrait-elle. Elle n'en aurait pas la force, tant son émotion et sa joie seraient grandes. Mais elle poserait sa tête sur l'épaule du fiancé retrouvé et il comprendrait qu'elle lui appartenait toujours, qu'il pouvait l'emporter où il voudrait.

Après... Après... Tout s'arrangerait. Ils s'épouseraient. Les parents de Sernin lui ouvriraient les bras. Son père donnerait de ses nouvelles, reparaitrait, consentirait au mariage.

Un juron étouffé... une brusque secousse, causée par un brutal coup de frein, brisant l'élan de l'auto, la réveillèrent en sursaut. Elle s'aperçut alors qu'on était sorti de Toulouse et qu'on roulait sur une route qu'elle ne connaissait pas.

A travers la glace, elle entrevit vaguement un obstacle, qui venait de provoquer l'arrêt. C'était une autre voiture arrêtée et contre laquelle la sienne avait manqué de se jeter.

Elle vit le chauffeur, dressé sur son siège, apostropher des individus encore invisibles.

— Un accident, pensa-t-elle. Nous venons peut-être d'échapper à la mort.

Puis elle s'efforça d'abaisser la glace d'une des portières, pour regarder et s'informer.

Mais le bruit d'une altercation, éclatant brusquement et s'envenimant tout de suite l'effraya un peu.

Nargué par deux individus, dont Liliane n'apercevait que les silhouettes, le chauffeur venait de descendre de son siège et s'avançait vers eux, en gesticulant; il prenait la mouche et les choses se gâtaient.

A moins qu'il ne s'agit d'une scène préméditée? Avec ce satané Bout-de-

Ciné ne fallait-il pas s'attendre à tout? Le jeune farceur avait pu vouloir corser son scénario en créant des incidents de route.

Liliane en eut l'intuition, en voyant braquer tout à coup un revolver sur le chauffeur, stupéfait.

Aussitôt, l'autre individu se précipita vers la portière, derrière laquelle apparaissait Liliane, et ouvrit résolument.

— Faut descendre, la petite dame! déclara-t-il d'un ton légèrement gouguenard. Nous avons l'ordre de vous amener à quelqu'un qui vous attend. Vous devez comprendre... En tout cas, ça ne servirait à rien de refuser. Nous, n'est-ce pas, on a des ordres... Faut qu'on marche... Avec votre permission, ou sans, on vous emmènera. Venez de bon cœur. Ça ne coûte pas plus cher... Et peut-être que vous serez contente de vous expliquer avec la personne en question.

LA NOUVELLE CLASSE DES... [Suite de la page 10]

transportant un groupe d'experts soviétiques qu'il rejoignit «B» et «K». Une fois encore, l'influence de son père l'avait sauvé de toutes repréailles.

Il est caractéristique que les fils des grands chefs du communisme mondial n'entrent généralement pas à l'École du Komintern. Cela se conçoit sans peine. Que l'on songe qu'un membre des Komsomols ne doit jamais aborder certains sujets de conversation. A l'École du Komintern, l'échelon suprême de l'éducation politique communiste, le domaine des sujets interdits dépasse de très loin celui des thèmes abordables.

Il en va de même pour le comportement. Le fils du maréchal Tito, Zarko, qui vécut longtemps à Moscou, faillit un jour aux règles de l'École la plus secrète du monde. Zarko était tombé amoureux d'une jeune fille espagnole. Il fut expulsé.

Entre cette rigidité et la liberté accordée aux simples étudiants, il y a donc un monde. Mais le fossé n'est pas si large qu'on serait tenté de le croire. Car, nous le verrons, les programmes de cours de l'étudiant soviétique sont draconiens. Certes, ces fils à papa qui jouent aux dandies deviendront des fonctionnaires aisés, même s'ils ont échoué à tous leurs examens. Mais jamais ils n'occuperont un poste-clé, jamais ils n'appartiendront aux forces vives du pays, en premier lieu ces techniciens qui en quelques années se sont placés au premier rang de la compétition mondiale.

Pour ne pas permettre aux *stilyagis*, et surtout aux *hooligans*, d'abaisser le niveau des études, les autorités ont récemment resserré la discipline de toutes les écoles soviétiques. Les «Izvestia», organe du gouvernement, écrit: «Les autorités envoient sérieusement un système de travaux forcés pour les jeunes dévoyés renvoyés des écoles. Il n'est plus possible que des classes soient interrompues et que des élèves soient molestés en plein cours, tandis que les professeurs n'osent intervenir».

On croirait le tableau d'une de ces classes du film américain «Graine de Violence».

POUR LA MASSE, LE CARCAN... [Suite de la page 10]

La famille russe, aujourd'hui comme autrefois, est généralement très unie. Mais il est évident que le communisme a jeté dans certaines d'entre elles un germe empoisonné. Il y a quelques années, un étudiant de Moscou, Stepan Strogoff, publiait Le Journal d'un jeune homme soviétique. En toute ingénuité, il y écrivait notamment:

«L'émotif provoqué à Paris, lors du procès de Prague, par ce fils qui demandait la tête de son père convaincu de trahison et d'espionnage m'a paru inexplicable. Non, certes, que nous passions notre temps à dénoncer nos proches; en fait, la question peut ne jamais se poser pour des millions de familles jusqu'au jour où la nécessité d'un tel geste apparaît claire et sans équivoque. Alors, on n'hésitera plus. Le dilemme est chose à peu près connue chez nous. Si l'activité d'un de nos parents ne se conforme pas au savoir-ivre soviétique mieux vaut le dénoncer et sauver ainsi le reste de la famille, que d'attendre qu'il soit donné par un des voisins.

«Ce que je voudrais expliquer, et ce qui est si difficile à comprendre, c'est qu'une telle décision se prendra sainement, avec regret, mais sans drame. Il n'y a pas là pour nous matière à conflit cornélien. Vivre, c'est se conformer; celui qui ne se conforme pas doit être livré à l'autorité tutélaire; il risque moins en prison ou dans un camp qu'en persévérant dans ses erreurs. Ainsi, la famille bourgeoise d'Occident fait interner l'un de ses membres s'il a une crise de folie. Et l'on dit dans ce cas: «C'est mieux pour tout le monde».

Car cette famille que l'on tient tellement aujourd'hui à préserver, il s'agit de la maintenir constamment et toute entière au service du régime. A partir de l'âge de dix ans, chaque enfant se trouve, comme les adultes, tenu à assister à toutes sortes de réunions, et à participer à diverses activités «volontaires». L'organisation des Pionniers prélude à celle du Komsomol. Les parents veillent d'autant plus à ce que leurs enfants se montrent assidus à ces tâches extrascolaires, qu'ils sont directement responsables de leurs bonnes ou mauvaises notations. Il peut y aller de leur travail.

Les membres d'une famille ont peu de moments de loisirs à passer ensemble. Souvent, les périodes de leurs vacances ne coïncident pas les unes avec les autres. Le miracle russe est, que, dans de telles conditions, la chaleur de la vie familiale ait quand même pu, dans une certaine mesure, se trouver préservée.

Liliane n'eut pas un instant d'hésitation. C'était évidemment Bout-de-Ciné qui avait machiné tout cela.

Elle sourit malicieusement.

— Je suis prête à vous suivre... puisqu'il est inutile de résister, déclara-t-elle, en sautant de terre. Seulement, je vous demande de ne faire aucun mal au chauffeur.

— A la bonne heure! Vous prenez la chose gaiement! constata l'homme. Au fond, vous avez raison, puisque cela ne changerait rien. Ne vous en faites pas. Puisque vous êtes si mignonne, on ne cassera pas votre bonhomme. Il en sera quitte pour la frousse qu'il éprouve en ce moment... Pigez-moi ça! Il est vert, le frère!

Tout en parlant, il conduisait Liliane vers l'autre auto, lui ouvrait la portière et invitait la jeune fille à monter.

Quand ce fut fait, il s'approcha du chauffeur, toujours tenu en respect par son compagnon.

— Allons, vieux frère, remets-toi... Pour cette fois, tu ne seras pas «brûlé». La madame a intercédé pour toi... Et comme elle est d'accord avec nous pour continuer le voyage en notre compagnie, tu vas faire bien tranquillement demi-tour avec ta bagnole. Et tâche de voir à ne pas essayer de nous suivre. On ne le prendrait plus à la blague, tu sais. Le «rigolo» parlerait... D'ailleurs, si on a un conseil à te donner, c'est de te tenir peigné et, une fois rentré dans tes foyers, de ne pas aller conter des histoires à la rousse. D'abord, elle ne nous dénicherait pas, vu qu'on est plus malins qu'elle et que toi, et qu'on aura franchi la frontière espagnole avant que vous ayez retrouvé nos traces... et puis, ensuite, parce que si on nous rattrape, il y aura du scandale et ça ne fera pas rire Mlle Lily Merveille. Tu as compris? Là! Il a compris. Il sera bien gentil. Vache-le, Pierrot. C'est la consigne... A vos ordres, mademoiselle Lily. Si vous le voulez bien, on va filer.

Ahuri, le chauffeur vit l'étoile acquiescer, en souriant.

Puis les deux drôles qui dirigeaient l'enlèvement montèrent près d'elle, tandis qu'un troisième complice, demeuré au volant, remettait la voiture en marche et démarrait, après avoir opéré un savant virage.

Le chauffeur et l'auto qu'on lui faisait abandonner disparurent aux yeux de Liliane. Elle entra dans l'aventure attendue.

Elle regarda furtivement ses deux gardiens et songea que Bout exagérât.

Ils ne payaient pas de mine. C'étaient deux sacripants à tout faire, deux louches gaillards qui ne devaient pas craindre d'être en délicatesse avec la loi et la police.

Résignée, mais résolue à tenir à distance d'aussi indésirables compagnons, Liliane poursuivit avec calme son examen discret. Feignant de sommeiller, elle les observa à travers le rideau de cils de ses paupières mi-closées.

Ils avaient retiré les lunettes d'automobilistes, certainement destinées à protéger leur incognito, durant l'agression, et ils bâillaient à se décrocher la mâchoire, en échangeant à demi-voix des phrases d'argot, dont Liliane ne saisissait pas le sens.

D'ailleurs, ils ne firent aucune tentative pour engager la conversation avec elle.

Deux heures durant, sur des routes choisies dans le dessein d'éviter toute traversée de villes et de villages, l'auto courut; puis elle s'enfonça dans une forêt dont elle sortit par un chemin à peine tracé, pour bondir vers une propriété isolée, dont la grille ouverte se referma sur elle.

[Lire la suite dans le prochain numéro]

LE CRIME AUX ETATS-UNIS

[Suite de la page 36]

viction que, chaque fois qu'un crime était décidé, les membres de la Mafia surgissaient de tous les coins et tenaient conciliabule à Pueblo (Colorado), ou à Cleveland (Ohio) ou dans une certaine taverne de San Francisco, ou encore dans une guinguette des environs de New-Orléans ou même dans un restaurant clandestin de Tia Juana (Mexico).

Lors d'un meurtre de la Mafia, un certain Léonard Calamia fut arrêté. Harcelé de questions par la police, il finit par se mettre à table et, selon Ahern, « il nous fit une chouette déclaration, allant même jusqu'à nous donner des noms et à nous dessiner une carte portant l'emplacement du Quartier Général de la Mafia à San Francisco. Calamia fut acquitté par le tribunal, continua Ahern, mais je ne donnerais pas cher de sa peau. »

Les deux policiers nous parlèrent alors d'un autre suspect qu'ils avaient soumis à un interrogatoire en règle et qui, à bout de nerfs finit par tomber à genoux : « Je ferai n'importe quoi, mais je ne peux pas parler ! » « Et pourtant, poursuivit Ahern, c'était un type qui n'avait pas les foies... mais évidemment, un soir, il se serait trouvé devant quelqu'un surgi d'une porte cochère et... »

Voilà l'essentiel de ce que nous apprimes sur cette force clandestine qui constitue véritablement un état dans l'état.

Dans un second rapport provisoire, le Comité émit l'hypothèse que Lucky Luciano, de son exil en Italie, continuait à jouer le rôle d'arbitre des activités criminelles internationales. Mais un de ses associés italiens protesta qu'une fois de plus on calomniait le pauvre monsieur Luciano. Cependant les preuves accumulées par le Comité contre ce même Luciano démontrent abondamment que celui-ci, quoiqu'exilé, a gardé tous ses contacts avec les seigneurs de la pègre américaine.

Il fut une des figures fabuleuses qui illustrèrent d'un éclat sinistre les années vingt et trente. Né Salvatore Luciana, il menait un train de vie fastueux dans un des plus grands hôtels de New-York, fréquentant les stations de grand luxe au milieu de toute une cour de femmes spectaculaires. Au nombre de ses activités figuraient la prostitution, l'alcool, la drogue, les courses et même la fameuse société « Murder et Co. » C'est alors qu'intervint Dewey qui l'envoya en prison.

Pendant la guerre on raconta des tas d'histoires sur de prétendus services rendus à la cause alliée par Luciano, lors du débarquement en Sicile. Nous avons essayé de tirer la question au clair, sans obtenir autre chose que des renseignements contradictoires. Le gouverneur Dewey aurait pu faire la lumière sur ce point puisque c'est lui qui commua la peine de Luciano, mais le gouverneur n'a pas jugé bon de répondre à notre invitation.

La version de Moyses Polakoff, avocat de Meyer Lansky, prétend que le Service des Renseignements du Département de la Marine avait demandé à Luciano son aide et à Polakoff de servir d'intermédiaire. Ce dernier qui avait défendu Luciano lors du procès, s'adressa à son tour à Lansky, ancien associé de Lucky. Il s'ensuivit une vingtaine d'entrevues, au cours desquelles Luciano fournit un certain nombre de renseignements. « L'idée de base était la suivante, dit Polakoff : le gouvernement n'était pas inquiet au sujet des positions allemandes qu'il connaissait, mais il avait lieu de redouter le sabotage, qui, lui, serait l'oeuvre du front italien. Il faisait allusion au front italien de New-York. »

Un commandant de la marine, qui prit part aux pourparlers, vint témoigner devant le Comité, mais son témoignage resta trop ambigu pour permettre de se faire une idée de la valeur réelle de l'aide apportée par Luciano.

L'agent White, de la brigade des stupéfiants, servit d'enquêteur auprès du Comité pendant plusieurs mois. Il rapporte qu'un jour il fut contacté de la part de Luciano par un trafiquant de drogue nommé Auguste del Gracio. Celui-ci prétendait agir pour le compte de deux avocats et de... Frank Costello qui était alors en tête du mouvement destiné à faire sortir Luciano du pénitencier.

« Il (del Gracio) prétendit que Luciano avait des relations très puissantes avec les milieux clandestins italiens et que Luciano était un des principaux membres de la Mafia. Le marché proposé était le suivant : Luciano userait de son crédit au bénéfice des agents secrets américains et s'arrangerait pour faciliter le débarquement en Sicile. »

Les conditions posées par Luciano étaient les suivantes : les autorités militaires s'arrangeraient pour le faire mettre en liberté sur parole et envoyer en Sicile où il prendrait ses dispositions. White répondit à l'émissaire qu'il ne pouvait rien promettre et il n'en entendit plus parler.

Quoi qu'il en soit Luciano fut libéré en 1946 et envoyé en Italie. Avant son départ, Meyer Lansky, Frank Costello et un homme du nom de Michael Lascari, ami d'enfance de Luciano, allèrent le voir à Ellis Island. Interrogé sur cette rencontre, Costello prétendit qu'elle n'avait revêtu aucun caractère particulier, que c'était une visite d'adieu à laquelle il s'était rendu par simple curiosité. Les deux autres et lui nièrent énergiquement qu'il y ait eu une « partie » à bord du navire qui devait emporter Luciano. Les gardes assignés à la surveillance de Luciano le nièrent également, mais un témoin sûr, dont

le nom reste secret pour plus de sécurité, fut formel : la partie eut bel et bien lieu. Pour cela on avait écarté les gardes tandis qu'on chargeait les paniers de nourriture et de boissons à bord. Des hommes bien habillés, munis de cartes manifestement fausses, furent autorisés à traverser le barrage établi le long des docks. Les journalistes et les photographes par contre furent arrêtés par les amis du gangster qui les menacèrent des pires violences s'ils ne quittaient pas les lieux.

L'enquête du Comité révéla d'ailleurs d'autres aspects instructifs de l'affaire Luciano. Ce qui éveilla d'abord notre curiosité ce fut les relations Meyer-Lansky-Luciano. Peterson, l'expert de Chicago, nous avait déjà appris que l'ensemble Lansky, Luciano, Bugsy Siegel constituait le branche directrice de l'organisation Costello et que leur petit groupe était connu sous le nom de « bande Meyer et Bug ». Lansky fit partie de ceux qui accompagnèrent Luciano au bateau. Après avoir été longtemps cuisiné, il reconnut avoir été à la Havane et y avoir rencontré deux ou trois fois Luciano lorsque celui-ci s'y était réfugié momentanément.

« De quoi avez-vous parlé ? — Je ne m'en souviens plus, répondit Lansky : c'était une visite de politesse. Je n'avais rien de particulier à lui dire. »

Lansky reconnut aussi être tombé en plein sur Luciano en Italie, « par le plus pur hasard » (l'agence touristique s'était trompée de bateau, expliqua-t-il) — ce hasard qui joue un rôle tellement grand dans la vie de tous les gangsters que nous avons interrogés — Lucky vint donc le voir, pendant qu'il était en Italie.

« Comment avez-vous su que j'étais là ? lui demanda Lansky. — Je l'ai vu dans les journaux », répondit Luciano.

« De quoi avez-vous parlé ?

— Il (Luciano) m'a dit qu'on le cru-

cifiait et moi je lui ai répondu : c'est rien à côté de moi ! »

Costello, lui aussi, « tomba » un jour sur Luciano dans le hall d'un hôtel de La Havane et Lucky l'accompagna en voiture jusqu'à l'aéroport.

« De quoi avez-vous parlé ? demanda Halley.

— Oh ! répondit Costello, de la pluie et du beau temps, de sa santé, des trucs sans importance. »

Mike Lascari fut un peu plus bavard. Il reconnut être allé en Italie après la déportation du gangster et lui avoir remis 2,500 dollars américains. « J'ai pensé qu'il en avait peut-être besoin », expliqua-t-il.

L'avocat de Lansky, Moyses Polakoff, défendit également Luciano, lors du procès qui se termina par la condamnation du gangster.

« J'ai accepté de le défendre, parce que je le croyais innocent », répondit Polakoff à une remarque du sénateur Tobey. Puis il ajouta :

« ...Il arrive que j'accepte la décision de la cour qui l'a condamné... »

A quoi le Sénateur répliqua :

« Il y a des hommes dont la conduite pue aux narines de tout bon Américain. Parmi ceux-là je suis persuadé que Lucky Luciano vient en tête de liste. »

UN ETE EN EUROPE

[Suite de la page 25]

ordinaires étaient dus aux lois encore ignorées de la nature, ou étaient simplement des phénomènes de suggestion collective... Or Dieu multiplia les miracles.

Les malades sont guéris contre toutes prévisions humaines et dans les conditions les plus diverses ; au passage du Saint Sacrement, dans un bain à la piscine, pendant une prière solitaire à la Grotte, parfois sur le chemin du retour.

Les malades qui ne sont pas guéris emportent toujours de Lourdes les grâces de paix et de générosité. Les guérisons spirituelles sont innombrables, moins spectaculaires, mais plus précieuses. Et de plus en plus, on va à Lourdes pour l'unique nécessaire : la guérison des âmes plus que pour la guérison des corps.

Conclusion

Comme toutes les belles choses dans la vie, mon tour d'Europe devait connaître une fin. Le samedi, 16 août, je quittais Paris à 8 h. 30 du matin. De la gare St-Lazare à la Gare Maritime du Havre, notre locomotive à vapeur ne fit pas un seul arrêt. Elle fila à une moyenne de plus de 62 milles à l'heure.

Le retour en Amérique s'effectua sur le beau paquebot de la Home Line, l'Italia. Ici, je ne puis m'empêcher de citer les paroles de Jules Romains de l'Académie française à propos des navires si confortables de notre siècle : « Je considère non seulement que le grand paquebot est au total l'instrument de voyage le plus passionnant ; mais aussi qu'à partir d'un certain niveau, il est ce que l'homme a réalisé de plus raffiné et de plus plaisant comme lieu de séjour. »

Le lundi matin, 25 août, c'était New-York par une pluie battante ; ensuite l'immense gare Grand Central et Montréal après exactement soixante jours de voyage.

C'était un beau rêve réalisé.

LA AUSSI, LA JEUNE FILLE... [Suite de la page 10]

qui, dans « Le Journal d'un jeune homme soviétique » (Gallimard) nous offre un tableau précis de ces loisirs de l'étudiant sage.

« Tout d'abord la danse, au son du jazz, dans les cités d'étudiants ou chez soi — quitte à sortir dans le couloir les meubles de la chambre unique où s'abrite la famille et à se serrer sur deux verges carrées. S'il y a musique, il y a danse.

« Malgré l'austérité relative de notre existence, nous adorons recevoir des camarades à dîner. Chacun apporte soit de la vodka, une bouteille de vin ou une douzaine de gâteaux. On discute à perdre haleine du dernier roman à succès, du jeu des acteurs de la dernière pièce ; on suit avec passion tout ce qui « sort » en littérature. Nous n'y avons du reste aucun mérite car la production intellectuelle est aussi lente que l'industrialisation est rapide. Lorsqu'un des grands romanciers du régime prépare un nouvel ouvrage, les journaux l'annoncent plus d'un an à l'avance. On attend la venue du chef-d'oeuvre, on se le repasse entre amis, on discute interminablement son contenu... »

« Nous manquons de livres, de films, de tentations extérieures. Notre grande distraction est encore nous-mêmes, c'est-à-dire, à notre âge, l'amour. »

Mais là encore, tout n'est pas facile. Car si pendant les études l'on se rencontre librement, tout se complique à l'approche du diplôme... et du stage de trois ans dans les régions éloignées. Ceux qui s'aiment se marient alors. D'une manière générale, l'étudiant russe fait passer ses études avant l'amour. Mais les jeunes filles sont en U.R.S.S. comme partout ailleurs. Il leur arrive de préférer le foyer au métier. Et l'on dit là-bas que l'une des raisons de l'affluence des jeunes filles dans les écoles techniques est le désir de rencontrer « un beau parti », c'est-à-dire un ingénieur, celui-ci étant en effet le héros de la société soviétique. Une fois fiancées, beaucoup abandonnent des études qui les ennuiant. Et le Komsomol, très sévère pour ce genre d'abandons de la part de garçons, « passe l'éponge » lorsqu'il s'agit de l'éternel féminin...

Y aurait-il un esprit de classe en U.R.S.S. ? Officiellement non. En fait, le problème se pose constamment. C'est ainsi que les mariages entre ouvriers et membres de professions libérales sont rares, et pratiquement inconnues les unions entre ouvriers ou paysans et hauts fonctionnaires. Toute la jeunesse soviétique discute passionnément d'un roman paru il y a quelques années, décrivant l'amour d'une femme ingénieur pour un simple paysan. Devait-elle l'épouser malgré la différence d'intérêt et de formation ? Pouvait-elle espérer l'élever jusqu'à elle ? Ou devait-elle chercher parmi ses pairs le compagnon de sa vie ? Les avis étaient des plus partagés.

La jeunesse russe, on le voit, n'a pas même évité ce problème spécifiquement « capitaliste »...

ARSÈNE LUPIN, *gentleman-cambrioleur*
d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

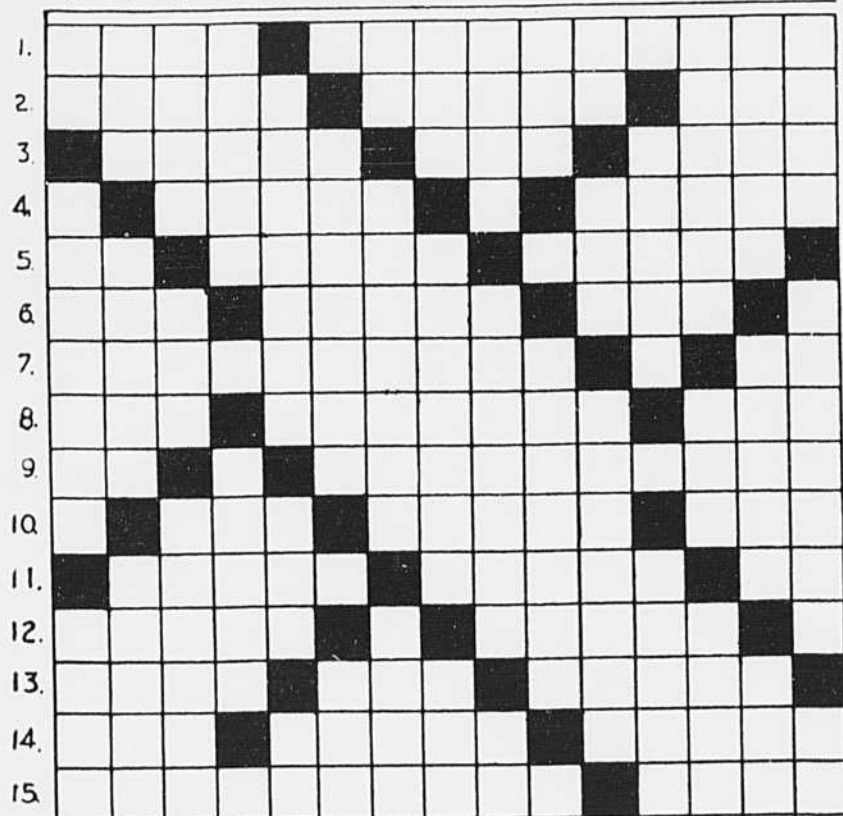
CONTE ILLUSRE DU "STEMEDI" — CENT-DIX-HUITIEME EPISODE



Problème No 1423

Les Mots Croisés du "Samedi"

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.



HORIZONTALEMENT

- 1—Deuxième fils d'Adam et d'Eve. — Grogner à la manière des pour-ceaux.
 2—Nom donné par les Orientaux à un bouquet de fleurs. — Association. — Enleva.
 3—Plante potagère. — Monceau d'objets. — Le côté vers lequel descend la rivière.
 4—Etat de l'Afrique du Nord. — Partie intérieure d'un cigare.
 5—Ile de l'Atlantique. — Genre d'oléacées originaire de Perse. — Hachis d'herbes cuites.
 6—Epoux de Fatime. — Voix d'homme. — Créée.
 7—Danseuses de profession. — Symbole chimique du brome.
 8—Pommade de blanc de plomb. — Qui ont rapport aux reins. — Eclat de voix.
 9—Symbole chimique du cérium. — Feraient subir à nouveau l'étamage à des ustensiles.
 10—Préfixe qui signifie trois. — Bandolettes de linge pour entretenir une plaie. — Signal de détresse radiotélégraphique.
 11—Membre de certains ordres religieux. — Sentier. — Négation.
 12—Explication d'un texte obscur par des mots plus intelligibles. — Genre de poissons téléostéens.
 13—Mois. — Gelée des eaux. — Large sillon.
 14—Nuage. — Mort naturelle, en parlant de l'homme. — Planète.
 15—Tenir sous un régime de terreur. — Qui existe réellement.

VERTICALEMENT

- 1—Carte à jouer. — Cigare de la Havane, en forme de tromblon. — Couvre la main et les doigts.
 2—Mot arabe signifiant fils. — Dont la couleur blafarde sembla avoir léteint par suite d'un lavage. — Légère, vaporeuse.
 3—Ancien Etat voisin de la Chaldée.

- Se trouve au milieu des eaux. — Percer.
 4—Célèbre université de Québec. — Patrie de Jurien de La Gravière.
 5—Être digne de. — Colère. — Dans la gamme.
 6—Supporter avec indulgence. — Pic des Pyrénées.
 7—Petit ruisseau. — Nom des quatre dents pointues qui, chez l'homme, sont situées entre les incisives et les molaires. — Cette chose-ci.
 8—Possèdent. — Pièces de musique instrumentale en trois ou quatre morceaux de caractère différent. — Article.
 9—Ministre de Charles VII, qui fut loyé sur l'ordre de Richemont. — Racontés. — Pronom.
 10—A nous. — Avertissement mêlé de reproches.
 11—Pronom indéfini. — Ecorce du chêne réduite en poudre. — Qui a la faculté d'éprouver des sensations.
 12—Jugement d'une juridiction supérieure. — Aller ça et là à l'aventure.
 13—Qui a pris nouvellement l'habit religieux. — Evénement fortuit. — Rivière de France.
 14—Lieu où s'arrêtent des troupes en marche. — Peintre français, né à Rothau. — Epoque.
 15—Genre d'oiseaux échassiers. — Crier, en parlant de l'hirondelle. — Article espagnol.

Solution du problème No 1422

| | | | | | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | I | D | E | O | G | R | A | M | M | E | V | A | S | E |
| 2 | N | T | R | A | I | N | E | E | F | O | U | E | T | |
| 3 | D | A | G | I | T | A | N | T | O | T | E | M | | |
| 4 | E | N | G | I | N | S | I | D | E | R | E | R | M | |
| 5 | L | I | E | E | B | N | O | T | E | R | C | A | | |
| 6 | I | S | O | M | U | R | S | E | T | C | R | I | | |
| 7 | C | E | R | I | R | A | S | A | S | H | E | L | | |
| 8 | A | R | C | A | N | T | E | N | U | P | T | I | A | L |
| 9 | T | O | R | S | E | M | A | S | A | L | T | O | | |
| 10 | N | U | A | S | L | O | R | D | S | O | I | N | | |
| 11 | M | E | R | C | E | N | A | I | R | E | S | E | O | N |
| 12 | E | R | S | E | I | R | E | N | I | F | E | N | | |
| 13 | U | N | E | I | C | A | R | O | T | I | N | R | | |
| 14 | L | E | F | A | N | O | N | E | T | O | L | E | T | |
| 15 | E | A | E | I | N | T | A | N | T | R | E | T | E | S |

ROCKEFELLER

[Suite de la page 37]

Le krach de Wall Street avait plongé New-York et l'Amérique dans la consternation, mais Junior, bravant la tempête, avait tout de même poursuivi la construction du monument Rockefeller Center. Un rectangle de glace, devant la façade, rappelait aux initiés l'image victorienne de l'homme en redingote et haut de forme qui, à l'aube du siècle, patinait sous les yeux des passants avant de gagner les bureaux du 26 Broadway. Dans une autre partie du gratte-ciel, un music-hall allait s'ouvrir, succédant au Metropolitan Opéra, où se produiraient un jour les fameuses Rocket-Girls, spectacle indépendant, bien entendu, de tout financement Rockefeller. Mais le drame s'inscrivait au centre tout au long de ses 70 étages vides et neufs qui attendaient, comme tout New-York, des locataires.

Ce fut la tâche ahurissante, herculéenne, que Junior confia à son fils : trouver des locataires pour le building.

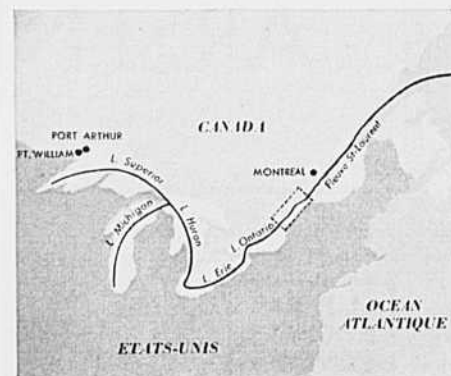
Le bon jeune homme s'en acquitta d'une manière à la fois surprenante et révélatrice. Il alla trouver tous ceux qui, à New-York, avaient signé ou signaient des contrats de location.

— Je paie votre dédit et je vous offre des conditions imbattables !

C'était évidemment la seule façon d'aborder le problème : c'était du Rockefeller. Nelson fut assigné en domages-intérêts par les propriétaires rivaux pour concurrence déloyale, mais s'en tira en fin de compte fort honorablement. Les buildings du Rockefeller Center furent en quelques mois occupés du haut en bas. C'était plus qu'une victoire commerciale : Nelson avait montré ses griffes. Il en avait. Un vaste et passionnant champ d'action l'attendait en Amérique du Sud. Pour un jeune citoyen des Etats-Unis, curieux d'esprit et soucieux de fraternité humaine, l'attrait de ce continent symétrique est irrésistible. Tout y est à faire parce que des millions d'hommes y vivent dans un dénuement ensoleillé et tout y est possible en raison de fabuleuses richesses naturelles. La Malaria, la fièvre jaune du Venezuela avaient déjà reculé devant les dollars de Rockefeller. Les dollars de Nelson contribuèrent à la mise en valeur du Brésil où il créa une société d'élevage et de pêche qui devait servir de modèle à une agriculture et à une industrie jusque-là rudimentaire.

Salaire : un dollar par an

Cette expérience ayant fait quelque bruit, Nelson Rockefeller fut appelé à Washington par Franklin Roosevelt. Entrevue historique. Il y avait seulement quarante ans, l'ancêtre de Franklin, Théodore Roosevelt, poursuivait de sa vindicte l'ancêtre de Nelson et son trust. Roosevelt était le chef et l'idole du parti démocrate, Nelson Rockefeller se réclamait solidement, comme tous les Rockefeller, de l'éléphant républicain. Mais ce républicain avait des idées sociales avancées. Conservateur, non réactionnaire, il accepta de contribuer au resserrement des liens entre les deux Amériques en occupant les fonctions, créées pour lui, d'organisateur des relations commerciales et culturelles avec l'Amérique du Sud. Il servit encore sous Truman avant de devenir, sous Eisenhower, sous-secrétaire d'Etat à la Santé, puis conseiller technique du président au traitement symbolique d'un dollar annuel. C'était son premier pas vers la Maison-Blanche.



LA VOIE maritime du St-Laurent, d'une longueur de 2,400 milles favorisera le commerce, source de prospérité pour tout le continent nord-américain.

Seagram fait connaître le Canada à l'Etranger

DEPUIS DES ANNÉES, grâce à sa publicité, la Maison Seagram intéresse l'étranger aux progrès, aux traditions et aux produits du Canada.

L'annonce ci-contre fait partie d'une série publiée, par la Maison Seagram, dans les revues du monde entier. Grâce à ces annonces, les habitants des autres pays — de l'Amérique latine, de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique — découvrent et connaissent mieux le Canada... ses nombreuses richesses naturelles... sa culture, ses traditions... et ses réalisations industrielles de grande envergure telle la voie maritime du St-Laurent.

La Maison Seagram a toujours cru que, tout en travaillant à répandre ses fines liqueurs à l'étranger, elle se devait par la même occasion et dans l'intérêt des Canadiens, d'accroître dans le monde la renommée de tous les produits et de toutes les réalisations du Canada.

A l'aide de cette campagne de publicité mondiale, riche en couleurs, Seagram concourt à faire connaître l'histoire du peuple canadien et la mise en valeur des riches et nombreuses ressources naturelles de ce pays favorisé... image vivante d'une terre en plein progrès.

Pour obtenir une reproduction de cette peinture, écrivez à : La Maison Seagram, 1430, rue Peel, Montréal, Québec.

Le Canada est reconnu pour ses voies navigables

55
LE YACHT ROYAL inaugure la voie maritime du St-Laurent, à Montréal. En empruntant le plus long cours d'eau navigable au monde, les navires de tous les coins du monde atteindront le coeur même de l'Amérique du Nord.

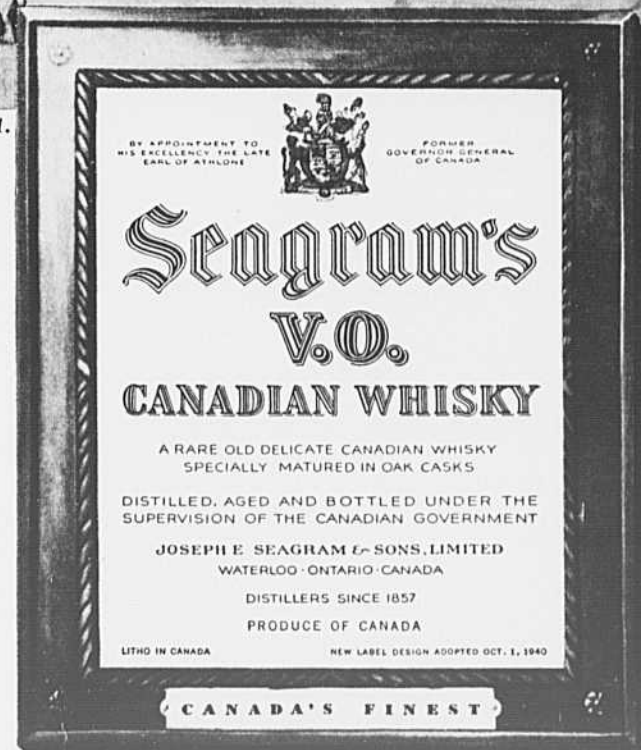


Peint pour la Collection Seagram par John Stobart, S.M.A.

Le Canada est reconnu pour son Seagram's V.O.

Renommé pour sa douceur et son bouquet, le
Seagram's V.O. à la saveur particulière est le whisky le plus
léger que vous ayez jamais dégusté. Voilà pourquoi,
à travers le monde, on achète plus de Seagram's V.O. que de
toute autre marque de whisky exporté par n'importe quel pays.

Servez Seagram en toute confiance
PLUS D'UN SIÈCLE DE SAVOIR-FAIRE





la cuisine de vos rêves est sûrement en *acier inoxydable*

AU NICKEL INCO 18-8

Tout, dans cette cuisine, brille d'un vif éclat: les dessus de comptoirs, le poêle, le four encastré, l'évier... même les casseroles et les ustensiles sont en acier inoxydable au nickel Inco. Voici une pièce qui ferait l'orgueil de toute maîtresse de maison soucieuse de la commodité, de la facilité d'entretien et de la belle apparence de sa cuisine!

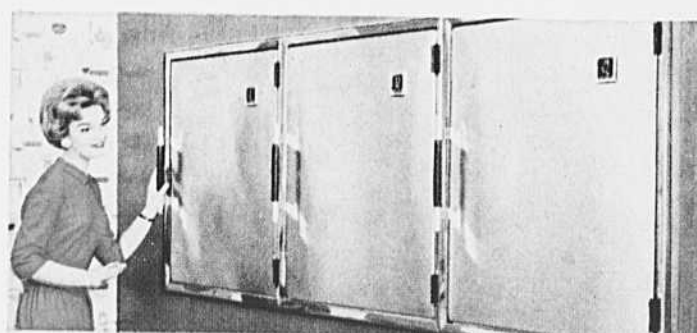
L'acier inoxydable ne s'écaille ni ne se tache; il est à l'épreuve de la rouille et de la corrosion et son éclatante beauté est pratiquement inaltérable.

C'est le nickel qui contribue à rendre l'acier inoxydable si étincelant, si résistant à la rouille et à la corrosion et si facile à transformer en divers objets. Voilà pourquoi l'industrie canadienne utilise le nickel de l'Inco pour la fabrication des produits en acier inoxydable.

Demandez par écrit la brochure gratuite illustrée, de 32 pages, intitulée: "Une passionnante aventure: l'histoire du nickel".

THE
**INTERNATIONAL
NICKEL**

COMPANY OF CANADA, LIMITED
55, RUE YONGE, TORONTO



L'acier inoxydable au nickel conserve sa belle apparence à ce nouveau réfrigérateur-congélateur combiné et encastré.

DES PRODUITS
DE QUALITÉ
CANADIENS
FAITS DE
NICKEL
DE QUALITÉ
INCO



LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

noxy-
riture

BJ60-C-04386